

Avertissement :

Ceci est le texte de mon roman du NaNoWriMo 2011. Il s'agit donc d'un texte en cours d'écriture, qui plus est en cours d'écriture rapide, sans aucun travail de relecture. Il n'est pas présenté ici dans le but de recueillir des avis et des commentaires, mais en tant que curiosité scientifique. Pour voir le « brut » et comprendre la distance qui sépare un premier jet d'un vrai roman.

Bonne lecture si vous décidez de continuer...

Et merci de votre indulgence. ;)

(Ah, et si vous vous posez la question, les signes kabbalistiques [[et autres]] sont les marqueurs de début et de fin des « word wars », exercice ô combien productif consistant à écrire le plus possible en un temps limité.)

PROLOGUE

Noemi regardait d'un air réprobateur l'énorme citrouille posée devant elle.

La flotte impériale était autorisée à fêter quelques occasions en décorant les vaisseaux... C'était pour cela qu'une part de son équipage portait des masques censés faire peur ou des maquillages noir et blanc rappelant (de très loin) des crânes humains. Mais tout de même. Une citrouille. C'était certes le soir d'halloween sur la Terre à cet instant, mais plusieurs centaines d'années-lumière séparaient l'endroit où le cucurbitacé était sorti de terre et celui où on avait jugé amusant de l'exposer. Et cet endroit d'exposition, c'était son propre pont de commandement. On ne court pas le risque de glisser sur de la chair de courge sur un pont de commandement, et d'ailleurs, on ne court le risque de glisser sur du légume véritable nulle part dans un vaisseau spatial de l'empereur.

D'un regard éloquent, elle suggéra à son aide de camp de déplacer ailleurs l'élément de décoration qui dérangeait. Ce dernier s'exécuta rapidement, et Noemi poussa un soupir en s'asseyant dans son fauteuil de commandement. Tout en se massant les tempes — comme l'essentiel de l'équipage, elle souffrait de céphalées régulières depuis quelques jours — elle tenta de se concentrer sur le visuel holographique récapitulatif de la situation du système.

Les républicains n'avaient pas encore repéré sa position, mais cela n'allait plus tarder ; elle avait délibérément allumé ses impulseurs pour lancer un simulacre d'assaut frontal. Durant les dernières heures, cependant, elle avait envoyé des vaisseaux furtifs poser des mines invisibles entre elle et les républicains. Elle espérait qu'ils ne se doutaient pas de ses dernières manoeuvres et qu'ils ne verraient d'autre possibilité que de répondre à son assaut. Elle comptait donc utiliser son propre vaisseau comme appât, mais elle ferrait un gros poisson : d'après les renseignements internes, de grosses huiles de la république traînaient par ici...

Deux heures trente s'étaient écoulées depuis le départ de la citrouille du pont de commandement. Tout se déroulait sans anicroche jusque là, les républicains ne semblant pas avoir compris que le vaisseau de Noemi n'était qu'un appât attirant leur

gros vaisseau dans un piège mortel. Le petit appât courait lui aussi de grands risques : sa trajectoire avait été prévue pour éviter les mines du filet, mais il n'était pas exclu que les engins explosifs se déplacent au gré des flux de l'espace, et qu'il faille corriger les trajectoires. Noemi veillait du coin de l'oeil sur les deux officiers en charge de la navigation : s'ils rataient quelque chose, tout l'équipage du *Garibaldi*, dixième du nom, serait rapidement réduit à un état de matière à côté duquel la purée de citrouille passerait pour quelque chose de tout à fait solide et pérenne.

Les croiseurs ennemis pénétreraient bientôt dans la zone piégée, se rappela Noemi en se frottant encore les tempes (plus que trois quarts d'heure avant de pouvoir prendre une nouvelle dose d'antalgique). À partir de ce moment-là, elle et son équipage ne disposeraient que de deux minutes avant de se risquer à leur tour dans la zone dangereuse.

Lorsque le premier croiseur ennemi buta sur une des chatouilleuses têtes nucléaires du filet, c'est tout l'intérieur du *Garibaldi* qui sembla exploser lui aussi. Un sifflement assourdissant retentit dans tous les circuits de communication internes au vaisseau tandis que Noemi fut projetée contre son siège, le souffle coupé comme si un géant venait de lui donner un coup de poing dans la poitrine. Elle avait l'impression que son cerveau essayait désespérément de doubler de volume en entraînant son crâne dans sa course.

Réussissant à ouvrir les yeux, elle fixa un regard hagard sur son visuel de contrôle d'avaries, à la recherche d'une explication sur ces secousses.

Rien. Tout allait bien. Malgré le voile qui obscurcissait progressivement son champ de vision, elle arrivait à distinguer que tous les voyants du vaisseau étaient au vert. Le *Garibaldi* n'avait rien heurté, n'était pas blessé. Pourquoi son commandant se sentait-elle tellement blessée, dans ce cas ? Noemi releva les yeux pour déterminer ce qui se passait autour d'elle, et regretta aussitôt cette idée.

Elle distingua du sang couler des narines et des oreilles de Marion Allard, son officier tactique. Elle n'était pas morte, car elle était en train de se tordre de douleur pour se débarrasser de quelque chose qui se débattait *en elle*. Noemi regarda avec effroi Marion *fondre* — il n'y avait pas de mot plus juste pour désigner la façon dont elle se liquéfiait progressivement — et devenir un tas de chair sanglante. Noemi manqua de vomir devant ce spectacle. Partout où elle regardait, elle ne voyait que des flaques de sang et de cette... chose qui avait constitué des officiers de la marine impériale si peu de temps auparavant.

Noemi eut envie de pleurer en plus de vomir, mais un commandant de vaisseau existait toujours dans un coin de sa tête, et elle lança quelques commandes sur son terminal pour observer les signes vitaux recueillis en continu par le vaisseau. Ce qu'elle vit la terrifia :

l'écrasante majorité des membres de son équipage — au bas mot, 95 % — venait de mourir de façon atroce, et elle n'avait aucune idée de *comment* ni *pourquoi*. Néanmoins, il restait des survivants ici et là... Déterminée à se sortir de là et à sauver ceux qui pouvaient encore l'être, elle attrapa son micro pour transmettre un message à tout le vaisseau, d'une voix qui tremblait à peine.

— Ici le commandant. Message aux neuf survivants de ce vaisseau : rendez-vous dans le module de survie numéro 1. Je répète, rendez-vous dans le module de survie numéro 1 d'ici cinq minutes. Nous allons partir d'ici.

L'essentiel était qu'ils ne meurent pas dans leur propre piège après avoir inexplicablement échappé à cette atroce fusion mystérieuse.

Tous les vaisseaux de l'escadre républicaine numéro 056111 disparurent corps et biens dans la toile mortelle tendue par les alliés furtifs du capitaine Noemi Vilasis. Ces derniers ne purent qu'observer le silence inexplicable de leur vaisseau d'attache... et sa disparition lorsqu'il heurta une des mines furtives à tête nucléaire qui s'était écartée de sa position d'origine lors des explosions des vaisseaux ennemis.

CHIMIE AU CLAIR DE LUNES

Les deux silhouettes atteignirent le haut de l'escalier menant à la grande esplanade dans un froissement de capes. Une magnifique double pleine lune brillait doucement dans le ciel de Sido, baignant la ville endormie d'une lueur argentée. [[Malheureusement, Frédéric et Jimmy n'avaient pas le temps d'admirer le paysage gris rêve qui s'offrait à eux. Ils se précipitèrent vers le centre de la grand-place, là où se dressait la fameuse tour carrée qui leur offrirait peut-être une cachette leur permettant d'échapper à leurs poursuivants.

Il aurait mieux valu rester à couvert, mais le service de sécurité impérial était bien mieux renseigné qu'eux sur les tours et détours des ruelles de Sido que les deux fugitifs. La tour leur permettrait peut-être de sauter sur un toit grâce à leur exosquelette — un atout qu'ils n'avaient pas encore révélé aux sbires du service de sécurité.

Frédéric devina un mouvement sur sa droite et ne put retenir un juron.

« Non de d... Il en vient de tous les côtés, Jim !

— La tour, Fred ! répondit Jimmy à travers son masque respiratoire. C'est tout ce qu'on peut faire ! Dépêche-toi ! »

Les deux fuyards furent contre le mur de la tour en moins de temps qu'il ne l'aurait fallu à des jambes humaines, mais ils avaient mal calculé leur coup. La tour était fermée par de lourdes portes d'acier qui ne leur permettraient pas de les forcer discrètement ni rapidement. L'édifice était bien trop haut pour qu'on envisage de sauter jusqu'à son sommet d'un coup de jambes renforcées... Et une vingtaine de fusiliers agiles, aux corps musclés moulés dans des combinaisons cybernétiques dernier cri, s'approchait d'eux en les encerclant, ne leur laissant aucune issue.

Frédéric et Jimmy échangèrent un regard ; un court instant de silence s'imposa puis ils frappèrent tous les deux dans leurs mains gantées. Un nuage d'obscurité pure les entoura en sifflant, arrachant des quintes de toux douloureuses dans les rangs des assaillants. Ils effectuèrent un second claquement de mains et frappèrent chacun de leurs pieds avec les poings, puis les deux fuyards bondirent contre le mur qui leur faisait dos pour l'escalader tels deux geckos humains sans]] qu'aucun des assaillants pris au piège dans l'agressif nuage d'obscurité ne les remarque. [[Tout se passa bien sur les premiers mètres

d'ascension, puis le nuage d'obscurité qui les entourait s'estompa pour disparaître en quelques secondes. Frédéric risqua un regard par-dessus son épaule et aperçut en contrebas une silhouette semblable à la sienne : vêtue d'une cape, d'une combinaison pourvue d'innombrables poches, portant un masque respiratoire et des lunettes de protection... Un « mage-chimiste » comme lui, qui en outre avait trouvé l'antidote à son propre « noir d'encre », un produit de réaction qui absorbe très bien la lumière et permet généralement de se sortir efficacement — si ce n'est discrètement — de situations délicates. Le mage-chimiste en contrebas leva les bras pour lancer un nouveau produit, et Frédéric eut la désagréable impression que leur nouvel adversaire connaissait bien des moyens de contrer les « sorts » qu'il connaissait. Lorsque le gaz émis par le nouveau venu atteint Jimmy, la colle semi-adhésive qui lui permettait d'adhérer à la paroi perdit son efficacité, et Frédéric vit au ralenti son compagnon glisser puis entamer une longue chute vers les pavés de l'esplanade qu'il avait quittés quelques secondes plus tôt... pour s'écraser au sol, au moins inconscient, sinon mort. Frédéric ne prit pas le temps de se lamenter. Il claqua des doigts pour générer un autre produit grâce aux petits réacteurs situés dans les doigts de ses gants ; il en résulta un acide suffisamment puissant pour attaquer le calcaire constituant les pierres de la tour. Ainsi, il creusa deux

prises qui lui permirent de s'accrocher au mur. La chimie ne lui permettait plus de tenir, mais on pouvait difficilement contrer les lois les plus élémentaires de la mécanique à une telle distance. Ainsi fixé, il se hissa à la seule force de son bras gauche pour creuser une prise plus haut à l'aide de sa main droite, et progressa ainsi de suite vers le haut en creusant une à une les prises auxquelles il s'accrocha.

Il se hissa presque sans effort sur le toit en tuiles de la tour carrée, et étouffa un soupir de désespoir en regardant alentour : évidemment, l'esplanade était grande, et son étendue était telle qu'il n'était pas possible de sauter depuis son toit vers un autre toit. Même ses « ailes » cachées dans sa cape lui permettraient difficilement d'atteindre]] un tel objectif... D'autant plus que son « nouvel ami » le rejoignait en escaladant le mur, lui aussi à la force des bras. Bon sang, mais qui était ce type ? Les mages-chimistes étaient considérés comme des hors-la-loi, tant la pratique de la chimie sous forme de « magie » était dangereuse et redoutable. Quiconque était trouvé en possession de matériel permettant de pratiquer la chimie ainsi connaissait généralement une exécution lente et douloureuse... et les services de sécurité se permettaient d'employer un mage-chimiste — un bon, en plus — pour agresser un loyal sujet de sa majesté ? (Loyal et mage-chimiste, certes, mais loyal tout de même... à quelques détails près.)

Quand le mystérieux chimiste atteignit à son tour

le toit de la tour, il vit Frédéric immobile au milieu d'un cercle fumant, dans une position qui laissait penser qu'il s'apprêtait à bondir. Le jeune mage-chimiste avait renforcé un peu plus son acide et attaquait tranquillement les tuiles du toit dans une odeur âcre qui rappelait le goût d'un antique camembert un peu trop fait. Lorsque son adversaire bondit dans sa direction, toutes lames dehors, Frédéric effectua une poussée impressionnante pour s'élever instantanément dans les airs tandis que le poignard brisait les tuiles fragilisées par le produit laissé là par Frédéric. Les tuiles crissèrent les unes sur les autres, le chimiste du service de sécurité se rétablit de justesse au bord du trou nouvellement créé dans le toit, tandis que des fragments de céramique et de charpente tombaient dans l'obscurité, dans une chute... curieusement silencieuse.

Un claquement sec retentit quand les tuiles s'entrechoquèrent sous le poids de Frédéric qui se rétablissait sur une zone encore solide du toit. Il tira de leur fourreau les deux poignards de combat à longue lame qui ne le quittaient jamais. En entendant le léger frottement des lames contre le plastile de leur fourreau, l'adversaire de Frédéric adopta une position de défense. Les deux chimistes entamèrent la confrontation maintenant inévitable, en garde, tournant sur le toit, ne se quittant jamais du regard, en s'assurant à chaque pas les appuis les plus solides possible.

Dans ce genre d'affrontement, c'était toujours à celui qui décèlerait le premier une erreur dans l'attitude de l'autre, qui verrait le premier une hésitation dans le regard de l'adversaire. Il faudrait ensuite se jeter dans l'ouverture en lançant toute sa haine et toute sa fureur en avant, pour frapper le plus fort possible à un endroit où ce serait le plus fatal possible. Cela dit, c'était ce qui se passait lors d'un affrontement normal, et Frédéric se dit soudain qu'un certain nombre de choses n'étaient pas *normales* à cet instant précis.

Tout d'abord, les tuiles tombées dans le trou béant du toit n'avaient pas fait de bruit en touchant le sol. Cela signifiait qu'il n'y avait pas de sol, ou que le sol était loin, ou que le sol était décidément très mou. Ensuite, en temps normal, quand deux chimistes s'affrontent, ils n'ont pas pour habitude de le faire sur un sol qui grogne, siffle et gargouille, or c'était précisément ce qu'il était en train de faire. Frédéric devina que son adversaire, derrière ses grandes lunettes, était au moins aussi étonné que lui. Cependant, Frédéric ne profita pas de cette ouverture et ne tenta pas un bond vers son adversaire. En temps normal, ce défaut d'action lui aurait coûté la vie, mais ce combat n'était toujours pas normal. [[Lorsqu'une créature ailée jaillit du trou dans le toit en caquetant furieusement, et que l'assaillant percuta une de ses ailes larges mais rachitiques, Frédéric eut la confirmation que rien de ce qui se passait sur ce

toit n'était très net. La créature, une sorte de reptile à la peau noire et lisse, possédait quatre pattes griffues très musclées et arborait deux ailes très larges mais qui ne devaient pas avoir servi depuis longtemps. Elle s'en prit à la silhouette qui tentait auparavant d'attaquer Frédéric ; l'homme masqué s'écroula, l'abdomen lacéré par deux puissants coups de griffes, et le reptile se retourna vers Frédéric en poussant un cri de défi. Frédéric distingua clairement, à la faveur du clair de lunes, la taille et le tranchant des crocs de la créature. Quoi que ce fut, c'était sûrement plus dangereux que ce qui l'attendait en bas... Il était préférable de fuir. D'un geste presque dansant qui aurait semblé mystérieux à un non-initié, Frédéric fit apparaître deux boules de feu dans les paumes de ses mains. Elles dégageaient une intense lumière rouge et une odeur de soufre brûlé qui perturbèrent légèrement les sens de la créature. Celle-ci s'intéressa davantage aux étranges boules de lumière qu'à sa précédente proie, au grand soulagement de cette dernière.]] Frédéric jeta les boules, une à sa gauche, une à sa droite. Elles heurtèrent les tuiles du toit et se consumèrent en sifflant et dégageant une fumée blanche qui piquerait le nez de Frédéric s'il ne portait pas son masque. [[Il ne s'embarrassa pas de plus de réflexions, et bondit dans le vide, les bras écartés. Sa cape se déploya derrière lui et se raidit soudain comme il activait les armatures de son système anti-chute. Il plana doucement vers les maisons situées

devant lui, et constata avec soulagement que les forces de sécurité qui l'attendaient au bas de la tour ne semblaient pas l'avoir vu partir (ou supposaient peut-être que c'était leur collègue qui s'en allait). Il ne put distinguer le corps de Jimmy et fut donc incapable de déterminer ce qu'il était advenu de son coéquipier. Frédéric atterrit souplement sur une terrasse richement fournie, prit son élan et sauta à nouveau tout droit dans le vide, vers un autre toit, en planant toujours. Dès qu'il se serait éloigné un peu plus, il pourrait cacher cette dangereuse combinaison et regagner le plancher des vaches. Il ne retournerait à la pinasse que lorsqu'il serait certain d'être seul et que personne ne le suivrait plus...

URANIE O-45

Le hall de la société interstellaire des télécommunications était bondé. Il faut dire que la station Uranie, en orbite autour de la troisième planète du système Vanissia, comptait parmi les plus fréquentées de la galaxie. Estelle arriva au bout de sa file d'attente avec un soulagement non feint, et se dirigea d'un pas vif vers la cabine de visiophonie qui venait juste de se libérer. Elle ferma la porte de la cabine, savoura le silence pendant un bref instant... Puis glissa sa carte de crédit dans la fente prévue à cet effet, entra l'adresse de son destinataire et sélectionna les quelques paramètres nécessaires. Une fois le nécessaire effectué, l'interface invita la jeune femme à enregistrer son message. Elle avait toujours détesté les communications asynchrones, mais les distances qui la séparaient de sa famille depuis qu'elle était entrée en service actif au sein de la flotte impériale ne lui laissaient pas le choix... Elle lissa son bel uniforme de pilote noir et jaune, prit une grande inspiration puis

enclencha l'enregistrement.

« Bonjour Maman ! C'est Estelle ! Je suis arrivée sur Uranie voilà quelques heures. C'est plein à craquer de gens, il y en a absolument partout... Là, je viens d'être détachée du *Garibaldi* pour être affectée à une unité plus légère. On m'a parlé d'une force d'enquête et d'exploration, mais je n'en sais pas beaucoup plus pour le moment. Je suis censée me reposer quelques jours en attendant que mon vaisseau de rattachement arrive jusqu'ici. Ça ne va pas être palpitant : je ne connais personne dans le coin... Mais j'ai repéré une bibliothèque et un cinéma, je vais pouvoir y passer mes heures en attendant que mon nouveau commandant débarque. À part ça, rien de spécial à signaler. Comme d'habitude, je n'ai pas croisé Noah. Mais la galaxie est grande, aussi... Bref. Je t'embrasse, et j'embrasse Papa aussi. J'espère qu'il va mieux depuis la dernière fois. À bientôt ! »

Elle continua de sourire jusqu'à l'extinction du signal d'enregistrement, puis soupira de soulagement. Sa gentille maman était sur la nouvelle Terre, et elle avait dû subir coup sur coup le départ claques-portes de son fils aîné, celui, pour raisons de service, de sa fille cadette, et finalement la maladie foudroyante qui avait cloué son mari au lit, délirant et insultant tout ce qu'il voyait alentour. Ces tristes circonstances rendaient difficile les échanges entre Estelle et la maison : sa maman était toujours exagérément

inquiète du sort de sa fille, et interprétait le moindre souci chez elle comme l'annonce d'une profonde dépression. Cette paranoïa tendait à nettement exaspérer Estelle, qui tentait toujours, en réaction, d'être le plus évasive possible. C'était généralement assez raté, et elle recevait régulièrement des messages pleins d'inquiétudes de la part de sa mère lorsqu'elle ne souriait pas assez sur les messages visio qu'elle envoyait. L'enregistrement de ces messages constituait donc un exercice assez périlleux auquel elle se livrait de mauvaise grâce, bien qu'elle reconnût que c'était nécessaire. (La teneur des messages qu'elle recevait après une période de silence un peu trop prolongée était bien pire.)

Estelle interrompit le fil de ses pensées et sortit promptement de la cabine de visiophone sous le regard lourd de reproche des personnes encore présentes dans la file. La jeune fille le leur rendit. Ils n'ont qu'à pas être si pressés...

Quittant le hall de la société de visiophonie stellaire, elle se dirigea d'un pas assuré vers le complexe culturel qui renfermait le cinéma et la bibliothèque de la station. Cependant, elle ne fit que les longer, descendit un escalier en spirale, puis s'engagea finalement dans les étroites ruelles de la section résidentielle. Le terme de "ruelle" était un peu usurpé ; il s'agissait en réalité de couloirs, par ailleurs plutôt bas de plafond, qui permettaient aux occupants de la station de se déplacer parmi des

"cellules" hexagonales renfermant des groupes de chambres ou d'appartement. On gagnait ainsi en espace habitable tout en économisant le matériau servant à fabriquer les murs. En contrepartie, il fallait renoncer à se déplacer en ligne droite dans l'espace résidentiel. Cependant, Estelle enchaîna les virages et longea les couloirs sans jamais se tromper de direction — son sens de l'orientation n'avait aucun égal parmi les bleus de la flotte impériale — et elle atteignit finalement la cellule marinière dans laquelle elle occupait un des dortoirs.

À pas de loup, elle se faufila vers le petit vestiaire dans lequel elle avait stocké ses quelques affaires, et troqua silencieusement son uniforme voyant contre une tenue de ville plus passe-partout, constituée d'un simple pantalon à poches et d'un T-shirt uni. Elle défit ses cheveux tressés en une natte serrée pour les nouer en une queue de cheval qu'elle fixa haut sur son crâne. Elle mit sa puce crédit dans une de ses nombreuses poches, et s'en alla aussi silencieusement qu'elle était venue. Elle emprunta d'autres couloirs, sans davantage se fier au hasard. Sans croiser personne de connu — un groupe de pilotes joyeux et bruyants tentèrent, avec force compliments, de l'emmener boire un verre, mais elle refusa poliment — elle atteignit enfin l'ascenseur qui menait de la zone de résidence aux autres étages de la station Uranie. Un petit *cling* se fit entendre lorsqu'elle entra son étage de destination sur l'écran tactile extérieur,

et le bourdonnement du moteur retentit de l'autre côté des portes de plastacier alors qu'un ascenseur s'approchait. Elle entra dans la cabine avant que les portes n'aient fini de s'ouvrir, et s'appuya nonchalamment sur une paroi. Elle fit mine de s'observer avec beaucoup d'attention dans le miroir de la paroi, détaillant un à un les cils qui entouraient ses yeux verts, et lissant soigneusement sa chevelure violet foncé, tandis que deux curieux personnages accouraient et s'engouffraient dans l'ascenseur. La plus petite silhouette — une vieille femme au visage ridé — sortit précipitamment pour préciser sa destination au clavier tactile extérieur avant que les portes de la cabine ne se referment, puis s'appuya à son tour contre une paroi de la cabine de l'ascenseur pour reprendre son souffle. Elle était vêtue étrangement pour l'époque : au lieu des combinaisons pleines de poches, bien utiles sur les stations spatiales et sur les vaisseaux interstellaire, elle portait une robe bleue à fleurs rouges, toute décrépite, sur laquelle flottait un gilet hors d'âge tant il était déformé. Les deux vêtements étaient vaguement fixés par une ceinture de cuir noir, qui révélait une taille fine. Sur la tête, elle portait une paire de lunettes d'aviation qui semblait dater de la seconde guerre mondiale du XX^e siècle... Cet accoutrement étrange était complété par une paire de bottes spatiales, visiblement de facture militaire. Ayant repris son souffle, la vieille femme releva la tête

et croisa le regard d'Estelle qui était, malgré elle, en train de la fixer avec deux grands yeux ronds. La jeune fille détourna précipitamment le regard et chercha désespérément quelque chose à faire de ses yeux. Hélas, il n'y avait que des miroirs dans cet ascenseur, et Estelle n'avait d'autre choix que de *voir* ses compagnons de route...

Cependant, la vieille femme coiffée de ses lunettes d'aviation ne sembla pas se formaliser de la présence de cette jeune fille silencieuse. Elle posa les poings sur ses hanches et leva la tête vers son compagnon, un jeune homme vêtu d'un classique pantalon à poches et d'une chemise en plastile léger, aux cheveux noirs plaqués contre la tête par au moins une bombe entière de gel capillaire, et muni de nombreux piercings dans le nez, les oreilles et les lèvres. La vieille femme ne dit rien, elle se contenta de regarder son jeune ami dans les yeux (ami ?) en semblant attendre quelque chose de précis. Le jeune homme en noir, visiblement un peu dans la lune, ne remarqua pas immédiatement la demande muette de sa grand-mère (grand-mère ? Estelle n'arrivait pas à mettre au clair la relation qui existait entre eux) et sursauta lorsqu'il remarqua le regard inquisiteur qui était braqué sur lui.

Estelle essayait de ne pas avoir l'air trop intéressée, mais le manège silencieux de ses deux compagnons l'intriguait tout de même. Elle les regardait du coin de l'oeil, au gré des reflets sur les parois de

l'ascenseur. La demande muette de la grand-mère (autoritaire, la grand-mère...) concernait visiblement un objet que le jeune homme avait dans une poche. Il était en train de les tâter frénétiquement à la recherche de... de quelque chose. Il en sortit finalement ce qui ressemblait à un petit écran mémo, et les deux personnes qui intriguaient tant la jeune fille se calmèrent tous deux instantanément pour se concentrer sur ce qu'affichait le petit objet. Le jeune homme désigna un point sur le bloc en cherchant l'approbation de sa compagne, qui hocha la tête. Ensuite, l'ascenseur s'arrêta, et les portes s'ouvrirent sur l'étage de l'astroport dans un léger glissement. La vieille femme sortit de l'ascenseur et s'éloigna, avec une rapidité qui surprit Estelle... de même que le jeune compagnon de l'étrange vieille femme, qui quitta la cabine en l'interpellant.

« Capitaine, attendez-moi ! Capitaine ! »

Capitaine ? Cette étrange vieille femme était donc un capitaine... Estelle sourit en imaginant un vaisseau conduit par une vieille femme comme celle-ci. La vie ne devait pas y être ennuyeuse, si elle jouait tous les jours la mamie autoritaire comme à présent. Cependant elle chassa vite de son esprit les deux étranges personnages de l'ascenseur, et elle chercha des yeux le type louche qui lui avait promis des sucreries améliorées lorsqu'elle était passée par ici dans l'autre sens quelques heures auparavant. Malgré tout ce qu'elle savait sur la drogue, elle trouverait un

voyage sous gatorine plus amusant que de subir des films idiots pendant des heures.

CROCODILES ET CHUTES D'OBJETS

Estelle trouvait que cette boîte de nuit était totalement géniale. Elle trouvait que les occupants de cette boîte de nuit étaient totalement géniaux. D'une part, il ne s'agissait pas d'humains. C'est tellement banal, un humain. Il y en a partout dans la galaxie, c'est d'un barbant... Non, dans cette boîte de nuit, ils avaient réussi à n'inviter que des crocodiles. Même Estelle était un crocodile. Elle admirait ses mains griffues et ses nouvelles écailles avec des yeux émerveillées (elle ne se rendait pas compte qu'elle avait les pupilles très dilatées par ailleurs). Elle dansait follement au son la musique techno électronique qui couvrait le brouhaha ambiant. Elle entama une danse très sensuelles avec un séduisant reptile qui venait de lui adresser un sourire charmeur... à pleines dents. Elle s'amusait comme une petite folle, riant à gorge déployée à chaque nouvelle information qui parvenait à son système nerveux gorgé d'acide. Ces petits bonbons « améliorés » étaient vraiment

amusants. Estelle ondula en rythme et attira dans ses environs un deuxième crocodile, très intéressé par ses courbes pleines d'écailles, son T-shirt laissant entrevoir de larges portions de magnifique peau vert clair. Elle ricana en sentant des mains griffues se poser virilement sur ses hanches, et attira la bouche son nouvel ami contre la sienne en n'arrêtant pas de bouger en rythme sa jolie taille.

Frédéric pensait que cette boîte de nuit était totalement pourrie. Il trouvait d'ailleurs que toutes les boîtes de nuit étaient totalement pourries. Il se demandait toujours pourquoi l'humain, qui avait pourtant inventé le voyage interstellaire, découvert les sauts en hyperspace et mis au point un nombre incalculable de moyens de survivre dans le vide glacial (non qu'on pût parler de « froid » ou de « chaud » pour du vide, se rappela-t-il dans un réflexe de rigueur scientifique. La notion de température était basée sur la présence de matière...) de l'espace, se sentait obligé de se livrer à des occupations aussi décadentes que ce à quoi il assistait à cet instant précis. Il ne voulait pas penser à toutes les formes de vie microscopique qui circuleraient entre les différents participants de la « fête » perpétuelle qui se déroulait ici, au bar d'Uranie, au nom de la « liberté des mœurs ». Il fronça le nez en reconnaissant,

dansant sur une table, la gamine aux cheveux violets qu'ils avaient croisée dans l'ascenseur, entourée de plusieurs garçons visiblement intéressés par une autre sorte de danse. Elle avait l'air bien plus communicative que tout à l'heure, et elle n'avait sûrement pas pris que l'air depuis. C'était vraiment affligeant. En plus, la musique était vraiment nulle. Du peu d'éducation musicale qu'il avait reçue, il avait tout de même retenu que les gammes musicales comportaient bien plus que deux notes. Il soupira — personne n'entendit rien, pas même lui, tant le niveau sonore était élevé dans la salle — et inversa la position de ses jambes, tout en gardant soigneusement les bras croisés pour conserver sa posture boudeuse. Il avait au moins trouvé un siège confortable, mais il était hors de question que le Capitaine le retrouve à la fin de sa réunion dans une position qui pourrait laisser entendre qu'il approuvait le choix de cet endroit ou qu'il s'était amusé. En plus, il ne servait (presque) strictement à rien par ici : on l'avait (presque correctement) désarmé, ainsi que le capitaine, à leur arrivée sur la station spatiale (c'était vrai qu'on n'était pas sur {Tartempion} ici. Le port d'armes n'était autorisé qu'aux membres du service de sécurité de la station spatiale et aux membres de l'armée impériale). Donc il était là pour remplir officiellement le rôle palpitant de pot de fleurs, au lieu de son emploi habituel de garde du corps et homme d'armes du Capitaine.

* * *

Estelle aperçut, du coin de l'oeil, un crocodile assis les bras croisés dans un coin. Il semblait boudier, au milieu de tous ses piercings... Et ses écailles si sombres étaient tellement sexy ! Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu auparavant. Pendant qu'elle tentait de synchroniser les mouvements de ses hanches avec ceux de ses amis de danse reptilienne, elle tenta de remettre ses souvenirs en place. Juste après avoir enlacé son premier cavalier pour l'embrasser, elle se souvint de son lieu de rencontre avec le crocodile percé : c'était dans cet ascenseur... Mais à l'époque il ressemblait beaucoup plus à un humain. Étrange, comme les gens changent... Elle expliqua, en criant par dessus le vacarme ambiant, qu'elle allait chercher son pote à piercings qui boudait là, dans son coin. Se dégageant des mains posées sur ses hanches, sur ses fesses et sur ses seins, elle entama sa progression vers le coin où le mystérieux percé semblait attendre, malheureux de sa solitude, que quelqu'un s'intéresse à lui. Elle se lécha les babines en pensant à la façon dont elle allait lui montrer comment elle s'intéresserait à lui, et dans quel ordre elle procéderait. La progression dans l'espace se révélait cependant difficile : il semblait que le responsable de l'établissement avait décidé, outre d'inviter uniquement des reptiles à sa fête, de remplacer le

parquet standard des stations orbitales par une sorte de matière étrange qui collait aux jambes comme de la cancoillotte quand on arrêta de danser.

Frédéric repéra la gamine de l'ascenseur qui avait laissé tomber ses "amis" pour visiblement se diriger vers lui. Il espérait malgré tout que ce n'était pas le cas et qu'elle aurait le bon goût de le laisser tranquille. Il s'appliquait pourtant depuis tout à l'heure à faire comprendre à l'univers entier qu'il n'avait pas envie qu'on s'intéresse à lui. Alors pourquoi fallait-il qu'une droguée comme celle-ci le fasse justement ? (Peut-être parce qu'elle n'appartenait pas au même univers entier que lui, mais à son propre univers magique... Il fronça encore le nez à cette triste idée. Pourquoi la drogue ? Pourquoi les boîtes de nuit ? Pourquoi tout ?) Il tenta d'adresser un regard réprobateur à la fille, mais, vu la largeur du sourire par lequel elle répondit, le message voulu ne passerait pas...

« Saluuuuut, beau crocodile ! Pourquoi es-tu si triste ? Tu n'es plus tout seul, je suis avec toi maintenant ! Viens danser avec moi pour chasser la

cancoillotte ! »

Pourquoi ce crocodile si sexy s'appliquait-il à garder un air si réticent ? C'était beaucoup plus attirant, il n'avait probablement pas idée ! Tandis qu'elle tendait les bras pour attirer à elle ce corps si attirant, lui tendait les siens pour les éloigner et éviter le contact. Il avait les yeux tellement noirs... et les bras tellement longs... et élastiques ! Il étirait ses bras à l'infini pour la chasser, et elle se sentit fondre de frustration. Elle vit ses propres bras s'enrouler autour des bras de sa proie, comme des tiges de vigne s'enroulent lascivement autour de leur tuteur. Elle vit aussi des feuilles de vigne pousser tout autour de son corps, et remarqua que le crocodile percé qu'elle désirait arborait une couronne de lauriers et une toge blanche, ainsi qu'un collier de raisins.

Ce crocodile de style gallo-romain tourna soudainement la tête car il venait de remarquer quelque chose qui semblait le contrarier. Elle ne voulait pas que quoi que ce soit contrarie son objet de désir, et elle tourna sa tête feuillue dans la même direction que monsieur piercing. Une vieille femelle crocodile, munie d'une robe à fleurs et de lunettes d'aviation, s'approchait dans un petit avion à hélices dont le moteur pétaradait (à moins que ce ne fut cette musique de fond ?). Le crocodile aviateur gara son avion à côté d'Estelle et lui demanda de se détacher de son compagnon. Estelle répondit qu'elle ne pouvait pas, que ses propres tiges étaient trop

fermement enroulées autour de leur nouveau tuteur, et qu'il faudrait la déraciner. Elle jugea bon de préciser que, vu la consistance du sol, cela ne devrait pas se révéler trop difficile. L'aviatrice regarda Estelle d'un air décidément sceptique et entreprit précisément ce que la jeune fille lui avait demandé : elle commença à oeuvrer pour la déraciner en tirant sur sa tête et sur ses racines. La tâche se révélait plus difficile que prévu ; Estelle sentait qu'elle était très fermement ancrée dans le sol. Croco-piercing essayait lui aussi de la désolidariser de sa position.

Ensuite, Estelle entendit plusieurs pétards craquer au loin, et l'aviatrice relâcha soudainement son étreinte. Estelle pensa que l'aviatrice avait en réalité mis la main sur un sécateur, car elle-même réussit enfin à lâcher son tuteur si sexy. Elle tomba en plein dans le sol de cancoillotte dans un bruissement de feuilles — tout était devenu silencieux, d'un coup — et observa les couleurs de l'automne tout autour d'elle. Le vent dans les feuilles. La pluie qui tombe doucement. Les enfants qui crient. Du jaune. De l'orange.

Du rouge.

Tellement de rouge...

« Donc vous dites qu'à votre avis, c'était la vieille

femme, la cible des tireurs ?

— Oui monsieur. Je les avais aperçus du coin de l'oeil et je les avais observés quelques instants. C'était bien elle qu'ils suivaient des yeux. Ils me semblaient antipathiques, prêts à chercher la bagarre... Mais j'étais à des kilomètres d'imaginer qu'ils ouvriraient le feu avec des armes à feu !

— Merci monsieur. Et vous me confirmez également que vous ne connaissiez aucun des protagonistes ?

— Non, monsieur. Je n'avais jamais vu ni cette vieille femme, ni l'homme qui l'accompagnait. La jeune fille qui a été blessée par les coups de feu en même temps que la vieille dame, je ne la connaissais pas non plus. Nous étions en train de... disons, de faire connaissance, quand elle s'est éloignée pour parler à ce type percé de partout.

— Aviez-vous remarqué que cette jeune fille avait pris de la drogue ? Pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée vers le médecin de l'établissement ?

— Euh, je... J'avais vu qu'elle était bien trop en forme et qu'elle tenait des propos incohérents, mais je... »

Le jeune témoin de la scène de violence inédite qui avait pris scène dans le bar baissa les yeux, et Joachim soupira en retirant sa casquette de sergent de la sécurité. Évidemment, personne ne redirige vers les médecins de boîte de nuit les pauvres gens sous

l'emprise de la drogue, sauf en cas d'agressivité ou de malaise très visible. La gamine, pilote de la flotte impériale, dont ils causaient était en plein trip sous gatorine quand elle avait reçu deux des six balles tirées par les agresseurs. Elle s'en sortirait, mais son grade dans l'armée ne bougerait pas beaucoup à l'avenir, compte tenu de la quantité de drogue qu'on avait trouvée dans son sang... Quant aux quatre autres balles, on en avait retrouvé une seule fichée dans le sol de la boîte de nuit, ce qui signifiait que cette étrange vieille femme en avait ramassé trois... Avant de se déguerpir comme un lapin, avec son gamin plein de piercings, sans que les forces de sécurité ne les aperçoivent ! Joachim congédia son témoin qui ne quittait pas son air effrayé, termina de taper son rapport sur son écran mémo, puis sortit discrètement un plein sac de donuts d'un tiroir de son bureau. Son petit péché mignon, c'était les donuts aux carottes, avec un petit glaçage acidulé et légèrement crémeux qui rendait la chose totalement irrésistible. Il engouffra une pleine moitié d'un beignet dans sa bouche et savoura la mie sucrée-salée avec un soupir d'extase.

DESCENTE ET DÉCOLLAGES

Estelle ouvrit les yeux sur le plafond blanc d'un des modules médicaux de la station spatiale. Une migraine énergique lui vrillait les tempes et elle avait l'impression que son cerveau s'était changé en plomb. Lorsqu'elle tenta de se redresser, il s'ajouta à cela l'impression que son cerveau disposait de quelques degrés de liberté de mouvement supplémentaires, et suivait par conséquent un mouvement indépendant dans le crâne au gré des mouvements de la tête. Estelle réussit à focaliser son regard et sursauta en découvrant les bandages qui enserraient ses bras et ses épaules. Il s'était passé quelque chose de... d'inhabituel, avant qu'elle ne commence à redescendre. Mais quoi ? Elle s'assit dans ses draps (ce qui causa un nouveau mouvement de son cerveau dans son crâne) et, tout en observant la petite chambre où elle se reposait, elle tenta de se remémorer les souvenirs de son passage à la boîte de

nuît d'Uranie.

Il lui sembla qu'elle avait commencé à s'amuser avec des garçons, mais c'était à peu près tout ce dont elle arrivait à se souvenir. || Elle n'arrivait pas du tout à faire le lien entre cette fête dansante et sa posture douloureuse dans cette petite chambre d'hôpital. Qu'avait-il bien pu se passer ? Elle se concentra encore un peu, à la recherche de souvenirs enfouis dans le plomb mou qu'était devenu son cerveau. Il lui semblait qu'elle avait vu ce type avec des piercings... oui celui-là, elle l'avait vu dans l'ascenseur vers le port juste avant d'acheter ses petits crocodiles. Elle l'avait revu à la boîte de nuit, elle en était certaine. Mais entre voir un homme en boîte de nuit et se réveiller à l'hôpital... Il y avait un monde ! Un « simple » trip sous gatorine n'envoie pas quelqu'un à l'hôpital dans des circonstances normales. Il avait dû se passer autre chose. Mais dans le brouillard des hallucinations colorées provoquées par la drogue, elle n'avait sûrement pas été en mesure de comprendre, voire de remarquer quoi que ce soit. Elle fouilla vainement dans ses souvenirs, mais rien n'y fit — pas moyen de se souvenir de ce qui s'était passé après qu'elle avait remarqué le garçon aux piercings.

L'entrée d'un médecin — ou, du moins, d'un homme vêtu en blouse blanche — dans la pièce sortit Estelle du fil de ses pensées. (Non qu'elle n'eût le sentiment que l'irruption du médecin interrompait quoi que ce soit d'utile. Il semblait à Estelle qu'elle

avait fait le tour de la question et que la réponse était définitivement qu'elle ne saurait pas ce qui s'était passé si elle ne cherchait pas ses informations à une autre source que sa mémoire hallucinée.) Sa blouse blanche immaculée, son bouc roux soigneusement taillé, ses yeux bruns souriant derrière des petites lunettes rondes et son crâne légèrement dégarni mirent tout de suite Estelle en confiance. Le médecin se présenta sans tarder.

« Mademoiselle Farrés, bonjour. Je suis le Dr. Belagon. Vous êtes ici à la clinique de la station spatiale orbitale n°45 Uranie. Comment vous sentez-vous ?

— Euh, eh bien j'imagine que j'ai connu des jours meilleurs. J'ai atrocement mal à la tête.

— Vous revenez de loin, dit le docteur sur un ton rassurant. La migraine va passer. Nous n'avons pas voulu vous donner d'antalgiques avant que votre taux sanguin d'acétate de {tartempione} soit redescendu à un niveau raisonnable. Vous avez pris une dose assez élevée pour votre poids... qui est assez modéré en comparaison des doses recommandées.

— Navrée, Docteur. Je n'ai pas eu l'impression d'en prendre plus que d'hab... » commença Estelle avant de s'interrompre brusquement. Elle s'apprêtait à révéler au docteur qu'elle se livrait régulièrement à ce genre de petit voyage, sans pourtant jamais avoir eu de problème semblable auparavant. Le médecin eut un sourire narquois, une pointe de reproche dans

le regard, puis reprit.

« Cela étant dit, ce n'est pas cette dose qui justifie votre passage par ici. Avez-vous des souvenirs de cette soirée ?

— J'étais en train d'y réfléchir, répondit Estelle en se frottant les tempes, mais je ne me souviens de rien de particulier, ou qui pourrait expliquer des bandages et un passage à l'hôpital, je le crains.

— Je vois, dit le médecin en poussant ses lunettes sur son nez. Eh bien, désolé de vous l'apprendre, || Mademoiselle, mais vous avez été blessée par balle. »

Le docteur Belagon ne se laissa pas déstabiliser par l'air ébahi de sa jeune patiente, et poursuivit.

« En effet, vous avez reçu trois balles. Deux vous ont atteint directement : une au bras, une dans l'épaule. Ces balles ont déchiré les tissus et des vaisseaux sanguins. Vous avez perdu beaucoup de sang. Nous avons recousu et endigué l'hémorragie, puis vous avez été transfusée d'un concentré de globules rouges artificiels pour éviter un trop grave déficit en fer. Vous ne devriez pas subir de séquelle de ces deux balles-ci. En revanche, nous avons trouvé une troisième balle, qui n'a pas pénétré aussi profondément que les deux autres. Nous pensons, ainsi que les experts en balistique, que cette balle-ci a d'abord traversé un obstacle avant d'atteindre votre corps, et que c'est cela qui l'a ralenti. Notez que cela vous a probablement sauvé la vie, car si la balle avait

continué, elle aurait probablement perforé une artère importante... Cependant...

— Cependant quoi ? s'enquit Estelle en observant l'air désolé du médecin. Que s'est-il passé qui pourrait rendre dommage qu'une balle ne m'ait pas tuée ?

— C'est simplement que l'obstacle qui a ralenti la balle était une autre personne. Une femme assez âgée, d'après les témoins. C'était vraisemblablement elle, la cible de l'attaque. Elle a donc pris trois balles, dont une qui a traversé une partie de son corps pour atterrir dans le vôtre...

— Et donc ?

— Donc, reprit le médecin sur un ton toujours aussi désolé, elle a saigné, et une partie de son sang à elle s'est retrouvée dans le vôtre. Je vous laisse deviner tout ce que cela implique en termes de transmission de maladies dangereuses...

— Est-ce qu'on ne peut pas demander à cette dame si elle est porteuse d'une ou plusieurs maladies graves, et adapter des traitement d'urgence en conséquence ?

— Ah, ce serait possible, répondit le médecin avec un petit rire, mais... Mais cette dame est partie.

— Elle est morte ? s'exclama Estelle, paniquée.

— Non, non, elle est partie. Elle a détalé. Comme un lapin, avant que la police n'arrive. De même que

ses agresseurs. Il ne reste que vous et les témoins. »

Estelle se rendit compte soudainement que sa bouche était grande ouverte, et elle tenta de la refermer. (Même bouger les mâchoires lui donnait très mal à la tête. Elle se promit de prendre la dose maximale autorisée en antalgiques dès que ce serait possible.) Et finalement, elle réalisa : la police ? Il apparaîtrait forcément dans les rapports de police qu'Estelle était sous l'emprise de la drogue au moment de l'agression, car cela avait fortement atténué sa perception de l'événement. Or si l'information remontait jusqu'à ses supérieurs, elle aurait tout le loisir de justifier sa conduite devant un tribunal de bord, et ce ne serait sûrement pas du goût de son grade. Enfin, se reprit-elle, la question n'était pas vraiment de savoir *si*, mais plutôt *quand*. Puisque c'était déjà remonté à la police, ce n'était qu'une question de jours avant que l'information arrive jusqu'à la gestion du personnel de la flotte. Eh bien soit...

||«Je vais vous faire une prise de sang et un examen général, et selon les résultats de vos dernières analyses, je déciderai si les membres de la police pourront vous interroger. Enfin, se reprit-il avec un sourire, je déciderai *quand* ils pourront vous interroger. Vous ne pourrez pas y échapper malheureusement, même si vous n'aurez probablement pas grand-chose d'intéressant à leur dire, compte tenu de votre amnésie. »

L'examen se passa rapidement et ne révéla rien de nouveau : pas d'hémorragie dans les blessures, pas de problème particulier. Juste un gros mal de tête : le médecin lui fournit quelques cachets d'antalgiques, et la somma de se reposer. Estelle se sentait, de fait, beaucoup plus fatiguée qu'elle ne l'aurait cru. Elle se glissa sous les draps et se rendormit, cette fois d'un sommeil naturel.

La jeune Estelle Farrés avait passé quatre jours d'arrêt maladie dans l'hôpital de la station, et elle était maintenant en mesure de répondre aux interrogatoires. Comme l'avait prévu le médecin, la jeune fille n'apporta pas beaucoup d'éléments nouveaux à l'enquête : on savait que la vieille femme qui avait été blessée était accompagnée d'un jeune homme, et que les analyses ADN qui avaient été effectuées n'avaient pas permis d'identifier la fugitive. Estelle Farrés avait cependant pu observer les deux fugitifs en détails lors d'un trajet en ascenseurs, et ajouté quelques détails à la description physique du jeune homme inconnu, mais cela ne permettrait probablement pas de remonter la piste.

Le service de sécurité Uranie O-45 classa l'affaire, personne n'ayant décidé de porter plainte. On renforça cependant les contrôles de sécurité aux

entrées en boîte de nuit, avec une lourde amende pour qui ne se prêtait pas à la mesure de sécurité.

Estelle regardait le noir de l'espace par le hublot blindé avec une anxiété grandissante. Elle n'avait jamais été prise en « faute » depuis le début de sa courte carrière, mais elle s'attendait à une grave sanction. Elle connaissait des histoires de gens qui connaissaient quelqu'un qui avait parlé avec quelqu'un qui s'était fait prendre, et les sanctions encourues par les contrevenants — prison, gel du solde... — lui avaient fait dresser les cheveux sur la tête. Pour le coup, elle regrettait vraiment son insouciance passée et s'en voulait terriblement d'avoir été aussi bête. Il faudrait maintenant assumer les conséquences. Ce ne serait pas agréable, mais il fallait s'y résoudre...

La pinasse l'emmenait sur un paquebot de transport de passagers, sur lequel se trouvait actuellement une délégation des ressources humaines de la flotte. Elle aurait ici un entretien avec un responsable, à l'issue duquel il serait décidé de sa prochaine affectation. Estelle déglutit avec difficulté, le souffle court. Elle s'en voulait tellement d'avoir compromis sa prochaine mission, qui semblait si intéressante... Quelle idiote !

Le petit vaisseau de transport s'arrima contre l'énorme paquebot. Estelle s'engagea rapidement dans le boyau de transfert aussitôt qu'il fut déployé, et atterrit avec grâce sur le pont du paquebot, où un caporal de la flotte l'attendait.

« Pilote Farrés ?

— Oui, Caporal.

— Suivez-moi, s'il vous plaît. Les délégués vous attendent. »

Estelle acquiesça en silence, ||et s'engagea à la suite du jeune officier dans les longs couloirs du paquebot. Une épaisse moquette tapissait le sol (il s'agissait visiblement d'un paquebot de luxe reconverti pour les transports dans l'armée), et un luxueux revêtement protégeait les murs tout en leur donnant un aspect boisé très reposant. C'en était presque oppressant, une atmosphère si propice à la détente. Estelle tentait de maîtriser les battements de son cœur qui s'emballait sous l'effet du stress. Même l'interrogatoire de police auquel elle avait eu droit la veille ne l'avait pas inquiétée à ce point. Peut-être simplement qu'elle ne risquait pas sa carrière en racontant à un policier des faits dont il était déjà au courant, mais qu'elle savait qu'elle risquait de tout perdre en admettant devant un jury de ses pairs qu'elle avait pris de la drogue pendant les horaires de service (même si elle n'était pas *vraiment* en service à ce moment-là).

Comme elle se le répétait depuis plusieurs jours, cependant, elle ne méritait que trop ce qui lui arrivait. Elle savait tout sur la drogue : elle avait eu une formation légale et une formation médicale, et elle savait que la prise de drogue était punie légalement, tout comme elle connaissait les effets néfastes de la drogue à court terme (on pouvait très bien en mourir même avec une petite dose, on ne savait jamais ce que les dealers mettaient dans leurs comprimés, etc.) tout comme à long terme (dégénérescence cellulaire, cancers — oh, on ne mourait plus vraiment du cancer, mais ça restait assez désagréable... —, atteintes cardiaques...). Donc elle savait tout ce qu'elle risquait légalement et physiquement, et elle avait quand même pris sa dose de drogue... régulièrement. Elle voulait être discrète, mais le destin l'avait rattrapée en même temps que ces trois balles de pistolet. Elle avait bien été eue, mais ce n'est pas pour les balles de pistolet qu'elle était convoquée, et elle ne le savait que trop bien. Elle subirait donc les conséquences de ses actes en sachant qu'elle l'avait mérité. Elle soupira tant elle s'affligeait elle-même. Le caporal qui la guidait ne réagit pas.

Ils atteignirent en silence une porte vêtue du même revêtement boisé qui recouvrait les murs. Elle coulisssa en un doux glissement discret, et révéla une petite salle dans laquelle on avait disposé une chaise qui faisait face à une longue table, derrière laquelle étaient assis quatre officiers du service des ressources

humaines à l'air grave. Une femme et trois hommes seraient donc son jury, pensa Estelle. Ces officiers avaient le pouvoir de briser sa carrière pour une petite crétinerie de jeunesse... Bon, pour une grosse crétinerie de jeunesse, pensa-t-elle en étouffant un rictus moqueur.

Les quatre membres du jury se présentèrent : la femme était médecin des armées, responsable des affaires de santé au sein de la flotte, les trois hommes étaient membres du service des ressources humaines dans des rôles qu'Estelle ne parvint pas à retenir.

Il ne s'agit finalement pas d'un « procès » mais plutôt d'une discussion sur les raisons qui avaient poussé Estelle à prendre de la drogue à plusieurs reprises, sur ce qu'elle pensait de ses actes et sur ce qui pouvait être fait pour éviter qu'elle recommence à se conduire de la sorte. Estelle était considérée comme une excellente jeune pilote, et on voulait lui donner sa chance. On supposa qu'elle n'avait fait là qu'une erreur de jeunesse. D'après les médecins de l'hôpital, elle n'était pas en situation de dépendance physique, seulement mentale. Pour des raisons d'urgence opérationnelle, on décida qu'elle serait affectée normalement sur sa mission originelle sur le *Mistral* (qui avait pris quelques jours de retard supplémentaires pour des raisons indépendantes de l'aventure d'Estelle, apparemment). À la fin de cette mission, on procéderait à un nouvel entretien pour évaluer ses nouveaux rapports à la drogue, et on

déciderait éventuellement d'une thérapie pour soigner ses problèmes de dépendance. Évidemment, pour consommation de drogue pendant le service, elle aurait tout de même une grosse amende, et serait mise à pied dix jours (mais cette dernière partie de peine ne serait pas appliquée immédiatement). Estelle, bien décidée à subir même les conséquences les plus dures de ses erreurs, se sentit égoïstement soulagée d'échapper au pire. Elle ne se demanda pas très longtemps pourquoi ses supérieurs semblaient si pressés de l'envoyer en mission : elle y voyait une preuve de reconnaissance plus qu'un signe suspect.

Elle ne trouva pas non plus suspect qu'un homme à moustache très bien habillé fût justement en train de passer dans le couloir, un bloc mémo à la poitrine, au moment où elle sortait de son entretien, et ne remarqua pas qu'il se mettait à la suivre de loin, jusqu'au hall d'embarquement où l'attendait une pinasse qui la remporterait sur la station spatiale. Il faudrait qu'elle fasse rapidement ses paquetages et qu'elle embarque sur son nouveau bâtiment sous quatre heures. Elle se sentait soulagée d'être à nouveau occupée, et voyait avec joie sa période de désœuvrement prendre fin. Toute concentrée sur ses préparatifs et sur la lecture de ses nouveaux ordres, elle ne remarqua pas la pinasse qui partit directement du paquebot vers le *Mistral*.

* * *

« Oh, Fred, regarde. J'ai "reçu" des informations qui laissent entendre que le *Mistral* s'en va dans l'heure. » Sylvain, l'ingénieur en communications du *Fleur Bleue*, venait de « recevoir » par « hasard » une transmission sécurisée entre deux vaisseaux de la flotte impériale stationnés en orbite autour de {Tartempion, le monde autour duquel gravite Uranie. J'ai oublié si je lui ai déjà donné un nom...}. Frédéric Allington s'approcha et observa la transcription complète du message sur l'écran de l'ingénieur. À sa lecture, il haussa un sourcil étonné.

« C'est quand même une sacrée coïncidence que le retard du *Mistral* ait été suffisamment long pour que son départ tombe pile au moment où la pilote de l'autre jour est sortie de l'hosto.

— Et qu'elle soit justement réhabilitée malgré sa prise de drogue au lieu d'être mise au frais dans une des cellules grand confort dont la flotte impériale a le secret.

— Oui. Je n'ai pas compris au juste pourquoi le capitaine était si inquiète pour la gamine, mais ses ordres sont clairs : on suit le *Mistral* jusqu'à ce qu'on soit sûrs que "la gamine va bien".

— D'accord... Et ça veut dire quoi, "la gamine va bien" ? Elle est vivante, elle gambade comme un lapin avec trois jolis trous de balle tout neufs, elle a gardé son poste de pilote après un chouette voyage en

crocodile, et le capitaine s'inquiète pour elle ?

— Ben ouais, soupira Frédéric. La vieille a eu l'air catastrophée quand elle a appris que la gamine avait été blessée par les balles de ces salopards... Je veux dire, elle n'a pas haussé un sourcil quand je lui ai raconté l'accident de Jimmy sur Sido, et on ne sait toujours pas s'il est vivant ni ce que lui ont fait les gars du service de sécurité. Et elle s'inquiète pour cette gamine, une inconnue dont on ne sait rien, qui pèse la moitié de moi toute mouillée, qui se laisse peloter tranquillement par des inconnus et qui, en plus, prend de la drogue. Je veux dire, est-ce qu'on doit s'inquiéter pour des gens comme ça ? Pourquoi ne s'inquiète-t-elle pas plus pour nous, les loyaux membres de son équipe ? Zut, à la fin...

— Le *Mistral* part vers Sido, Fred, et c'est probablement là-bas que se trouve Jim aussi, répondit calmement Sylvain. Et puis, ce sont les ordres de la vieille. Je te laisse organiser le "décoïnage subit" des réparations ? Je m'arrange pour obtenir un plan de vol pour un départ urgent. Nous pourrons suivre le *Mistral* depuis une orbite plus haute. »

Frédéric confirma, et se dirigea vers un communicateur interne pour signaler à la salle des machines qu'ils pourraient s'arranger pour terminer les réparations sous peu, disons dans quelques minutes. Ils avaient embarqué, quelques jours auparavant, un aristocrate excentrique du nom de Jérémie Van Fitzgerald qui voulait voyager « hors du

circuit classique » et avait donc choisi le petit vaisseau de transport rapide de marchandises commandé par le capitaine Bathilda Hammonds (que tout le monde appelait « la vieille » ou « le capitaine », sauf Jérémie). Jérémie était impatient de « découvrir la galaxie » pour sa « quête initiatique ». Frédéric n'avait pas tout compris, mais Jérémie avait payé et le capitaine lui avait volontiers offert une cabine à bord et promis un départ presque immédiat. Ensuite, elle avait eu son accident dans la boîte de nuit, et elle était remontée précipitamment à bord en sonnant l'ordre du départ immédiat. Et finalement, en apprenant de la bouche de Frédéric que la gamine avait été blessée en même temps que le capitaine, la vieille avait dit que le vaisseau ne bougerait pas tant qu'elle ne saurait pas comment allait la gamine. On était donc restés là, à observer les communications, à « emprunter » des rapports médicaux, et tout l'équipage en avait conclu que la gamine allait bien... Sauf le capitaine qui lisait et relisait inlassablement tout cela avec des grands yeux terrorisés. Frédéric se disait que cela avait peut-être une cause psychologique profonde, avec la vieille qui se rappelait son triste passé, s'identifiait à la jeune pilote, ou quelque chose du genre. Il avait essayé d'expliquer au capitaine qu'elle avait peut-être des peurs irrationnelles qu'il faudrait maîtriser, mais la proximité soudaine entre son front et le canon de l'arme de la vieille lui avait fait revoir ses arguments

et quitter la pièce. Il avait décidément encore un peu de mal à s'habituer à la façon dont le capitaine aimait avoir le dernier mot.

Interrompant le fil de ses pensées, le capitaine entra justement dans la salle dédiée aux communications du *Fleur Bleue*, et après discussion, approuva les dernières décisions de Frédéric et Sylvain. Elle alla elle-même se charger d'informer Jérémie que le vaisseau allait enfin partir, en adressant à ses deux officiers présents un sourire comme celui qu'on a quand on fait une bonne face à quelqu'un.

BAGGALEY S.O.S.

Estelle poussa encore un peu ses impulseurs avant et braqua la manette de direction vers sa droite. L'appareil tourna brusquement en perdant de l'altitude, ce qui permit à la pilote d'éviter le missile balistique qui lui avait donné la chasse. Il restait cependant deux missiles dont le système de guidage était encore opérationnel, et ceux-là seraient bien plus difficiles à éviter. | | Elle ajusta sa trajectoire pour piquer du nez complètement verticalement, et accéléra encore. La gravité ajoutée à la force de ses impulseurs lui permettait une accélération maximale. Elle grimaça un bref instant en voyant les cadrans de viabilité environnementale de la cabine — sous l'effet des secousses précédentes, la plupart des passagers devaient avoir vidé leur estomac dans un sac vomitoire à présent — mais ne cessa pas la manoeuvre pour autant : il était toujours préférable de rendre ses passagers malades que de rendre ses passagers morts. Surtout quand c'était une salve de

missiles qui s'appliquait à les tuer ! Estelle enclencha la manoeuvre « moule morte » : au beau milieu de sa descente, elle occupa ses impulseurs et tous les systèmes électroniques facultatifs, et son vaisseau se transforma en une coquille presque inerte qui tombait à une vitesse vertigineuse vers le sol rocailleux de la planète. L'idée était normalement de faire en sorte que les missiles, dont le système de guidage était basé sur des capteurs passifs qui ne détectaient que les émissions électro-magnétiques, ne « verraient » plus le bâtiment piloté par Estelle. Évidemment, les ordinateurs embarqués dans les missiles n'étaient pas complètement crétins : il était facile, si l'on connaissait l'accélération de la gravité dans l'environnement courant, de déduire la position la plus probable de la cible au moyen d'une simple multiplication. Cet algorithme d'interpolation était au programme de la formation de tout premier cycle chez les ingénieurs de toutes les flottes des puissances spatiales depuis des siècles. Cependant, la moule morte d'Estelle avait quelques particularités, développées par la pilote et par ses camarades de pilotage lors de divers et nombreux exercices. Et la moule morte d'Estelle, donc, avait toujours des ailes, même si elle n'avait plus de réacteurs. Les pinasses de la flotte impériale avaient ceci d'intéressant qu'elles avaient été conçues pour planer... (On avait démontré que cela augmentait significativement le taux de survie en cas de défaillance des moteurs !) Et

les ingénieurs concepteurs de missiles tendaient souvent à oublier ce point : une cible inerte électroniquement pouvait quand même bouger d'une autre façon que la chute libre.

Cependant, les lois de la mécanique des fluides n'autorisaient pas une liberté de mouvement aussi importante que ce que permettaient les quatre propulseurs à champ gravitique d'une pinasse sol-espace. Peu de pilotes avaient suffisamment pratiqué dans la limite de ces lois pour y être habitués, mais les parents d'Estelle avaient un revenu confortable qui avait permis à toute la famille d'apprendre le planeur dans le ciel de la nouvelle terre. La pinasse d'Estelle s'éloigna progressivement de sa trajectoire initiale, en redressant doucement son assiette pour éviter de décrocher et de se démanteler en vol malgré la solidité de la carcasse de l'engin. || Les vibrations secouaient la cabine et produisaient un vrombissement assourdissant dans les oreilles d'Estelle, qui s'accrocha de toutes ses forces et s'efforça de redresser l'assiette.

Soudain, elle eut une sorte de pressentiment, comme si elle prévoyait une nouvelle inconnue dans l'équation. Une fraction de seconde plus tard, ses cadrans indiquaient que les missiles qui la suivaient disposaient de radars (ou un autre capteur actif) et qu'ils venaient de les activer. Estelle hurla un juron assez créatif — elle pouvait se le permettre, personne ne l'entendait dans le bruit ambiant et il était souvent

bon pour la réflexion de relâcher de la pression par tous les moyens disponibles — et observa les mouvements des deux machines qui la poursuivaient. Il n'était pas encore temps de réactiver les impulseurs. Elle pourrait peut-être s'éloigner assez pour sortir de leur champ de détection, si elle avait vraiment beaucoup de chance. Cependant, il était clair que les missiles l'avaient détectée. Ce n'était plus qu'une question de secondes avant qu'ils la localisent... Elle observait avec anxiété la surface rocailleuse en dessous de son vaisseau, qui s'approchait de plus en plus vite, tout en gardant un œil attentif sur les curseurs qui indiquaient le rétro-calcul des données de détection des missiles. Le premier missile réalignerait sa trajectoire dans...

« Estelle ! » retentit une voix tout autour d'elle, jusque dans sa tête. Tout, autour d'elle, s'était figé dans une immobilité incolore et subitement silencieuse. Quelqu'un avait mis la simulation sur pause depuis l'extérieur. Estelle soupira en tremblant, encore sous l'effet de l'adrénaline, et répondit à voix haute.

« C'est moi, oui. Qu'y a-t-il ? »

— On va avoir besoin de toi dans la vraie vie, répondit la voix d'homme dans sa tête. Nous avons détecté un signal de S.O.S. sur la planète Baggaley II, tout près d'ici. Il reste deux heures environ avant que nous larguions la pinasse d'exploration. Tu devras être prête d'ici là, c'est ton quart.

— D'accord. Je serai là.

— Tu veux que je te laisse continuer la simulation ? Ça n'avait pas l'air d'aller fort tout à l'heure, continua le messenger sur un ton plus léger.

— Oui, je suis impatiente de savoir comment je vais m'en tirer. Mais règle le chrono sur 10 minutes max, s'il te plaît.

— Je peux faire ça, oui. »

Quelques bips lointains résonnèrent, et la carcasse de l'appareil se remit brusquement à vibrer, les curseurs de rétro-calculs se remirent à luire dans leurs couleurs inquiétantes. La seule différence était le compte à rebours qui égrenait maintenant, dans le champ visuel de la pilote, le nombre de minutes restantes avant que la simulation ne doive s'arrêter. Non qu'il restât plus de dix minutes à Estelle pour trouver une solution à ses problèmes, pensa-t-elle...

« Bon alors, Frédéric, tu avances oui ou oui ?

— Je fais ce que je peux, capitaine ! C'est dur à mettre, ce genre d'accoutrement !

— Tu veux dire, remarqua Bathilda Hammonds avec un sourire narquois, qu'il y a autre chose qu'une coque moule-gonades à ajuster correctement ?

— Capitaine, rétorqua Frédéric en levant le nez de

sa combinaison de chimie de combat. Ce n'est pas drôle !

— Je sais, je sais. Mais ce n'est pas RAPIDE, non plus. Alors PLUS VITE, monsieur le chimiste. La pinasse doit quitter ce vaisseau sous dix minutes, et tu seras sur cette pinasse, avec ou sans moule-boules. Compris ?

— Euh...

— COMPRIS ?

— Oui capitaine ! Compris !

— J'aime mieux ça. Allez, amuse-toi bien, et à tout de suite. »

Quelques minutes s'écoulèrent, et Frédéric fut beaucoup plus efficace sans les sarcasmes de son capitaine sur le dos (bien qu'il ne doutât absolument pas du sérieux de sa menace, la connaissant très — trop — bien pour cela). Ce fut donc un mage-chimiste tout à fait opérationnel, une vieille dame très bien armée et un pilote très attentifs qui s'élancèrent furtivement dans l'espace à la suite du petit vaisseau tout juste détaché du *Mistral*, quelques minutes-lumière devant eux. Le vaisseau militaire *Mistral* tolérait tout à fait la présence du bâtiment civil *Fleur Bleue* si près derrière lui, car la route était présumée sûre, et que c'était le trajet le plus logique pour rejoindre le système de Caffrey et sa petite bulle bleue, la planète tellurique Sido. La présence du naïf Jérémie à bord était un prétexte parfait pour se

diriger vers ce système. En réalité, Jérémie avait demandé un trajet vers Askhyl, une destination dirigée à peu près à l'opposé de Sido en partant de la station Uranie, mais les connaissances de l'aristocrate en astrogation étaient telles que les explications du capitaine, amenées sur un ton qui respirait la certitude, mêlées d'une pointe d'excuse juste assez sincère, l'avaient convaincu qu'il ne s'agirait que d'un petit détour... lequel, en plus, leur ferait gagner du temps et de la sécurité. Le *Fleur Bleue* de Bathilda Hammonds était donc en route vers Sido, officiellement pour amener du matériel scientifique à un laboratoire privé, officieusement — comme on l'avait expliqué à Jérémie — pour faire un léger détour de sécurité, mais en réalité pour suivre le *Mistral* et la jeune pilote qui servait à son bord. L'explication officielle que Bathilda avait donné au commandant du *Mistral* ne justifierait pas cependant qu'elle envoie une pinasse poursuivre l'autre vers ce signal S.O.S., et le vaisseau sol-espace du *Fleur Bleue* (remarquablement bien équipé pour un vaisseau civil, aurait remarqué un militaire) avait activé tous ses systèmes furtifs et réduit son équipage au minimum pour suivre au silence la pinasse du *Mistral*. David, qui pilotait la pinasse furtive, rompit le silence qui pesait dans la cabine en posant la question qui brûlait justement les lèvres de Frédéric.

« Capitaine, pourquoi suivons-nous cette pinasse ? »

Bathilda sembla hésiter à répondre, les yeux plongés dans les données envoyées par son écran de navigation. Avant de répondre, elle prit une grande inspiration et répondit avec un sérieux qui jurait curieusement avec l'attitude sarcastique qu'elle avait auparavant.

« La gamine qui se trouvait à bord du *Mistral* est à présent en train de piloter cette pinasse. Je veux la suivre pour être sûre qu'il ne lui arrive rien. Cela est la première raison.

— La première raison ? s'enquit Frédéric sans réfléchir. Il y en a d'autres ?

— Oui, continua calmement la vieille capitaine. La seconde raison est que je soupçonne ce S.O.S. d'être un piège. J'ai déjà eu la joie de me promener sur Baggaley II, et cette planète n'a rien d'un paradis de sable blanc. J'imagine mal quelqu'un s'écraser en catastrophe sur ce caillou et survivre suffisamment longtemps pour avoir le temps de mettre en place une balise S.O.S.... Sans parler de tenir le coup jusqu'à l'arrivée des secours. Et de plus, reprit-elle en coupant d'un regard son jeune chimiste attiré qui voulait poser une autre question, un capitaine de vaisseau de la flotte impériale doit bien savoir cela. Mais bon... On peut toujours imaginer qu'il s'agit d'un capitaine altruiste et optimiste, qui croit que son équipage peut revenir de Baggaley, et même, soyons fous, trouver des survivants près de cette balise de détresse. »

À la moue mi pensive, mi désapprobatrice qu'arborait le capitaine en terminant cette dernière phrase, Frédéric devina qu'elle avait autre chose en tête.

« Mais vous n'y croyez pas ?

— Je n'y crois pas vraiment. Je pense que le capitaine du *Mistral* est effectivement un homme bon, optimiste, altruiste, et tout ça. Mais je ne pense pas que ce S.O.S. soit un vrai signal de détresse. Je pense que c'est un piège.

— Ah oui ?

— Oui. Et je pense que, si les créatures et l'environnement de Baggaley n'empêchent pas la pinasse de revenir en bon état, il y aura tout le matériel de guerre nécessaire pour la faire disparaître à la place.

— À ce point ? Frédéric n'en croyait pas ses oreilles. Une manoeuvre de la république pour se venger de sa défaite ? La fin de la guerre remonte à plus de quinze...

— Pas la république, non. L'empire. C'est avec des missiles très impériaux que l'on va tirer sur cette pinasse. Ou alors, avec des pistolets, si ses occupants arrivent à s'extirper de l'appareil.

— Mais... Mais comment vous savez tout ça, capitaine ?

— En réalité, je ne fais que supposer. Je pense que quelqu'un dans la pinasse du *Mistral* a les possibilités

de découvrir un des secrets les mieux gardés de l'empire, et que je veux récupérer cette personne à bord de *mon* vaisseau avant qu'elle se fasse descendre bêtement. C'est pour ça qu'on suit la gamine depuis Uranie et qu'on épie toutes les communications de la Flotte depuis que nous avons croisé la route de cette pilote. Parce que je supposais que les services secrets allaient forcément découvrir son pouvoir, parce que je suppose qu'à présent, ils l'ont effectivement découvert, et que s'il s'agit de ce que je crois, je suis très bien placée pour savoir que ça ne leur plaira pas.

— C'est un peu comme votre pouvoir musculaire bizarre, capitaine ?

— Oui. Je pense que je lui ai refilé mon truc quand les autres loulous m'ont tirée dessus. Et ça ne l'a pas tuée. Une fille qui survit plus d'une semaine à ce que j'ai dans le sang, c'est suffisamment rare pour qu'on n'ait pas besoin de lui coller du plomb dans la tête.

— Je vois. » Frédéric et David étaient sonnés par la conversation inhabituellement sérieuse qu'ils venaient d'avoir avec Bathilda. Elle se mit donc en devoir de détendre l'atmosphère en ajoutant une dernière précision importante aux raisons qui la poussaient à suivre Estelle.

« En plus, je dois dire qu'elle est vraiment très jolie, et je suis très triste de voir mon ragoscope prendre la poussière depuis que nous avons débarqué cette jolie peintre sur Fénidis. Donc je veux une fille à temps plein dans mon équipage, et que vous fassiez les

efforts nécessaires en ce sens, les garçons. Entrée dans l'atmosphère dans deux petites minutes, tenez-vous bien. »

Cette fois-ci, Estelle était assise à côté de quelqu'un qui pouvait entendre ce qu'elle dirait, et a fortiori ce qu'elle hurlerait. Elle retenait donc, de toutes ses forces, la bordée de jurons qu'elle mourait d'envie de prononcer. Les choses n'étaient pas censées se passer *comme ça*. Normalement, quand on s'approche d'un tas de sable avec une carcasse de vaisseau posée dessus, on peut se poser tranquillement, débarquer les fusiliers et les laisser chercher la boîte noire du vaisseau. Normalement. Normalement, il n'y a pas un satané bon dieu de *truc* à tentacules qui sort du sable pour donner la chasse à vos collègues ! Normalement, ce n'est pas au pilote de la pinasse de décider s'il doit se mettre en danger pour sauver les fusiliers, parce que normalement, l'officier commandant ne se fait pas manger avant d'avoir pu donner des ordres ! Et normalement, c'est contre des missiles et des armes à distances qu'on se défend, pas contre un grmbleu de tentacule qui s'accroche à vos portes. La force du tentacule solidement collé contre une des parois extérieures contrait la fragile poussée des réacteurs légers, et le bâtiment se trouvait trop bas pour qu'Estelle puisse espérer allumer quelque

chose de plus fort sans endommager gravement le tout. La pilote envisagea de déclencher les armes à énergie de la pinasse mais...

Mais il n'y avait pas de « mais », après tout. Il n'y avait pas d'autre solution que d'attaquer pour se défendre. Elle mit plus au moins au courant de ses intentions les deux passagers qui lui restaient — deux enseignes des fusiliers, un homme et une femme à peu près aussi jeunes qu'elle — et dériva le maximum d'énergie vers les générateurs des lasers de poupe. Les circuits semblèrent crier leur douleur à travers les témoins de chauffe qui virèrent tous au rouge, mais Estelle avait la certitude étrange que tout se passait comme elle le voulait. Un sourire prédateur passa sur son visage quand elle déchaîna l'énergie des lasers arrière sur la créature autochtone qui la retenait. La créature sursauta lorsque la lumière cohérente coupa ses chairs et que le tentacule de la discorde se détachait de son propriétaire. Le petit vaisseau et ses trois passagers furent éjectés et tombèrent comme une pierre vers le sable rocailleux de Baggaley II. Estelle grimaça, tendit tout son esprit vers son tableau de bord pour réalimenter les réacteurs légers. La poussée fut tout juste suffisante pour leur éviter de s'écraser complètement ; de loin, on eut l'impression que la pinasse avait simplement rebondi sur le sol du désert.

* * *

« Oh, ça c'était une jolie manoeuvre, remarqua Frédéric.

— Oui, pas mal du tout, approuva Bathilda.

— Mais ils ont quand même eu très chaud aux fesses, objecta Sylvain.

— C'est sûr, admit Bathilda. Mais elle a rallumé les réacteurs juste assez tôt pour ne pas s'écraser complètement. C'était vraiment bien calculé.

— Vous pensez qu'elle a calculé, ou qu'elle a juste eu de la chance ? fit Frédéric.

— J'hésite, dit Bathilda, le regard pensif. Je pense que c'est un mélange des deux. Elle a pensé à les rallumer, et elle a eu la chance d'avoir le temps de le faire. Voyons voir comment elle s'en tire maintenant. J'ai le sentiment que ce n'est pas fini. »

« Rhaaaah ! Cette petite salope... regardez comme elle a rebondi en allumant ses réacteurs au bon moment ! Comme si ça ne suffisait pas qu'elle n'ait pas jugé bon de mourir dans la gueule du kraken !

— Chef, c'était quand même bien joué... On est vraiment obligés de descendre un pilote comme ça ?

— Oui. Ce sont les ordres, et on ne nous demande

pas d'être d'accord.

— Très bien. Feu ! »

« Oh, regardez, là... Deux... Non, quatre signatures radar de missiles ! Voilà qui ne va pas plaire à votre protégée, capitaine...

— Et ça ne me plaît pas non plus ! Tu ne peux pas faire accélérer un peu cet engin, Sylvain ?

— Je... euh, non, capitaine, pas à cette altitude, protesta le pilote.

— Mais si, mais si. » rétorqua Bathilda en poussant en avant la manette du poste de pilotage. Devant l'air horrifié de son pilote, elle jugea bon d'ajouter, sur le ton de grand-mère bien attentionnée qu'elle aimait adopter quand elle poussait son équipage à franchir une quelconque limite légale ou physique :

« Ils prévoient toujours une marge de sécurité sur les cadrans d'affichage. Le début du rouge sur le cadran n'est pas encore le début du rouge dans les circuits, je t'assure.

— Mais nous sommes en pression atmosphérique, ici...

— Bah, tu n'auras qu'à dire que c'était mes ordres.

— Mais à qui je le dirai, si nous mourrons tous ?

— Tu ne trouves pas que tu te poses des questions

un peu trop compliquées, caporal ? Tais-toi et regarde la route, allez. On va un peu vite, je ne sais pas si tu as remarqué. »

La tension se lisait sur le visage d'Estelle quand elle remonta brusquement son engin en chandelle. Elle pensa un instant à ses deux passagers solidement harnachés, et leur adressa des excuses muettes. Elle ne pouvait vraiment rien faire pour leur estomac en cet instant, et espérait simplement qu'ils tiendraient le coup sans redécorer outre mesure l'intérieur de la pinasse. Ses doigts pianotèrent la console pour tenter d'émettre un message S.O.S., mais les communications étaient brouillées. Elle pensait au début qu'il s'agissait d'un simple effet du champ magnétique important de la planète, mais elle commençait à soupçonner que la cause de ce silence radio était plus industrielle que cela.

Elle avait réussi à se débarrasser d'une créature qui ressemblait à un poulpe géant, et pensait qu'elle avait échappé au pire. À présent, son radar indiquait que deux missiles la suivaient de près et elle enchaînait les acrobaties pour essayer de les prendre au piège. Il s'avéra rapidement que ces missiles étaient pourvus d'un vrai logiciel de guidage et qu'il allait falloir ruser. Elle repensa à la simulation qu'elle avait effectué

quelques heures plus tôt et sourit de la coïncidence. Ses manoeuvres étaient encore fraîches dans son esprit, et elle ne s'était jamais sentie autant en phase avec son appareil. Elle avait l'impression de ressentir les informations des capteurs avant même qu'elles ne soient affichées, et de ressentir l'état des circuits sans presque avoir besoin de fixer les cadrans d'affichage. Il s'agissait d'une sensation de plénitude, d'union avec la machine, qui était assez nouvelle pour elle. Elle avait toujours été douée en pilotage, grâce à une notion très aiguisée de sa position dans l'espace, et un instinct redoutable pour tout ce qui touchait bêtement à la cinématique. Mais là, c'était plus intense, plus précis que d'habitude, et elle sentait la pilote en elle qui se délectait de cette étrange puissance même si elle ne la comprenait pas totalement. Estelle entama sa manoeuvre de la « moule volante », la même que celle qu'elle avait effectuée dans le simulateur. Toute la subtilité de la manoeuvre consistait à gagner une vitesse suffisante pour que la pinasse puisse planer sans s'écraser au sol comme un gros caillou, ce qui aurait été pour le moins contre-productif. Estelle effectua un virage brusque et éteint aussitôt ses propulseurs gravitiques et toute l'électronique embarquée. Si les missiles la suivaient à la seule force de leurs capteurs passifs, ils ne la verraient pas s'éloigner de son vecteur initial et, avec un peu de chance, la manoeuvre de la « moule volante » suffirait.

Hélas, les missiles étaient bien conçus, et ils activèrent leurs capteurs actifs aussitôt après avoir perdu leur cible si bruyante en bruits électromagnétiques quelques secondes plus tôt. Estelle le remarqua vite et elle émit un juron vulgaire. Même si elle était excellente pilote, ses chances de survie n'étaient pas du tout les mêmes avec des missiles ainsi évolués. Celui qui venait de tirer ces missiles avait les moyens de ses ambitions... Même si elle ne voyait pas très bien pourquoi quelqu'un tenait tant à détruire un simple détachement de fusiliers et un pilote de pinasse avec des missiles guidés. Il y avait tellement de moyens plus efficaces et moins onéreux pour tuer des gens... Elle grommela des propos incompréhensibles en regardant les missiles s'approcher et en évaluant la possibilité de s'en tirer. Elle avait bien quelques idées à base de leurres ou de tirs au laser sur les missiles, mais serait-ce vraiment réalisable avant que tout n'explose ? Elle ne pourrait pas surveiller son plan de vol si serré et le contrôle de tir en même temps sans risquer de tout rater en même temps. Par dessus le vacarme croissant que généraient les vibrations de la pinasse, Estelle cria à ses passagers qu'elle avait besoin d'un copilote pour contrôler les batteries de laser arrière. {Ndlr. J'ai pas dit plus haut que la pinasse n'avait pas de laser arrière ? Hmm.}

* * *

Le premier missile explosa, touché par le laser surpuissant de sa proie. Le second ne fut pas aussi simple à détruire, malheureusement, et malgré les tours et détours de la pilote de la pinasse, il finit par manquer sa proie de très peu, pour tout de même la blesser mortellement. La pinasse heurta le sol rocailleux de la planète, dérapa en éparpillant des débris métalliques et s'arrêta finalement dans un grincement sinistre.

La pinasse du *Fleur Bleue*, dont les occupants avaient suivi avec intérêt la fuite éperdue de la petite pinasse militaire du *Mistral*, s'arrêta à quelques centaines de mètres du point de chute de ce qui avait été l'appareil d'Estelle. Deux silhouettes émergèrent de la poussière du désert, qui se dirigèrent promptement vers l'épave de l'appareil abîmé. Toutes deux portaient le masque respiratoire intégral et les lunettes de protection qu'affectionnaient les mages-chimistes hors-la-loi. Seul Frédéric portait le reste de l'armure intégrale à réacteurs, toutefois. Bathilda trouvait cela un peu trop lourd et n'avait pas les compétences ni la formation de chimiste nécessaire. Frédéric ouvrit précautionneusement la coque de la pinasse abîmée en s'arrangeant pour simplement agrandir une des failles existantes depuis l'accident, et il pénétra avec son capitaine dans l'épave fumante. Ils n'avaient pas beaucoup de temps pour sortir de là d'éventuels survivants : ce genre de saleté pouvait

exploser d'un moment à l'autre. Bathilda trouva le cadavre d'un homme jeune en uniforme de fusilier. Son cou s'était brisé lors de la chute. En revanche, sa collègue, dont la tignasse rousse attirait l'oeil, n'était qu'inconsciente. Le temps qu'elle réussisse à extraire le corps de la jeune soldat, Frédéric avait récupéré la jeune Estelle Farrés, inconsciente sur sa console de pilotage. Elle exprima son approbation d'un signe de tête tandis qu'ils sortaient promptement de la pinasse.

Frédéric remarqua des silhouettes armées s'approcher au loin, et camoufla son petit groupe pressé dans un nuage de poussière assortie à l'ocre ambiant. Ils n'eurent que le temps de s'abriter derrière un affleurement rocheux quand le réservoir de carburant de la pinasse explosa enfin, générant une formidable onde de choc et de chaleur. Malgré leurs protections, Bathilda et Frédéric suffoquèrent presque, et cette brutalité ambiante sortit Estelle de son inconscience.

Elle eut du mal à comprendre où elle était et ce qui se passait, puis elle réussit à se souvenir de ce qui s'était passé auparavant : des missiles guidés tentaient de l'abattre... Un des deux fusiliers avait réussi à en détruire un... Mais après ?

Sa vision se faisant moins floue, elle put distinguer son environnement proche. Elle n'était plus dans la pinasse. Il lui semblait être allongée sur un sol dur, caillouteux, quelqu'un appuyait un linge humide sur son nez et sur sa bouche... et une silhouette massive,

sans visage, était penchée sur elle. Elle écarquilla les yeux en identifiant la nature de ce qu'elle voyait.

Un *mage-chimiste*. Un de ces tarés criminels qui assassinaient des innocents pour de l'argent. Il l'avait capturée pour la revendre illégalement par petits morceaux à des banques biologiques... Elle se débattit pour échapper à la poigne du « mage » et tenta d'appeler à l'aide. La réaction de son ravisseur ne se fit pas attendre. Il quitta momentanément des yeux le point qu'il fixait au loin et il murmura d'un ton furieux en la regardant dans les yeux avec ses lunettes qui lui donnaient un air de grosse mouche :

« Silence ! Tu ne vois pas que je suis en train de te sauver la vie, la gamine ? »

Elle fit mine de protester et de prendre la fuite, mais il était plus fort qu'il en avait l'air et, en une clé de bras simple et efficace, il la réduit à l'immobilité, et plaqua le linge humide contre sa bouche. Elle l'entendit murmurer à son oreille :

« Si tu ne te calmes pas, je t'endors. J'ai tous les produits qu'il faut dans mes mains pour cela. Mais je pense que ça t'intéressera plus de savoir ce que disent tes "amis sauveteurs". Tends l'oreille, la gamine... »

Elle était furieuse du ton condescendant et menaçant à la fois qu'employait son ravisseur, mais elle ne pouvait pas bouger. Elle détestait savoir qu'elle obéissait, mais elle tendit l'oreille malgré elle, et entendit quelques voix portées par le vent jusqu'à ce

qui était manifestement leur cachette. Elle n'entendit pas tous les détails, mais il était clairement question de chercher des survivants de l'accident... Et de les achever s'il en restait. Voyant se décomposer le visage de sa prisonnière, l'homme en armure de chimiste la poussa à jeter un oeil discret par-dessus la barrière rocheuse derrière laquelle il s'étaient cachés. Il suffit d'une fraction de seconde à Estelle pour reconnaître les uniformes des secouristes de la flotte impériale... Mais ces secouristes-là étaient munis de fusils à la place des mallettes médicales qu'elle avait l'habitude de voir associées à ces uniformes. Que se passait-il donc ? Rien n'était normal depuis leur arrivée sur ce caillou désertique...

La détresse se peignit sur le visage de la gamine, et Frédéric eut un instant de compassion pour elle. Il la cacha à nouveau, avec des gestes moins brusques qu'auparavant, car il eut le sentiment qu'elle avait compris avec qui elle serait plus en sécurité. (Ou, du moins, avec qui elle serait le moins en danger de mort, ce qui semblait être un bon début d'après le désespoir franc qui transparaissait dans ses yeux.)

Il lui expliqua, en chuchotant, qu'ils allaient rester camouflés ici sous sa cape quelques dizaines de minutes, le temps que les choses se tassent et que les assassins s'en aillent. Elle haussa les sourcils au mot « assassins », toute persuadée qu'elle était qu'il s'agissait plutôt d'un attentat commis par des contrebandiers quelconques. Cependant, elle ne

questionna pas, et elle s'assit sagement, les fesses dans le sable et les mains autour de ses jambes, pendant que Frédéric les couvrait tous les deux de poussière, afin de les camoufler en attendant le départ des faux secouristes. Elle ne dit rien pendant tout le temps qu'ils passèrent là, immobiles. Elle laissa juste échapper quelques larmes qui roulèrent en silence sur ses joues tachées de sang et de poussière. Frédéric ne partageait pas sincèrement sa tristesse : il était persuadée qu'Estelle se plairait beaucoup sur le *Fleur Bleue*...

BIENVENUE À BORD

Le type à piercings était en train de panser les plaies de la fille en uniforme de fusilier. La fille s'appelait Arianne, le type s'appelait Frédéric. La fille allait s'en sortir. La pinasse avait décollé en mode furtif. Tous ses occupants étaient en sécurité. Personne ne semblait s'apercevoir que les événements qui avaient pris place sur la planète Baggaley II avaient eu droit à des témoins. Le cerveau d'Estelle refusait d'intégrer des informations plus complexes, et elle peinait à garder les yeux ouverts avec la migraine qui lui transperçait la tempe droite. Elle cessa de lutter et se cacha les yeux derrière les mains. Cela réduisit un peu l'intensité de la douleur, mais celle-ci restait suffisamment intense pour lui donner la nausée.

« Mal à la tête ? », fit une voix rauque de femme qui aurait beaucoup fumé de cigarettes sans jamais suivre de traitement régénérant. Estelle leva les yeux vers la vieille dame — capitaine Bathilda

Hammonds — et ne put retenir un rictus de souffrance quand la lumière, en inondant à nouveau ses yeux, provoqua un pic de douleur.

« Oui... Une grosse migraine.

— Tu es migraineuse naturellement ? demanda le capitaine en s'asseyant à côté d'Estelle.

— Euh... Eh bien moins que ça quand même. Je suis migraineuse, mais j'ai plusieurs crises par jour depuis... depuis l'accident.

— Ah oui, ces tireurs embusqués ? Je te présente mes excuses, prononça Bathilda sur un ton grave en regardant droit devant elle. C'est moi qu'ils visaient... Je ne pensais pas qu'ils osaient blesser un innocent.

— Bah, c'est fait. Ce n'est pas vous qui m'avez tiré dessus. Et puis je n'ai pas... Enfin, je veux dire, euh... Sur le coup, je n'ai rien senti, bredouilla Estelle.

— Ah oui, c'est vrai. Frédéric m'a expliqué que tu avais l'air de trop bonne humeur pour que ce ne soit pas un peu louche... commença-t-elle, puis elle continua à voix basse : ...pour ne pas reprendre ses propres termes car ils étaient vraiment blessants. Il ne faut pas lui en vouloir, il a vraiment du mal à comprendre qu'on puisse *vouloir* se droguer. Il assimile ça à de la couardise, une fuite de la réalité. Et comme il n'aime pas non plus les boîtes de nuit, je crois que tu représentes dans les grandes lignes ce qu'il aime le

moins chez un humain. Mais que ça ne t'empêche pas de nouer des relations de travail saines et efficaces avec lui, surtout. » finit-elle tout naturellement sur un ton badin.

Estelle écarquilla les yeux en découvrant que Bathilda lui expliquait tout simplement que Frédéric la détestait et qu'elle devrait quand même travailler avec lui. Elle ne sut pas vraiment pourquoi la première chose qu'elle se pensa fut que cela ressemblait à un début de mauvais roman d'amour. Mais le battement de douleur à ses tempes la ramena à la réalité moins amusante, et elle ne réussit qu'à exprimer un autre fil de pensée.

« Ah, oui. Eh bien j'ai des migraines de plus en plus fréquentes depuis que nous avons quitté Uranie il y a deux semaines. Le médecin de bord dit que c'est peut-être le... le plomb. Qu'il reste peut-être un morceau de plomb quelque part dans mon corps, et qu'il m'empoisonne doucement.

— Le plomb... (Bathilda se frottait le menton, l'air peu convaincue.) Mais pourquoi n'a-t-il pas fait de radio pour confirmer son diagnostic ?

— Il en a fait une, mais il n'a rien trouvé. Il n'a rien trouvé qui puisse expliquer de façon certaine ce rapprochement de crises de migraine. Il n'a que pu me donner un traitement de fond plus costaud, mais... »

Estelle s'interrompt comme une nouvelle vague de

douleur submergeait ses sens et confondait son esprit. Elle se cacha à nouveau les yeux en baissant la tête, dans la posture typique du migraineux en pleine crise. Bathilda détourna un regard plein de compassion et fit signe à Frédéric de donner à Estelle la dose d'antalgique la plus forte possible. Un duel de regards silencieux opposa un instant le capitaine et son homme d'armes, Frédéric ayant l'air de dire qu'Estelle méritait ce qui lui arrivait, et Bathilda l'air de dire que Frédéric mériterait tout ce qui lui arriverait s'il n'exécutait pas ses ordres. Bien entendu, Bathilda gagna le duel. Ainsi, Frédéric, la moue boudeuse, apposa (presque) délicatement deux patchs antidouleur sur la peau fine des poignets d'Estelle. L'antalgique se répandit rapidement dans ses veines, et elle parut se détendre légèrement. Ses lèvres prononcèrent un « merci » muet, suivi d'un faible sourire.

Frédéric répondit par un simple et bruyant « de rien » et se retourna brusquement vers Arianne qui émergeait enfin de l'inconscience provoquée par le choc.

« ...et donc, voilà toute l'histoire. Donc nous sommes officiellement décédées dans un accident de pinasse, apparemment. »

Estelle, assise sur une couchette recouverte d'un drap blanc, venait de terminer le récit de ses aventures — du moins ce qu'elle avait réussi à comprendre — depuis les coups de feu à Uranie jusqu'à l'attaque de la pinasse, et le nettoyage par les « secouristes » de la spatiale. Arianne, assise dans son propre lit de l'infirmierie du *Fleur Bleue*, acquiesça en silence, l'air songeuse.

« D'accord. Eh bien, il va bien falloir s'accommoder de la situation, répondit-elle sur un ton léger. Nos nouveaux hôtes ne semblent pas s'accommoder de ce genre de détails. Je suis certaine que nous pourrons prévenir nos familles respectives de la situation réelle... sans alerter les autorités compétentes, et en leur faisant bien comprendre la nécessité de rester discrètes. Pour l'instant, restons calmes et détendues, et voyons voir si nous pouvons nous rendre utiles... N'allons pas nous mettre à dos les habitants de notre nouvelle "maison". »

Comme pour confirmer ses dires, la porte de l'infirmierie glissa pour laisser entrer deux nouveaux personnages : le capitaine Hammonds, et un homme en blouse blanche : le docteur {Tartempion}, médecin de bord du *blouse blanche*.

« Bonjour, mesdemoiselles, annonça le docteur d'un ton joyeux. Aujourd'hui, je vous laisse sortir et vaquer à de nouvelles occupations. Arianne, je vais jeter un dernier regard pour vérifier que vos cicatrices vont bien. »

Arianne laissa le médecin examiner ses cicatrices — la jeune femme avait été blessée plus sérieusement qu’Estelle dans l’accident —, et celui-ci parut satisfait en constatant que la peau de sa patiente était souple et ne semblait pas douloureuse. Il hocha la tête, et le capitaine tendit à Arianne une tenue de bord réglementaire pendant que le médecin se tournait vers Estelle.

« Estelle, avez-vous toujours ces étranges maux de tête ?

— Hmm oui, la douleur est toujours là, mais l’intensité semble diminuer. Peut-être simplement que je m’habitue...

— Je vois. Nous allons en parler à trois, juste vous, le capitaine et moi. Maintenant qu’Arianne a le droit de sortir d’ici, ce sera beaucoup plus simple. »

Bathilda expliqua à Arianne que Frédéric l’attendait dehors, et qu’il avait pour mission de lui faire faire le tour du *Fleur Bleue*, ainsi que lui montrer ses quartiers et lui expliquer son rôle. Estelle s’étonna fugitivement que Bathilda ait tout simplement trouvé un rôle à Arianne, qui venait tout juste d’embarquer. Cependant, elle redoutait de se retrouver seule dans l’infirmerie avec le capitaine et le médecin. Il devait y avoir une raison désagréable à cela... La même raison qui faisait qu’elle, Estelle, n’avait pas simplement droit à sa combinaison et à sa fiche d’ordres, probablement.

Arianne attachait sa volumineuse chevelure brune en un semblant de queue de cheval, et sortit après avoir remercié le capitaine et le médecin de leurs bons soins. Estelle ne put réprimer un frisson d'angoisse quand les regards silencieux de Bathilda et du docteur se tournèrent vers elle. Bathilda eut un sourire désolé, et commença la conversation.

« Estelle, je suis désolée de t'apprendre que le médecin ici présent et moi-même avons trouvé... et prouvé l'explication de tes migraines... Et nous allons te la donner. C'est un peu long, alors mets-toi à l'aise, je t'en prie. »

« Par ici, les quartiers d'habitation, annonça Frédéric. Il y a des cabines individuelles et des dortoirs.

— Très bien, répondit Arianne en jetant un regard dans l'étroit couloir. Qui dort où, d'habitude ?

— Euh... Eh bien on dort un peu où on veut. Il n'y a pas de limitation de mixité — surtout parce qu'en général, il y a peu de filles —, la vieille veut surtout qu'on ne se bagarre pas et que ceux qui le veulent puissent dormir en paix. Et, il faut bien l'avouer, on ne se marche pas dessus donc on peut toujours trouver un peu de calme quand on en a besoin.

— Je vois... »

Frédéric remarqua le grand sourire et les yeux brillants de la jeune fille lorsqu'il prononça sa dernière phrase. S'il avait été d'humeur un peu moins massacrante, il aurait reçu avec plaisir ce signal qu'Arianne se montrait « disponible ». Hélas pour elle, il ne pouvait ôter de ses pensées le fait que le capitaine l'avait exclu délibérément de l'infirmerie pour parler en seule à seule avec Estelle. Il y voyait une marque de manque de confiance, et cela le mettait en rage. Qu'y avait-il donc que la droguée pût savoir et qu'il n'aurait pas le droit de connaître ? Et voilà que pour sa peine il se retrouver avec une nympho qui était toute sourire à l'idée qu'on puisse se retrouver « au calme » avec quelqu'un. Elle était jolie, cela dit. Mais ce soir, il était én...

« Énervé, hein ? Pourquoi es-tu tendu comme ça, Frédéric ? »

Il ne put empêcher la surprise de se peindre sur son visage. Elle venait de lire en lui comme dans un livre ouvert, ni plus ni moins. Il répondit néanmoins très dignement.

« Je... Euh, je ne suis pas tendu. Pourquoi ? »

— Allons. Bien sûr que tu es tendu. Cela se voit comme le nez au milieu de ton joli visage.

— De mon... de quoi ? Qu'est-ce qu'il a mon visage ?

— Tu es toujours aussi bête quand il s'agit

d'interagir avec les autres ? De comprendre les sentiments des autres ? Tu pensais que je te suivrais gentiment sans me demander pourquoi tu étais en colère ?

— Euh... Euh ben oui. Ça ne te regarde pas.

— Si. Parce c'est sur moi que tu déverses ta colère depuis tout à l'heure, et que j'essaie d'être gentille et de te sourire, mais que ça t'énerve encore plus. Je peux te causer des soucis moi-même, si tu tiens à avoir une bonne raison de t'énervier sur moi.», conclut-elle avec un demi-sourire.

Frédéric sembla hésiter un instant, puis haussa les épaules.

« De toute façon, dit-il en évitant soigneusement de croiser son regard, j'imagine que tu as déjà ta petite idée de ce pourquoi je suis en colère, et que tu te doutes bien que ce n'est pas à cause de toi.

— Tout à fait. Je pense que tu penses que ton capitaine te cache des choses, et que tu es jaloux d'Estelle à ce titre.

— Je... Oui, d'accord, c'est stupide, admit-il. Mais je ne vois pas ce que le capitaine tiendrait à me cacher.

— Quelle arrogance ! s'exclama Arianne. Et s'il s'agit juste d'une mauvaise nouvelle pour Estelle ? Tu voudrais en plus qu'il y ait un ours antipathique, qui la déteste cordialement, dans la pièce au moment où elle apprend, que sais-je, qu'elle va mourir ? Tu crois

que c'est juste pour t'embêter que le capitaine ne veut pas t'impliquer ? Non. Monsieur a son honneur, monsieur *doit* tout savoir. Monsieur ne comprend pas qu'il y a peut-être des choses qui ne *le regardent pas* ! Il faudrait apprendre à changer un peu de point de vue au lieu de rester braqué sur *ton nombril* ! »

Elle avait appuyé son index au beau milieu de l'abdomen de son interlocuteur en insistant sur les deux derniers mots de sa phrase. Frédéric se sentit très honteux, car il devait bien admettre que non, il ne s'était pas du tout présenté les choses sous cet angle. Elle dut remarquer son air dépit, car elle reprit sur un ton plus doux :

« Allez, ce n'est pas si grave... (Elle éloigna son index du nombril de Frédéric, pour poser sur son épaule une main encourageante.) On le termine, ce tour du propriétaire ? »

Estelle était assise par terre dans la position du lotus dans la salle d'observation bâbord, face à la grande baie ouverte sur l'espace qui défilait lentement. Comme le capitaine lui avait expliqué, la douleur se calmerait si elle apprenait à vivre avec ces choses qui existaient en elle... Bathilda avait parlé de petits robots, contrôlables par l'esprit, qui pouvaient améliorer le corps humain de bien des façons. Elle

n'avait pas pu aider Estelle beaucoup plus : les « nanites » réagissaient différemment selon les individus, et Estelle elle-même ne saurait ses nouvelles possibilités que si elle apprenait à maîtriser les nanites qui avaient envahi son corps ce soir-là. Si la nouvelle n'était pas des plus réjouissantes — Estelle avait encore un peu de mal à se faire à l'idée que des machines se reproduisaient à l'intérieur d'elle —, il y avait quelques bons côtés : d'une part, elle était encore vivante. D'après les explications de Bathilda, les décès étaient fréquents quand les nanites se fixaient sur le système nerveux. Seule une petite part de la population était capable de survivre à l'« invasion », et de savoir qu'elle en faisait partie l'étonnait beaucoup. D'autre part, cela expliquait ses migraines et excluait toute explication basée sur une maladie mortelle ou incurable. D'ailleurs, si elle arrivait à mettre au point l'interaction entre son cerveau et ses nouveaux petits hôtes, ces fichues migraines chroniques disparaîtraient. Elle s'appliqua donc, à nouveau, à faire le vide dans son esprit, et à penser très fort à ses « nanites » en leur disant qu'elle savait qu'ils étaient là...

Mais même s'ils percevaient son appel, comment saurait-elle reconnaître leur réponse ? Tout cela était terriblement abstrait, et d'être ainsi assise dans le silence de la baie d'observation la rendait nerveuse. Si Bathilda avait réussi à maîtriser ses pouvoirs par la méditation, Estelle doutait de plus en plus de

parvenir à l'imiter en suivant la même voie. Elle ne se sentait bien, elle ne connaissait des états de « plénitude » que lors de ses séances de pilotage. Rien à voir avec la passivité, donc...

Elle décida d'interrompre sa méditation difficile, et se leva pour se diriger vers la porte... qui s'ouvrit sur Frédéric. Il était vêtu d'un T-shirt sombre, qui s'accordait bien avec son teint pâle, ses yeux noirs et ses cheveux très noirs. Ses piercings — au menton, dans le nez et au sourcil droit — reflétaient doucement la lumière de l'éclairage réduit de la baie d'observation. Il était si proche qu'elle put sentir l'odeur de son après-rasage.

« Bonjour, Estelle. Je te cherchais, dit-il, visiblement aussi surpris qu'elle de cette proximité inattendue.

— Bonjour, Frédéric, répondit-elle poliment. Je n'étais pas dure à trouver, mais j'allais me dégourdir les jambes...

— Je ne voulais pas te retenir. », dit-il avant de s'écarter pour qu'elle puisse quitter la baie d'observation. Il semblait gêné depuis quelque temps, comme s'il voulait s'excuser de quelque chose. Elle décida de profiter de l'ouverture — celle de l'attitude de Frédéric, pas celle laissée par la porte dans le mur — pour tenter d'y voir plus clair.

« Mais je peux aussi rester ici quelques minutes, si tu voulais me parler... »

À ces mots, Frédéric s'empourpra violemment,

comme s'il avait espéré qu'elle s'en irait justement, lui laissant quelques heures de plus durant lesquelles il pourrait trouver un autre prétexte pour la croiser dans le vaisseau. Mais, se dit Estelle en souriant intérieurement, il avait si bien commencé en lui avouant qu'il la cherchait... Il serait dommage de s'arrêter en si bon chemin.

« Oui, en effet. (Il fixait ses bottes comme si elles allaient l'aider à trouver les mots.) Je voulais... te demander pardon.

— Pardon Mais pour quoi ?

— Pour... euh, comment dire... pour ce que j'ai pensé de toi après notre première rencontre. Et surtout pour avoir continué à le penser après notre seconde rencontre.

— Ah oui... La gatorine, c'est ça ? Et le séjour en boîte de nuit ?

— Oui, dit-il d'un ton plus convaincu maintenant qu'il était lancé. Je n'aime pas les idiots qui fuient leurs responsabilités ou s'amusent sur de la musique abrutissante... Et j'ai probablement porté un jugement un peu... partial sur tes compétences de pilote et ton intégration possible dans l'équipage du *Fleur Bleue*.

— Ah... à ce point. Bah, ce sont des choses qui arrivent. Si tu acceptes de travailler avec moi à partir de maintenant — en admettant qu'on accepte de me donner un peu de travail un jour — j'accepte tes

excuses. Tout le monde peut faire des erreurs, non ? Moi la première, ajouta-t-elle avec un timide sourire. Je te dois quelques excuses pour notre rencontre en boîte de nuit également... J'avoue ne pas me souvenir de tout, mais ce que je me rappelle me semble un peu inconvenant. Pardon pour cette... euh... cette agression. »

Frédéric eut un petit rire nerveux à l'évocation de ce moment où Estelle avait tenté de l'embrasser et de le déshabiller juste avant de se faire tirer dessus.

« Oh... ça. Tu es pardonnée. Mais ne recommence pas, si possible. »

Elle ne sut pas vraiment comment interpréter cette dernière remarque. Se contentant de hocher la tête, elle quitta la pièce en silence.

RETOUR À SIDO

« Présentez armes... Saluez... En garde... En avant ! »

Arianne n'hésita pas une seule seconde, et se lança en avant, sa lame mortelle pointée vers son adversaire. Celui-ci réagit rapidement, écarta le sabre d'Arianne avec sa propre lame, puis fit un simple pas de côté pour frapper son assaillante dans le dos. Ce n'était pas un coup « mortel », et il pouvait deviner qu'elle allait se retourner encore plus furieuse qu'elle n'avait entamé le combat. Autrement dit, encore plus facile à tromper, pensa-t-il avec un sourire carnassier.

Comme prévu, Arianne amena aussitôt son épée là où elle avait senti porter le coup de son adversaire, et tourna la tête, furieuse. Elle se retourna sans quitter le contact entre les deux lames, puis tenta une amusante attaque à deux mains qui laissa exposé son fragile abdomen. Frédéric n'hésita pas une fraction de seconde, et « acheva » son adversaire en

l'empalant sur son sabre. La sonnerie indiquant un coup « mortel », et donc la fin du combat, retentit dans le gymnase désert, et Arienne jeta son sabre à terre dans un cri de rage. Elle retira son casque, libérant la cascade de sa tignasse rousse, et trépigna en le lançant à terre à son tour.

« C'est nul comme moyen de combattre ! Les armes à feu, c'est tellement plus efficace...

— Allons, je t'ai déjà tuée six fois ce soir. Serait-ce possible avec quelque chose qui ne soit pas efficace ?

— Ce n'est pas *ça*, dit-elle en désignant le sabre, qui est efficace, mais *toi*, gros neuneu. Et j'en ai assez de m'entraîner contre une machine à tuer comme toi.

— Ah oui ? répliqua Frédéric avec un grand sourire. Tu préfères qu'on essaie autre chose ? » demanda-t-il innocemment en l'attirant contre lui.

« Enlève d'abord ton casque, s'il te plaît. Je ne peux pas voir ta belle bouille, comme ça...

— Ah, le casque, oui, dit-il en se débarrassant de l'objet de discorde. C'est mieux, comme ça ?

— Parfait. Il ne manque plus qu'une bonne et longue douche, mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ? »

Il eut un petit rire, puis il embrassa Arienne longuement. Ce qu'il avait à disposition dans l'immédiat lui convenait tout à fait. Interrompant son

baiser, il chuchota à l'oreille de son « adversaire » :

« Comme ça, tu veux une douche ? Quelle exigence... Tu ne veux pas qu'on te frotte le dos, non plus ? »

— Oh, je n'irais pas demander cela, monsieur, lui susurra-t-elle à l'oreille. Mais si on me le proposait, je ne refuserais sûrement pas.

— Ah oui... Voyons voir ce que l'on peut faire pour accéder aux requêtes de mademoiselle. »

Il la poussa vers les vestiaires du gymnase, et les douches résonnèrent bientôt de cris et de rires.

À cet instant, dans le ciel de Sido, la petite pinasse du *Fleur Bleue*, qui n'embarquait que quatre membres d'équipage, se dirigeait à toute vitesse vers l'emplacement qui lui avait été alloué dans l'astroport. C'était Estelle qui manoeuvrait, ses migraines ayant fortement diminué au cours des pénibles séances de méditation des dernières semaines. Elle emmenait Bathilda, Jérémie et {Tartempion le médecin de bord}. Il s'agissait d'aller parler à une connaissance du capitaine et du médecin, ici, sur Sido. Pour Jérémie, il s'agissait surtout de se promener un peu car, disait-il, l'espace réduit du vaisseau « l'oppressait ».

Estelle était fort contrariée de l'accoutrement que lui avait infligé le capitaine. Ainsi qu'elle l'avait compris et expliqué à Arianne, elle était censée être décédée. Il fallait donc éviter d'attirer l'attention sur une fille qui avait la même tête qu'elle. Et, globalement, il fallait éviter d'attirer l'attention sur une fille. Estelle avait vite découvert que le *Fleur Bleue* était abondamment pourvu en moyens de se déguiser et de dissimuler l'apparence réelle des occupants. Contre son accord, Estelle était donc devenue un jeune homme frêle (malgré le rembourrage qu'avait effectué Bathilda dans les épaules et les bras de son déguisement), ses cheveux violet foncés teints en noir et frisés à l'ammoniac. Son visage affichait à présent un bouc de poils noirs. Elle avait également disposé au fond de sa gorge un petit appareil qui modifiait sa voix pour en faire une voix de jeune homme. || Elle était, donc, assez contrariée de son accoutrement et n'appréciait pas le déguisement, mais elle comprenait la nécessité de se cacher jusqu'à la confirmation que ses « assassins » ne la cherchaient plus. Bathilda avait expliqué qu'elle avait un contact sur Sido qui pourrait trouver facilement les informations dont elles avaient besoin, et c'était une des raisons de leur visite sur la planète. Estelle avait noté avec étonnement que Bathilda avait, quant à elle, pris l'apparence d'une vieille femme inoffensive, parfaitement normale. Elle avait enfilé une robe violette à fleurs blanches, et des bas de contention,

complétés de sandales orthopédiques et d'un joli chapeau couleur prune sur lequel était accroché un faux bouquets de fleurs en plastique. Les longs cheveux gris du capitaine étaient regroupés en un chignon étreint d'un antique filet à chignon. Évidemment, quelqu'un qui aurait vu le capitaine se déguiser s'attendrait à voir un gros pistolet dans le sac à main en cuir passé de la « gentille mamie ». Néanmoins, Estelle devait admettre que l'illusion était parfaite, et elle aurait volontiers proposé à son capitaine de l'aider à traverser la rue si elle n'avait pas été au courant que cette « grand-mère » était tout à fait capable de l'envoyer au tapis d'une pichenette.

La navette se posa doucement dans l'astroport de la ville de {Tartempion}, la plus grande de Sido. La « grand-mère », son « petit-fils » partirent à pied dans la direction d'un quartier résidentiel indiquée par la grand-mère. Le médecin et l'aristocrate partirent vers le quartier marchand, à la recherche de fournitures médicales et de nourriture spéciale pour le vaisseau. Jérémie n'avait jamais mis les pieds sur Sido, et il accueillit avec plaisir tant de nouveauté dans les yeux. Sido était une planète inhospitalière, recouverte d'une jungle épaisse dans laquelle vivait une faune hostile et gourmande. Les conditions atmosphériques étaient vivables si on ne tenait compte que de la pression, de l'humidité et de la température, mais la composition chimique de l'atmosphère tuait à petit feu quiconque voulait vivre sans masque respiratoire.

La ville de {Tartempion} était constituée d'immenses tours dans lesquelles on entretenait des conditions atmosphériques qui permettaient de survivre sans combinaison. Procéder ainsi permettait de regrouper à moindre coût un nombre important de personnes et d'activité. À d'autres endroits sur la planète, les villes étaient situées sous des dômes protecteurs, ce qui limitait grandement la densité de population. En attendant, ils étaient ici dans la zone la plus peuplée de la planète, | | et ils avaient fort à faire. Ils avaient atterri dans l'astroport de la tour numéro 2, mais la ville comportait pas moins de sept tours réparties sur un réseau de triangles équilatéraux (la tour numéro 1 était au centre, et les six autres tours formaient un hexagone régulier autour d'elle). Le plus gros marché était sur la tour numéro 3, et le médecin qui l'accompagnait avait décidé qu'ils commenceraient par là pour être certains de trouver tout ce dont ils avaient besoin. Pour atteindre la tour numéro 3, il fallait d'abord atteindre le quarante-sixième étage de la tour où ils se trouvaient, où ils pourraient prendre le TAP (tube aérien périphérique) qui leur permettrait d'atteindre une des autres tours de la ville. Le médecin semblait bien connaître les environs, et Jérémie le suivit en regardant attentivement autour de lui. Il y avait là une densité de personnes impressionnante, dont des humains génétiquement modifiés pour survivre naturellement sur Sido (ils semblaient capable de générer leur

propre oxygène grâce à des chloroplastes intégrés à leur peau — nonobstant leur teint verdâtre, cela devait être assez pratique). Il était assez difficile de ne pas fixer tous les passants qu'ils croisaient dans les couloirs, mais Jérémie imprima dans son esprit autant de visages qu'il le put. Après quelques minutes de marche, ils atteignirent un des TVD (tubes verticaux descendants — un nom bien compliqué pour désigner un ascenseur dont le rôle était de descendre) et prirent leur place dans la queue. Ils n'eurent besoin de patienter que quelques minutes avant que la cabine arrive à leur disposition en annonçant l'étage courant d'une voix claire. Jérémie fut assez surpris du confort ambiant dans la cabine d'ascenseur (il s'agissait de transports en commun, après tout...). Lui et {Tartempion, le médecin} prirent place sur un siège situé près de la baie d'observation extérieure. La vue était magnifique : la fenêtre donnait sur la jungle, qui s'étendait à perte de vue plusieurs centaines de mètres plus bas. Le résultat était impressionnant... Et Jérémie fut surpris en sentant la cabine commencer à descendre à une vitesse impressionnante (l'algorithme de calcul des ascenseurs leur permettait de ne s'arrêter qu'aux étages demandés par les occupants, en donnant priorité si possible aux étages demandés par le plus de personnes si cela permettait d'aller plus vite). Il eut réellement l'impression de tomber en chute libre, et il retint un soupir de soulagement en sentant les freins

électromagnétiques s'activer pour permettre une décélération progressive vers leur étage de destination. Comme le quarante-deuxième étage était celui qui donnait accès au TAP, la plupart des occupants sortirent de la cabine en même temps qu'eux, et un honorable troupeau se dirigea vers la station du Tube aérien principal de la tour numéro 2. Jérémie eut un instant d'hésitation en voyant qu'il faudrait choisir entre le TAP « intérieur » et le TAP « extérieur ». A priori, il ne sut pas quel direction prendre, mais {Tartempion le médecin} suivit la direction du TAP « extérieur » sans hésiter. Le médecin remarqua l'hésitation de Jérémie, et lui expliqua la structure géographique de la ville de Sido : il y avait sept tours principales, dont six réparties en un hexagone autour de la septième. Les tours étaient numérotées de un à sept. La tour numéro un était la tour centrale, la tour numéro 2 était située au nord-ouest, puis les numéros étaient croissants dans le sens des aiguilles d'une montre. Les deux TAP reliaient entre elle les tours périphériques : le TAP extérieur dans le sens des aiguilles d'une montre et le TAP intérieur dans l'autre sens. Devant l'air très interrogateur de son interlocuteur, {Tartempion le médecin} sortit son bloc mémo et réitéra ses explications en les agrémentant d'un schéma descriptif. Tout sembla immédiatement plus clair à Jérémie, qui visualisait beaucoup mieux la situation ainsi. Le temps nécessaire aux explications

des transports de {Tartempionville} fit qu'ils ne virent pas passer le temps nécessaire pour arriver au bout de la file d'attente : un des « tubes » venait d'arriver, et il fut bientôt temps de prendre place dans la nouvelle cabine mobile. Jérémie réussit une nouvelle fois à décrocher une place assise du côté où on pourrait observer le paysage. La cabine partit aussitôt que tout le monde eut pris place à son siège, et la cabine se retrouva bientôt en suspension dans le vide entre les deux tours, retenue uniquement par le tube de verre et d'acier qui reliait entre eux les imposants édifices. Hélas, Jérémie avait mal choisi le côté de sa place, et il ne put voir que la jungle, et pas la structure de la ville à l'intérieur de l'hexagone périphérique. {Tartempion le médecin} se pencha vers lui, et lui expliqua en souriant :

« Quand nous reviendrons dans la tour numéro 2, nous prendrons le tube intérieur, et nous nous placerons de manière à pouvoir admirer l'intérieur de l'hexagone. C'est beaucoup plus fourni en tubes de toutes sortes, et la vue est assez sympathique. Chaque fois que je viens à Sido, c'est quelque chose que je m'applique à pouvoir observer au moins une fois.

— D'accord. Je suis impatient de pouvoir observer tout cela, {Tartempion}. »

* * *

||La cabine du TVD de la tour numéro 5 descendait à une vitesse beaucoup trop élevée au goût d'Estelle. Bathilda l'avait vaguement prévenue, mais elle ne s'attendait pas du tout à une telle accélération. Elle se concentrait sur le paysage en enjoignant silencieusement son estomac à rester à sa place (pourtant, quand elle faisait des acrobaties en vaisseau, elle n'avait pas de problème de mal des transports. Peut-être une simple histoire de contrôle de la situation...). L'ascenseur ralentit enfin, et s'arrêta au vingt-septième étage. Il s'agissait d'un étage presque exclusivement résidentiel, rempli essentiellement de petites unités résidentielles elles aussi en forme d'hexagone. Les couloirs ressemblaient un peu aux allées de la station Uranic, mais ils étaient plus spacieux, plus éclairés (avec de la lumière qui semblait naturelle, remarqua Estelle). On se payait même le luxe de décorer les intersections avec des fontaines qui généraient un clapotis discret et reposant. Bathilda expliqua à Estelle que la tour numéro 5 était occupée par des gens aisés, qui se voyaient souvent offrir leur logement par l'entreprise pour laquelle ils travaillaient. Cette série d'étages appartenait à une grande banque, et les gens qui habitaient ici étaient particulièrement nantis. Estelle demanda à voix basse pourquoi Bathilda avait un contact dans cette résidence de luxe, et le capitaine répondit avec un sourire de mamie espiègle que même les nantis avaient parfois un cerveau.

Elles continuèrent à pieds à parcourir le réseau hexagonal, en gardant un oeil attentif sur les plans qui étaient affichés à chaque intersection. Ils atteignirent enfin l'appartement de la maille 12-31. Bathilda appuya doucement sur l'interphone, et se présenta à la caméra avec une voix de mamie innocente et un grand sourire :

« Bonjour Faïza ! C'est mamie ! Je t'ai apporté des caramels mous, et je suis venue avec ton petit cousin ! »

La porte s'ouvrit dans un glissement discret, et Bathilda et Estelle pénétrèrent rapidement dans le hall luxueux de l'unité de résidence. Estelle fut époustouflée du luxe qui semblait s'afficher partout : sculptures design ici et là, toiles aquatiques animées au mur, haut-parleurs invisibles qui diffusaient une musique zen... Tout cela était un peu nouveau pour Estelle, qui ne s'attendait pas à voir un « contact » de Bathilda dans un cadre qui dénotait une telle aisance financière... Elle se demanda si Bathilda avait d'autres secrets.

« Jeune homme, fermez la bouche, dit Bathilda sur un ton de reproche. On ne se comporte pas ainsi quand on n'est pas chez soi ! »

Estelle se demanda furtivement à qui Bathilda pouvait bien s'adresser, puis elle réalisa que c'était bien elle, le « jeune homme » dont il était question. Elle referma la bouche immédiatement en bredouillant des excuses de sa voix rauque, et regarda

autour d'elle plus discrètement. L'appartement était très éclairé, avec des ouvertures holos qui montraient des paysages paradisiaques. Il se dégagait de l'ensemble une grande impression d'espace et de sérénité. Estelle se sentit extraordinairement détendue et contempla la pièce dans un état second. Soudain, elle vit tout autour d'elle, sur les murs, des sortes de filaments lumineux qui scintillaient, un peu comme des petites rivières de points brillants qui bougeaient doucement. Ébahie de cette vision étrange, elle sursauta brusquement quand une nouvelle personne pénétra dans la pièce en accueillant Bathilda à bras ouverts.

« Bathilda, s'exclama la belle jeune femme qui venait d'entrer, je suis si heureuse de vous revoir ! J'ai eu peur de vous voir prendre tant de retard...

— Oh, je vais tout te raconter, Faïza. Du moins, tout ce que tu as besoin de savoir pour ta propre sécurité, rectifia Bathilda. Je te présente Estelle Farrés. C'est la nouvelle associée de Sylvain au pilotage de bâtiments légers, et elle se débrouille très bien.

— Estelle Farrés... répéta Faïza en observant Estelle attentivement. J'imagine qu'il y a une bonne raison pour que ce jeune homme porte un prénom de fille ? Enchantée de faire ta connaissance, euh... Estelle.

— Enchantée également, Faïza. Cette histoire de barbe et de moustache est terriblement compliquée.

N'ayant pas encore compris au juste ce qui est secret et ce qui ne l'est pas, je ne sais pas quelle partie de l'histoire Bathilda voudra bien partager avec toi. »

Les trois femmes échangèrent un petit rire et prirent la direction de l'immense salon pour discuter plus confortablement et tirer les choses au clair.

Faïza, une grande femme élégante dont les longs cheveux noirs ondulés tombaient en cascade sur ses épaules, travaillait en tant qu'analyste pour la banque {Tartempion}, dont le cartel commercial était un des plus importants sur Sido, qui elle-même occupait une position importante sur le marché des recherches scientifiques de pointe. Elle partageait cet appartement avec son mari, qui était malheureusement souvent absent, déplora-t-elle en gloussant quand elle aperçut le sourire complice de Bathilda. (Estelle ne voyait pas ce qui était drôle là-dedans, mais bon, il devait y avoir une raison : elle ne pipa mot.) Le travail de Faïza lui laissait le temps libre nécessaire à des activités annexes, des « loisirs créatifs » comme elle disait. Bathilda la payait généreusement pour ses contributions, et Faïza restait discrète. Estelle ressentit confusément qu'il y avait peut-être une dimension supplémentaire à leur arrangement, mais elle ne réussit pas à deviner quoi, ni à trouver le courage de demander si c'était tout.

Bathilda expliqua succinctement les circonstances dans lesquelles Estelle s'était retrouvée obligée d'embarquer à bord du *Fleur Bleue*, sans mentionner

toutefois ce pourquoi elle pensait qu'Estelle avait été la cible des assassins du service de sécurité. Et elle conclut en demandant à Faïza un petit travail de recherche dans la base de données personnelles du service de sécurité et des services de police. Il s'agissait de savoir si Estelle Farrés existait toujours, si elle était toujours recherchée et considérée comme dangereuse. Si c'était le cas, Estelle devrait continuer à se cacher le visage jusqu'à ce que son dossier soit classé. Si ce n'était pas le cas, elle pourrait se promener à visage découvert sans être reconnue par les caméras de sécurité présentes un peu partout sur les sites impériaux.

Estelle avoua être d'accord sur le principe, mais être un peu étonnée qu'on puisse aussi simplement piocher des données dans une base de données top secrète... Faïza expliqua que c'était une des raisons pour lesquelles elle avait tant tenu à habiter cet appartement : la réutilisation de l'énergie étant un facteur qui pesait lourd dans la balance lorsqu'on concevait une ville moderne, on s'arrangeait toujours pour caser un ou plusieurs *datacenter* dans des tours hexagonales comme celle-ci. Malgré les précautions de sécurité, quiconque était bien renseigné pouvait toujours trouver une faille s'il cherchait... Et Faïza, avec son groupe d'activistes numériques, n'avait pas eu besoin de chercher très longtemps. Les plans originels étaient très bien pensés, mais le Service de Sécurité, qui se croyait entouré de gens qui ne lui

voulaient pas de mal, avait pris quelques libertés avec le protocole et l'indépendance entre le datacenter et le reste de la tour... Faïza épargna les détails de la procédure à Estelle — qui de toute façon ne la regardaient pas —, mais en gros, elle avait un accès administrateur à un ordinateur situé en plein milieu de la zone démilitarisé du réseau de stockage des données du Service. Un avantage bien pratique quand on voulait vivre un peu à côté de la loi, comme le faisait Bathilda depuis longtemps... et comme Estelle allait bien devoir apprendre à le faire. Faïza accepta, et se dirigea vers une porte en imitation bois dans la direction opposée à celle de l'entrée. Elle invita ses deux invitées à la suivre.

Après avoir suivi un long couloir, les trois femmes entrèrent dans une salle hexagonale à peine plus petite que le salon. Deux des six murs étaient recouverts de livres et les trois autres qui n'avaient pas de portes présentaient de belles toiles holo-éclairantes comme dans le salon. Cette pièce était tout à fait silencieuse, contrairement au salon dans lequel résonnait la musique zen et le glouglou de la fontaine.

« Voici mon bureau, annonça Faïza en s'asseyant devant l'écran tactile. C'est ici que je travaille et que je passe mes... loisirs. Il est temps de s'amuser avec la BDD de nos vieux amis, Bathilda. »

Bathilda approuva, et deux poufs s'approchèrent pour permettre aux invitées de s'asseoir et de voir ce que donneraient les résultats des recherches.

Faïza toucha deux zones sur son écran, et un clavier translucide à touches traditionnelles surgit de la dalle auparavant plate qui constituait le bureau.

« Cette dalle à retour haptique est vraiment sympathique. Je n'ai jamais réussi à m'habituer vraiment au tout tactile, et cette interface fait un clavier parfait quand j'en ai besoin. J'ai même réussi à la bidouiller pour qu'elle fasse tic-tic-tic au lieu de tap-tap-tap quand je tape au clavier dessus. Écoutez ! »

Et Faïza se pencha, un immense sourire aux lèvres et une étincelle de joie toute simple dans les yeux, pour écouter son clavier faire « tic-tic » quand on tapait dessus. Estelle sourit. Elle n'était pas une experte en IHM, mais elle se dit qu'une bonne interface, ça tenait à peu de choses. Elle aussi, elle aimait bien quand les boutons de sa console de commande résistaient un peu sous les doigts. Mais Faïza reprit son sérieux et Estelle observa attentivement la suite des événements.

Les doigts de Faïza voletèrent au-dessus du clavier — *tic tic tic* — et quelques commandes furent discrètement envoyées sur le réseau. Faïza affirma avoir pris le contrôle de sa « porte d'entrée » et se mit en quête de la base de données. Il semblait qu'elle avait mis la main sur les identifiants qui permettaient d'y accéder, puisqu'elle entra tranquillement le bon login et mot de passe. Tout se passait en silence, loin des clichés de *hackers* avec des ordis qui font « bip »

quand on passe outre une sécurité, qu'Estelle avait vus dans les vieux holos de série B... Faïza entra une commande (une « requête », précisa-t-elle) pour trouver les données concernant Estelle Farrés. Bientôt, elle sortit, par l'imprimante du bureau, un fichier texte contenant tout ce qu'elle avait pu trouver. Elle tourna la tête vers Bathilda, et lui posa une question qu'elle lui posait probablement à chacune de leurs rencontres :

« Veux-tu que je vérifie et que je corrige ton fichier aussi ?

— Oui, au tarif habituel, s'il te plaît. Et jette un coup d'oeil à celui de Frédéric, aussi.

— Ah ? Aurait-il eu quelques problèmes ?

— Peut-être... Des caméras l'ont vu sur Uranie, je le crains. Ce serait sain que le service l'oublie.

— D'accord... Je vois dans ton regard que tu veux me demander autre chose aussi.

— Oui... Il y a aussi Jimmy. Il s'est fait prendre par le service dans une ville-dôme cette planète pendant notre dernier passage sur la planète. J'aimerais savoir comment ça s'est terminé. »

Faïza exécuta encore quelques requêtes, et l'imprimante cracha de nouvelles feuilles de papier. Elle passa quelques minutes à effacer ses traces avant de quitter le système dans lequel elle s'était introduite. Ensuite, elle se pencha avec Bathilda sur les dossiers qu'elle venait d'imprimer.

« Regarde, Bathilda : le dossier d'Estelle était classé en niveau de risque 3, mais sans aucune infraction correspondante dans la table dédiée. Ça semble idiot, mais c'est très louche. Ça veut dire que les services secrets ont accédé à son dossier... Et que pour le coup, ma petite bidouille ne nous permettra pas de savoir ce qu'ils cherchaient ou ce qu'ils ont noté. Enfin, pas tant que je n'aurai pas vu un post-it qui me raconte ce que je veux, évidemment. Cela dit, ça veut dire que c'est un dossier chaud. Heureusement, il est effectivement clos : quelqu'un a tiré la conclusion qu'Estelle était décédée dans un accident de pinasse (à ces mots, Estelle renifla bruyamment. Ce n'était pas un accident, non mais...). Ca nous arrange plutôt, parce que, regarde : dans les entrées du journal d'actions récentes, il y a bien marqué qu'il faut retirer ses données biométriques de la base de données centrale. Si on ne retire pas ces données au fur et à mesure que les gens meurent, on se retrouverait avec quelque chose de vraiment trop énorme. L'ordre de retrait a été donné il y a une petite dizaine de jours seulement, et le temps que la modification se propage sur toutes les bases jumelles des systèmes annexes... Si Estelle se cache pendant quelques semaines encore, elle devrait pouvoir se promener tranquillement tant qu'elle ne fait pas de bêtise. Si on cherche à l'identifier et que les données remontent jusqu'à la base complète, eh bien... Elle ne pourra pas prétendre qu'elle n'a jamais existé, pas

vrai ? Voilà tout ce que je peux dire. Je prescris donc encore six semaines de discrétion. Et du repos.

— Estelle, demanda Bathilda en se tournant vers sa pilote, est-ce que six semaines de discrétion te paraissent encore jouables ?

— J'adore ces poils de barbe, répondit-elle sur un ton ironique. Je pourrais y passer ma vie. Mais six semaines suffiront.

— Parfait, répondit Bathilda en souriant, puis elle continua en se penchant vers Faïza : Et pour Frédéric ?

— Pour ce que j'en lis, on ne l'a pas identifié formellement sur Uranie. Il faut dire que j'efface soigneusement les liens qui peuvent exister dans la base entre lui et toi, qui as un dossier un peu plus fourni. Donc je ne pense pas que j'aie besoin de rectifier quelque chose dans son dossier, d'autant plus que rien n'indique que quelqu'un d'autre que les services de police standard aient déjà regardé son dedans.

— Parfait. Nous allons donc devoir demander à Estelle de sortir afin de nous occuper de mon propre dossier. »

Estelle n'en crut d'abord pas ses oreilles, mais Bathilda lui ordonna fermement de sortir. « Parce que moi non plus je ne sais pas ce qu'il y a dans mon dossier, et je n'aimerais pas que tu apprennes de nouvelle déplaisante. » Gnah gnah gnah. Il y avait de

la distraction dans le grand salon. Gnah gnah gnah gnah. Bah, ce n'était pas comme si on était mal dans ce grand salon. D'ailleurs, ce truc, n'était-ce pas un fauteuil de massage ? Et cette télécommande, que déclenchait-elle ? Oooh, cette attente n'allait pas être aussi désagréable que cela, finalement...

Estelle laissa passer quelques minutes, en profitant bien soigneusement du massage que lui prodiguait le fauteuil. Un peu de confort matériel était tout à fait bienvenu après ces longues semaines passées à bord du *Mistral* — son cœur se serra à cette idée — et du *Fleur Bleue*. Tout cet espace disponible, toute cette richesse... Estelle décida finalement de renoncer à savoir ce qu'elle en pensait et se laissa porter par l'ambiance relaxante du lieu. Dingue comme de l'eau qui coule et des notes de musique pouvaient vous faire oublier vos soucis... Entre quelques notes de flûte, elle ferma les yeux. Le vide se fit dans son esprit, elle se laissa porter par le massage, et elle se mit à somnoler. Dans le noir, elle revit ces petites processions de points lumineux, qui scintillaient doucement dans l'obscurité en progressant paresseusement le long de leurs processions. Ils dessinaient les murs de la pièce et suivaient les bords des appareils présents, en en traçant des contours à la mouvance lente mais sûre. Bien que son regard fût dirigé devant elle, elle était consciente de ce qui se passait derrière elle aussi... Elle devinait même la pièce attenante, avec le bureau électronique de Faïza,

les cadres halos, et Bathilda qui brillait d'une étrange aura du même doré... Et les chemins de lumière qui couraient partout dans les murs, dans le plancher, vers elle et son fauteuil...

Estelle sursauta en réalisant ce qui se passait. Elle n'était pas du tout en train de rêver, elle était en train d'halluciner. En ouvrant les yeux, elle vit encore les « chemins de lumière » se superposer à sa vision. La gatorine aurait-elle définitivement atteint son cerveau ? Elle essaya de se secouer pour chasser les hallucinations, mais avec une efficacité limitée. Et soudain, elle sentit bouger derrière le mur de l'autre côté, et se leva puis se retourna pour voir la porte s'ouvrir — mais sans seulement la voir. Elle la perçut aussi sur une autre dimension, mais n'arriva pas à mettre de mots sur cette « perception parallèle ».

Bathilda et Faïza ne surent pas pourquoi Estelle les regardait d'un air si méfiant, crispé, catastrophé et ahuri à la fois, ni comment elle avait pu contraindre son visage à exprimer toutes ces émotions à la fois, ni pourquoi elle décida brusquement de boire un grand verre d'eau glacée avant de quitter l'appartement de Faïza. L'essentiel était que la gamine aille bien, après tout...

Faïza souhaite bruyamment un bon voyage de retour à sa « grand-mère » et à son « cousin », et les regarda tourner au coin du couloir. Elle hésita un instant après avoir refermé la porte, puis se décida à prendre place à son bureau pour décrocher son

visiophone. Elle hésita un instant, la main figée au-dessus du clavier de l'appareil, sur la façon de présenter les choses à son interlocuteur. La coïncidence était trop énorme pour être *juste* une coïncidence... Elle voulait en avoir le coeur net. Deux sonneries retentirent à l'autre bout de la liaison, puis on décrocha.

« Allô ? Bonjour Faïza ! » fit un jeune homme souriant, les cheveux noirs et les yeux verts, au bout du fil.

« Bonjour, Noah, dit-elle calmement. Je viens d'apprendre le décès accidentel d'une certaine Estelle Farrés. Tu as déjà entendu parler d'elle ? »

En voyant le visage de son interlocuteur se décomposer devant elle, elle comprit qu'elle avait visé juste. Elle sourit intérieurement, du sourire carnassier du prédateur qui vient de trouver une proie facile. Elle poursuivit, sur le même ton posé.

« Que dirais-tu de venir faire un tour chez moi pour que je t'en dise un peu plus ? »

DIRECTION ASKHYL

« Bien, Jérémie. J'ai compris ce que tu veux que je fasse entre le *Fleur Bleue* et ta destination, là, dans la jungle. Ça s'appelle "faire le taxi". Mais tiens-tu vraiment à être seul à partir du moment où nous aurons atterri ? Askhyl n'est pas assez civilisée pour que la navette s'en aille toute seule, tu sais...

— Je pense que cela vaut mieux pour ta sécurité, Estelle. On ne sait pas ce qui pourrait se cacher dans ces ruines.

— Donc tu préfères mourir tout seul plutôt qu'avoir des gens pour t'accompagner. Et puis, techniquement, je suis déjà morte, alors pour ce que ça changera...

— Estelle, reprit-il sur un ton paternaliste, je te trouve suffisamment vivante, quelle que soit la version officielle de la situation, pour ne pas vouloir risquer ta mort.

— Jérémie, répondit-elle sur le même ton qu'avait

utilisé Jérémie, je trouve que tu te soucies trop de ma sécurité, et que ça commence à m'énerver. Je suis pilote de l'armée, à l'origine ! Pas chauffeur de taxi ! Est-ce qu'il faut que je me rase la tête et que je fasse deux mois de musculation pour que ça rentre dans ta petite tête ? Je suis plus solide que j'en ai l'air ! »

Et puis, pensa-t-elle en son for intérieur, elle en avait plus qu'assez d'être « simple » pilote en réserve sur le *Fleur Bleue*, et elle voulait vraiment voir autre chose et faire quelque chose de ses mains, même si c'était juste tirer des balles de pistolet sur des formes de vies agressives dans une jungle inhospitalière. Jérémie fixa un instant Estelle de ses yeux bleus, et soupira.

« Si ce n'est pas le capitaine qui te dit de rester dans la navette, de toute façon, tu ne le feras pas, n'est-ce pas ?

— Tout juste, Jérémie. Tu ferais donc bien de t'habituer à l'idée que je vais te suivre. De toute façon, tu peux lui demander directement. Elle arrive justement par ici. »

Estelle avait annoncé l'arrivée de Bathilda tout naturellement, sans faire mine de se retourner, et Jérémie fut stupéfait de voir la prédiction de son interlocutrice se réaliser quelques secondes plus tard. Il fixa Bathilda de deux grands yeux ronds qui firent lever un sourcil interrogateur à l'objet de son attention. Estelle afficha un fier sourire de satisfaction. Elle avait fini par comprendre que ses

« hallucinations » n'étaient pas que le fruit de son imagination galopante ou de son cerveau fatigué. Elles devaient sûrement refléter, pour autant qu'elle avait compris, quelque chose lié à l'énergie électrique qui traversait tous les objets qui l'entouraient à cette époque ultra-technologique. Si elle ne « voyait » cette énergie que dans des moments de détente extrême, donc rarement, elle avait tout de même développé un instinct surprenant pour sentir la présence de celle-ci. Or, Bathilda étant plutôt bien fournie en électronique pour un humain — elle devait avoir quelques implants cybernétiques en plus des minuscules robots qui couraient dans ses veines —, il se trouvait que le capitaine ne pouvait pas se cacher d'Estelle car elle était comme un flambeau dans l'esprit de la jeune fille (une métaphore qui aurait pu être tellement neuneu si elle avait signifié autre chose, pensa Estelle). D'ailleurs, si elle se détendait un peu, elle pourrait sûrement apercevoir exactement où se trouvaient les sources d'énergie qui la rendaient si détectable... Encore un peu...

Perdue dans ses pensées, Estelle s'aperçut subitement qu'elle n'avait pas suivi très attentivement le cours de la conversation qui s'était tenue entre Bathilda et Jérémie. Aucun des deux protagonistes ne semblait enchanté, mais les deux la regardaient avec un air interrogateur. Se sentant un peu prise au piège, Estelle demanda innocemment :

« Oh, pardon, j'étais dans la lune. Vous disiez ? »

— Nous disions, répondit Bathilda, que tu pourras tout à fait escorter Jérémie dans sa mission d'exploration. Sauf si tu n'es pas d'accord.

— Eh bien si, je suis d'accord, évidemment, asséna Estelle en gratifiant au passage Jérémie d'un regard éloquent.

— Parfait. Il reste deux conditions : la première, c'est que Frédéric vous accompagne.

— Frédéric ? Mais... (Estelle retint sa moue boudeuse un fragment de seconde trop tard, mais put recomposer un masque de calme.) Et la seconde ?

— La seconde, c'est qu'Arianne vous accompagne aussi. Stop stop stop stop, ajouta précipitamment Bathilda en voyant la colère colorer le visage d'Estelle, c'est une question de sécurité. Askhyl est loin d'être un parc de maison de retraite, et je préfère savoir que vous pourrez regrouper vos compétences de combat complémentaires en cas de pépin. D'autant plus que, sur Askhyl, le moindre pépin a des épines plus larges que ton bras, Estelle... On ne va pas en planter un dans ta jolie tête à un moment où tu découvres des choses sur toi-même, quand même. Je leur demanderai, avec ma courtoisie habituelle, de rester discrets quand ils seront en service. Et je t'autorise à donner une décharge électrique à Arianne si elle décide de glousser comme une idiote en ta présence. »

Estelle esquaissa un sourire gêné et bredouilla des

remerciements, mais elle n'était pas plus satisfaite que cela de voir que Bathilda prenait le contrôle de ses affaires de coeur, comme si elle soupçonnait — sans qu'Estelle n'ait rien dit ou laissé échapper qui pût le laisser croire — qu'Estelle était jalouse de la liaison entre Arianne et Frédéric. Elle était simplement *légèrement énervée* de les voir si... si... si idiots. Insouciantes. *Insupportables*. Mais rien à voir avec de la jalousie, et puis quoi encore... Bref. Il ne servirait de toute façon à rien d'argumenter avec Bathilda pour lui expliquer qu'elle avait mal compris. Estelle se contenta d'acquiescer et murmura un petit « oui » pour marquer son accord.

« Parfait ! S'exclama Bathilda. Fais un tour à l'armurerie avant d'arriver à Askhyl. {Tartempion le médecin} et Jérémie ont dégoté un tas de petites merveilles sur Sido ! »

Nul à bord du *Fleur Bleue* n'avait su mieux dire en qualifiant Askhyl d'« inhospitalière », mais le mot était tout de même faible (on aurait dû trouver un mot synonyme à la fois de « humide », « dangereux » et « anthropophage »). La procession formée par Jérémie, Estelle, Frédéric et Arianne progressait péniblement dans la moiteur de la jungle, luttant avec énergie contre les parasites végétaux et animaux qui

semblaient vouloir beaucoup de bien à leurs visiteurs. Frédéric, qui peinait plus que les trois autres dans son armure de combat, le masque intégral remonté sur le haut du crâne, demanda grâce (et une pause, aussi). Jérémie, sans s'arrêter ni se retourner, fit remarquer qu'il était trop dangereux de rester à l'arrêt dans la jungle, et qu'il ne restait que deux kilomètres avant leur destination. Frédéric se plaignit encore, pour la forme, mais il semblait être le seul à tenir vraiment à cette pause... et il y tenait moins qu'à sa propre vie, aussi se hâta-t-il de suivre les autres qui continuaient d'avancer, en assénant au passage un énergique coup de machette à la grosse liane qui s'était sournoisement accrochée à ses bottes pendant qu'il argumentait. L'aristo n'avait peut-être pas tort, après tout...

Il était furieux d'avoir été parachuté dans cette jungle hostile, alors qu'il n'avait rien demandé... Un peu comme si Bathilda voulait le punir d'avoir contrarié son ragscope. Et puis, que faisaient-ils ici ? Jérémie voulait voir de prétendues ruines d'une civilisation inconnue qui disparaissaient sous la végétation de cette planète. Mais ces ruines n'étaient qu'une légende, un mythe inventé par les pirates locaux pour attirer le chaland. Mais comme même les pirates trouvaient cette planète trop pourrie, elle n'était qu'un désert vert, finalement. Et il n'y avait aucune scrogneugneu de ruine ici, quoi qu'en pense l'aristo.

Un mouvement et un bruissement de feuilles derrière lui coupèrent le fil de ses pensées maussades. Ils étaient suivis par quelque chose... Il pressa le pas pour s'approcher d'Arianne qui marchait devant lui. Le bruissement le suivit en conséquence, derrière lui, un peu à droite. Il osa un regard dans la direction d'où provenait le bruit, mais n'aperçut rien qui ressemblât à un animal vorace... Étrange. Ou plutôt non, normal : les animaux du coin devaient avoir l'habitude de se dissimuler proprement pour se cacher des proies méfiantes. Il continua d'un pas d'autant plus décidé qu'il ne se sentait plus aussi rassuré, assurant sa prise sur la machette de sa main droite, vérifiant le poids du pistolet dans l'autre. Saleté de planète...

« STOP ! cria Jérémie. Je crois que nous sommes arrivés. Débroussaillons un peu les environs pour en être sûrs... »

L'endroit ne différait pas sensiblement du reste des environs. Peut-être la densité de plantes y était-elle un peu moins pléthoriques. La petite équipe joua des machettes pour dégager péniblement quelques mètres carrés des fougères rouges et vertes qui poussaient presque aussi haut qu'un homme. Jérémie écarta précautionneusement quelques feuilles, aux bords coupants comme des rasoirs, pour mieux voir le sol.

« On dirait bien que nous y sommes... Vous voyez la couleur du sol ? Et la densité de fougères ? Je pense

qu'il y a quelque chose par ici... Mettons-nous sous notre bulle de protection, et creusons quelques mètres. Au travail ! »

« Ça alors... Mais qu'est-ce que c'est, Jérémie ?

— C'est ce que je cherchais, justement. Tu ne me crois toujours pas quand je dis qu'il y avait quelque chose à trouver par ici ?

— Euh... Dis-moi ce que c'est, quand même.

— Comme tu peux le constater, *monsieur* Allington, c'est quelque chose qui ressemble beaucoup à un gros caillou que je viens d'extraire plus ou moins de terre. Mais regarde... il a une drôle de façon de refléter la lumière, tu ne trouves pas ? Est-ce que cela suffit à convaincre *votre grandeur* que ce n'est pas juste un petit caillou ? »

D'un air ostensiblement dubitatif, Frédéric saisit le petit morceau de pierre étrange et le leva pour le regarder dans la lumière du soleil qui filtrait péniblement à travers les feuilles. La pierre était effectivement irisée et semblait retenir un peu la lumière, lui donnant un air curieusement sombre, plus sombre que s'il avait juste été sombre. Estelle et Arianne regardaient elles aussi, observatrices muettes des disputes incessantes entre Jérémie et Frédéric depuis leur arrivée sur la planète. À quoi avait donc

voulu jouer Bathilda en forçant Frédéric à suivre Jérémie sur la planète ? Estelle pensait que le plus gros problème serait posé par ses propres sentiments ambivalents envers Frédéric et Arianne, mais il était clairement apparu qu'elle ne jouait pas dans la même cour que les deux garçons. Estelle faisait preuve d'une affection sans bornes pour Arianne si on comparait son ressenti à celui que ressentait Frédéric pour Jérémie. Elle ne comprenait pas exactement pourquoi. Elle avait, du reste, toujours beaucoup de mal à comprendre ce qui pouvait bien se passer dans la tête de ses collègues. Les machines étaient bien plus faciles à comprendre... Elle échangea un regard désespéré avec Arianne tandis que Jérémie et Frédéric recommençaient à se chamailler, cette fois sur le sujet ô combien épineux de savoir si la pierre était plutôt bleu-vert ou plutôt vert-rouge. Une inexplicable et soudaine poussée de fureur lui piqua le nez, et elle cria suffisamment fort pour que ce soit inhabituel :

« ÇA SUFFIT MAINTENANT ! »

Jérémie et Frédéric interrompirent net leurs chamailleries et tournèrent deux regards ébahis vers le petit corps frêle qui venait d'émettre un son si prenant. Frédéric ouvrit la bouche pour protester, mais elle ne lui laissa pas le temps de prononcer une syllabe.

« Non, Frédéric, tu ne diras rien. Tu nous emm... embêtes avec tes puérilités depuis que nous avons

atterri sur cette planète. Tu n'es pas content d'être ici, mais c'est un ordre, pas vrai ? Il te l'a été donné par la seule personne plus qualifiée que toi sur le vaisseau. N'en fais pas un prétexte pour taper sur les autres. Ferme ta bouche et marche derrière.

— Mais, Estelle, commença Jérémie, nous ne...

— Si, nous allons. Je ne sais pas ce que nous allons faire, mais nous allons le faire. J'en ai assez de vous regarder vous chamailler parce que vous avez vos problèmes et que vous ne voulez pas en parler. Jérémie, tu as un objectif, nous sommes là pour t'empêcher de mourir. Alors nous t'empêcherons de mourir. Point. Frédéric, nous sommes là pour empêcher Jérémie de mourir, alors nous l'empêchons de mourir. **ET VOUS ARRÊTEZ D'ESSAYER DE ME FAIRE MOURIR D'ENNUI OU DE LASSITUDE OU DES DEUX OU PIRE AVEC VOS ENFANTILLAGES !** »

Estelle avait sorti toute cette tirade sans respirer, en pointant une gueule de pistolet très convaincante en direction de ses deux compagnons, et ils ne tentèrent pas de piper mot.

Dans le silence gêné qui suivit, Estelle ne ravala pas sa fureur. Elle lança un regard assassin à Jérémie, et lui demanda sur un ton glacial :

« Et maintenant, *monsieur Jérémie*, est-ce que tu vas nous expliquer à nous aussi pourquoi nous avons sué sang et eau pour ce petit caillou ? Ou préfères-tu

continuer à garder les informations pour toi et laisser les pauvres femelles musclées que nous sommes creuser sans poser de questions ? »

Assis dans sa tente, Jérémie ruminait sa rage en fumant cigarette sur cigarette. Il n'avait pas apprécié la colère et les menaces d'Estelle évidemment, pas plus qu'il n'avait supporté les bouderies et railleries de Frédéric. Cependant, la colère d'Estelle lui semblait plus légitime et reposait sur des raisons plus tangibles que le ressentiment stupide de Frédéric. Mais la différence entre Estelle et Frédéric était simple : il aimait bien Estelle, et il n'aimait pas Frédéric. Il avait réussi à tisser des liens amicaux avec la jeune pilote lors du long voyage depuis Baggaley. L'ensemble restait assez cordial, mais il avait le sentiment de pouvoir lui faire confiance... Et de s'avoir attiré sa rancœur le chagrinait d'autant plus.

Ce qu'il n'appréciait pas, en réalité, c'était qu'elle l'avait brutalisé à *cause de* Frédéric. Frédéric qui voyait en tout être humain un inférieur qui devait lui rendre des comptes. Frédéric, *monsieur* le mâtât chimiste qui lui reprochait ses manières d'aristocrate...

Perdu dans ses pensées, il avait perdu le fil de sa lecture du bloc mémo qu'il avait apporté avec lui. Les informations qu'on lui avait données — enfin, qu'il

avait récupérées — sur Uranie était donc fondées... Jérémie se demandait toujours comment ce pauvre ivrogne avait mis la main sur les coordonnées précises de ce site archéologique, alors que, ainsi que l'avait si justement mais si méchamment fait remarquer Frédéric, toute histoire de civilisation disparue sur Askhyl passait pour légende urbaine. Comme personne de sensé n'acceptait le voyage dans ce trou perdu de la galaxie, il avait tout de suite payé le prix demandé par cette vieille femme étrange. Et voilà, lui, Jérémie Van Fitzgerald, avait mis la main sur ce qui ressemblait fortement à de l'orichalque, comme le décrivaient les antiques légendes terrestres... mais aussi quelques rapports historiques du peu de races intelligentes rencontrées par l'homme depuis qu'il avait réussi à passer d'un système stellaire à l'autre en quelques semaines seulement. Et cette cohérence entre les différentes descriptions de ce « métal » si particulier laissait croire qu'il s'agissait de la même chose... Mais pourquoi n'en avait-on pas vu sur aucune planète habitée depuis plusieurs millénaires, où qu'on regarde ? C'était très étrange, pour le moins. Plusieurs hypothèses contradictoires existaient. Certains disaient que l'orichalque était un matériau divin qui apparaissait et disparaissait pour mener les civilisations naissantes sur le chemin de la technologie. Jérémie se demandait toujours quelle drogue avait pris l'inventeur de cette théorie, et il s'était promis de ne jamais prendre un tel produit si

cela menait à des stupidités pareilles. Enfin, pas de drogue, sauf la cigarette, évidemment. Il tira une nouvelle bouffée et la savoura longuement avant de continuer sa prise de notes sur son bloc mémo. Jérémie était plutôt partisan de théorie selon laquelle l'orichalque était un produit d'une civilisation extraterrestre itinérante. Ce « métal » avait probablement des propriétés qui allaient au delà de tout ce que l'on savait pour l'instant. Il était probablement relié à ces immenses portails qui encadraient les accès aux « trous de ver », et dont personne ne savait qui les avait construits ni comment ils fonctionnaient. On savait juste qu'en entrant des couples connus de coordonnées sur des blocs à résonance électromagnétique (ou un truc comme ça. Bathilda n'avait pas tort quand elle disait qu'il n'avait aucune connaissance en navigation interstellaire. Elle avait même parfaitement raison) on pouvait entrer dans un portail donné et ressortir à un autre endroit instantanément. Hélas, son niveau de sciences ne lui permettait que de formuler des hypothèses sur ce grand mystère de l'espace en attendant de pouvoir poser la question à des experts. Et pour l'instant, des experts, il n'y en avait gu...

« Jérémie ! Est-ce que je peux te parler un instant ? » fit une voix à l'extérieur de la tente. Le coeur de Jérémie s'arrêta un instant. Estelle. Pourquoi voulait-elle donc remuer le couteau dans la plaie ? Ce qui était fait était fait. Il écrasa sa cigarette

avant de répondre.

« Je ne dors pas. Qu'y a-t-il ?

— Deux choses », dit-elle en écartant la tenture qui masquait l'entrée de la porte. Jérémie tiqua. Elle portait son fusil armé et paraissait sur ses gardes. Elle semblait cependant décidée à lui parler, et non à lui tirer dessus.

« Je voulais te demander pardon pour t'avoir crié dessus tout à l'heure. Mais vous étiez si lassants... Et tu reprenais le ton hautain que tu as quand tu sais quelque chose que tu ne veux pas dire. C'est vraiment pénible, tu devrais travailler là-dessus.

— Euh. Oui. Je te demande pardon aussi. C'était plutôt ma faute, en fait. Et l'autre chose, d'ailleurs ?

— L'autre chose, c'est que je crois que nous allons avoir un problème. J'ai le sentiment qu'il se passe quelque chose d'étrange, et que des *choses* arrivent par ici.

— Par les airs ?

— Non. Par le sol. Elles sont sous terre, et elles remontent vers nous.

— Que... Tu en es sûre ? Tu as senti la terre trembler ?

— Je t'expliquerai plus tard, le pressa-t-elle. Range ton bazar et prépare-toi à courir. Je ne sais pas ce que c'est, mais je pense que ça va nous faire du mal. »

Jérémie ne comprenait pas ce qui se passait, mais

la crainte inquiétante qui se peignait sur le visage d'Estelle et son ton ferme le décidèrent à se démenner. Il prit même l'initiative de réveiller Frédéric et Arianne qui ronflaient tous les deux dans une tente un peu plus loin, et de leur expliquer la nature et les causes supposées du problème. Les deux tourtereaux firent mine de lui rire au nez, mais c'est exactement ce moment-là que choisit le sol pour commencer à trembler... Un peu comme pour étayer ses arguments. Parfait, se dit-il. Un bel effet, comme au cinéma. Il se retourna vers Estelle, qui avait enfilé ses lunettes de vision nocturne. Elle observait attentivement le sol autour du point où ils avaient creusé et trouvé les fragments d'orichalque peu de temps auparavant, en se déplaçant précautionneusement d'un point à un autre selon une logique qu'il ne saisissait pas. Avec son gros fusil qui contrastait avec son corps si frêle, elle ressemblait un peu à un moustique qui cherchait quelque chose à piquer. Stupéfait, il la vit enlever et désactiver ses lunettes et lever les yeux, prendre une grande inspiration les yeux fermés, et sursauter puis pointer son arme sur un point précis, comme si cette manoeuvre lui avait permis de mieux voir autour d'elle.

Et force fut de constater qu'elle avait effectivement pointé son arme exactement au bon endroit, car une créature ailée jaillit brusquement de la terre retournée comme d'un simple bassin empli d'eau, en

lançant un cri qui ressemblait à un grincement. Toujours aussi ébahi, il vit aussi Estelle décocher une salve mortelle en plein dans le poitrail de la cible qu'elle avait vue arriver (mais comment ?). La créature s'écroula dans une longue plainte presque mécanique, en sifflant et en geignant, le poitrail fumant. Sans presque retourner vers lui, elle hurla qu'il en arrivait deux autres comme la bestiole qui venait de mourir, dont une à deux mètres pile devant Jérémie. Il arma son fusil et visa la zone indiquée par Estelle pendant qu'elle se dirigeait vers une cible qu'elle connaissait pour des raisons qui lui étaient propres. Frédéric arriva enfin, toutes lames dehors, pour participer à l'effort de guerre. Il ne vit rien, dans un premier temps, puis remarqua à quelques millièmes de secondes d'écart, d'abord le cadavre encore fumant de leur premier agresseur, et ensuite le second qui jaillissait de terre à l'endroit qu'avait indiqué Estelle. Et il sursauta à chacune de ces deux découvertes, ce qui faisait beaucoup de sursauts en si peu de temps, mais il était jeune et de bonne constitution, après tout.

Jérémie, qui avait eu tout le temps de bander son attention et son fusil, décocha la salve mortelle avec la même précision et la même efficacité qu'Estelle quelques secondes plus tôt. La créature s'effondra en gémissant un son suraigu, inhumain. Frédéric blêmit sous ses lunettes nocturnes en détaillant les restes de la créature effondrée devant lui.

« Bon sang, ce sont les mêmes saletés que sur Sido...

— Tu as déjà vu ces choses, Frédéric ?

— Oui. Sur Sido, dans la tour blanche d'une petite ville-dôme... Mais qu'est-ce que des créatures comme celle-ci faisaient là-bas ? Ou alors, qu'est-ce qu'elles font ici ? Je... »

Il fut interrompu par un cri grinçant interrompu par un claquement de fusil, et Estelle les rejoignit, pleine d'une matière luisante et apparemment visqueuse, l'air de n'être pas contente de se trouver là.

« Les garçons, il faut qu'on s'en aille. Maintenant. Il en vient d'autres, mais j'ai aussi l'impression que quelque chose de beaucoup plus gros va sortir... Et je ne voudrais pas me retrouver sur la tête de la bestiole énorme qui est en train de se réveiller là-dessous. »

Bien que Jérémie objectât que la jungle était dangereuse la nuit, Estelle était catégorique sur le fait que ce qu'il y avait à l'emplacement de leur campement l'était sûrement plus. Un grondement sourd se fit entendre autour du petit groupe, qui se décida à prendre la fuite en abandonnant une partie du matériel sur place. Ils étaient bien trop loin de la navette, mais il fallait tenter le tout pour le tout pour rester en vie...

* * *

Bathilda était perdue dans ses pensées, tout en semblant perdue dans la contemplation de son cadran de com. Le petit groupe formé par Frédéric, Arianne, Estelle et Jérémie aurait dû revenir, sinon au moins donner des nouvelles, depuis plus de douze heures. À douze heures de retard, elle s'estimait en droit de commencer à s'inquiéter, et elle s'autorisa aussi le droit d'avoir envie de se dégourdir les jambes. Elle appuya sur un bouton qui établit une communication avec son ingénieur com.

« Sylvain, tu me reçois ?

— Oui capitaine.

— Est-ce que tu avais “aperçu” les coordonnées vers lesquelles Jérémie les a emmenés ?

— Hum. Oui, capitaine.

— Parfait. Charge-les sur l'autre navette. Nous partons en promenade avec {Tartempion, le médecin}... et l'équipement Pierus. Nous allons regarder... et bazooker, s'il le faut.

— Vous êtes sûre que ce sera bien nécessaire ?

— Non, mais je dois dire que je n'ai pas joué avec un Pierus depuis bien longtemps, et que c'est peut-être l'occasion.

— Très bien, capitaine. D'après les données orbitales, nous pourrions décoller dans... disons trois gros quarts d'heure si nous ajustons un peu notre

position.

— Parfait. Exécution. »

Il fallut effectivement trois quarts d'heure pour que les trois membres désignés par Bathilda se retrouvent dans la navette qui quittait le *Fleur Bleue* pour les frondaisons traîtresses de la planète Askhyl. Quelques heures de route plus tard, la navette de Bathilda arriva en vue du lieu où l'autre navette avait donné signe de vie pour la dernière fois. Ils atterrirent et constatèrent que la navette disparue était là, intacte, mais sans trace de ses occupants. Il leur fut difficile de poser leur navette juste à côté de l'autre. Ils durent donc s'éloigner un peu, et poser leur engin dans une autre zone plus dégagée que le reste de la jungle. De là, ils durent rejoindre la première zone d'atterrissage à pied, ce qui leur demanda déjà quelques dizaines de minutes de marche. La première navette était effectivement intacte. Rien à signaler, juste quelques lianes qui avaient tenté de phagocyter l'engin... Du reste, il n'y avait pas de cadavre ni rien d'inquiétant dedans. Ils se mirent donc en route vers le point dont ils avaient trouvé les coordonnées dans les bagages de Jérémie "par hasard". Le site n'était pas situé très loin, mais la végétation était bien plus dense par là. La progression fut donc beaucoup plus pénible, et ils durent découper abondamment lianes, feuilles, fougères, branches et autres témoins de végétation "affectueuse". Quand ils approchèrent enfin de la zone signalée par le GPS de Jérémie, ils furent fort

étonnés du spectacle qu'ils découvrirent là.

Partout où on regardait, il semblait que la terre avait été retournée, et la température manifestement trop élevée pour les plantes de la jungle donnait un aspect un peu fumant à la terre... Comme si des colonnes de vapeur sortaient ici et là de terre. Étrange...

Bathilda arma son fusil et avança précautionneusement sur le "champ de bataille". Une étrange construction de pierre apparaissait au milieu, comme une grande colline noire. Il n'y avait pas de signe de vie à l'horizon. Le silence était pesant. On n'entendait pas un souffle de vent, pas un bruit d'animal comme ils en avaient entendu tant sous les arbres. L'atmosphère semblait presque solide, et même Bathilda se sentit mal à l'aise. Ses deux compagnons, Sylvain le pilote et Tartempion le médecin, tous deux armés d'un bazooka "Pierus", semblaient au moins aussi mal à l'aise qu'elle. C'était très très particulier comme sensation... Et soudain, Bathilda perçut un mouvement dans un coin de son champ de vision, et elle pointa instantanément son arme en direction de ce mouvement. Quand elle identifia la "menace" potentielle, elle poussa un soupir de soulagement. Jérémie et Arianne, tout à fait entiers, munis chacun d'un fusil lourd, s'approchaient précautionneusement. On lisait sur leurs visages le soulagement marqué de n'être plus seuls dans le coin.

« Bathilda ! Je suis très heureux de vous voir, lança

Jérémie.

— Comment allez-vous ? cria Bathilda. Où sont les deux autres ?

— Ça, je ne saurais dire, répondit Jérémie moins fort maintenant qu'ils s'étaient approchés. Nous avons un campement un peu plus loin sous les arbres. Nous avons essayé d'envoyer un S.O.S. vers le Fleur Bleue, mais vous n'avez dû le recevoir que récemment... Nous sommes tous deux assez mauvais en maniement des balises de secours. Enfin, corrigea-t-il avec un sourire, JE suis mauvais. Arianne ne m'a retrouvé que récemment, et c'est elle qui a réussi à faire marcher la balise."

Jérémie les invita à les suivre, Arianne et lui, vers le campement improvisé qu'ils avaient mis en place au début de la journée. Ils avaient réussi à garder une tente pour se camoufler et ne pas se laisser voir des prédateurs, mais aussi tout le nécessaire pour communiquer avec un vaisseau spatial en dehors de la navette. Comme ni lui, ni Arianne n'avait de base de formation en pilotage de navette, ils avaient décidé de rester là quelque temps pour tenter de retrouver Estelle ou Frédéric (ou les deux), qui disposaient des notions nécessaires en pilotage. Hélas, aucun d'eux n'était apparu ni n'avait été retrouvé, pas même sous forme de cadavre ou de fragment.

Bathilda posa presque aimablement la question de ce qui s'était passé par ici, pour transformer un bout de forêt tout à fait normal en jachère fumante.

Jérémie et Arianne avouèrent que leurs souvenirs étaient assez flous car ils avaient réellement craint pour leur vie et tout fait pour la sauver. Ils se souvenaient qu'une lueur très intense était apparue derrière eux, et qu'elle avait atteint le ciel. Arianne donna l'expression "mur de flammes" qui était assez parlante. La terre avait tremblé, et une onde de choc et de chaleur terrible avait parcouru toute la jungle autour d'eux, les jetant à terre et leur faisant perdre conscience. Ils avaient eu la chance de ne pas être dévorés par un prédateur quelconque pendant le temps qu'ils avaient passé dans l'inconscience, et s'étaient réveillés à des endroits bien différents de là où ils étaient persuadés d'être tombés. Heureusement (ou presque), le trou dans la forêt et l'étrange colline de pierre qui dépassait au milieu étaient faciles à repérer. Ils évoquèrent aussi les étranges prémonitions d'Estelle et la remarque de Frédéric qui disait avoir déjà aperçu ce genre de créatures sur Sido...

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Dans la cathédrale immense pesait un silence pesant. Une tristesse et une détresse profonde se lisaient sur tous les visages. Le chœur des prêtresses entama sa longue liturgie funèbre et toutes les pensées se tournèrent vers l'illustre Nori'on, dont l'âme venait de quitter la terre pour rejoindre les terres d'Isiriand. Son corps, si frêle finalement, reposait dans son grand cercueil de verre...

« Estelle ! Estelle, réveille-toi ! »

...avec, sur le visage, un air de sérénité étrange qui semblait dire aux pauvres âmes restées là de ne pas s'inquiéter, et de continuer à vivre sans elle. La neige ne serait plus jamais aussi jolie, ni le printemps aussi doux si sa bien-aimée n'était plus là pour les voir et les ressentir aussi, semblait-il à Ali'an. Le désespoir semblait la seule chose envisageable à cet instant, mais Ali'an était le roi, et...

« Bon sang, Estelle ! Réveille-toi ! Écoute-moi ! »

Estelle ouvrit enfin les yeux. Elle avait l'air d'avoir reçu un sale coup à la tête, mais sa blessure s'était

refermée très très vite pour quelque chose de ce gabarit. Ce que Bathilda lui avait refilé, accidentellement ou non, avait indéniablement de l'effet.

« Frédéric... Qu'est-ce qui ne va pas ? Je peux pas dormir encore un peu ? S'il te plaît... »

La voix d'Estelle était, pour une fois, parfaitement accordée avec sa corpulence : frêle, pâle, d'apparence fragile. Et Frédéric devait reconnaître qu'il était mort d'inquiétude pour elle. Cela faisait bien une heure qu'il la voyait pleurer dans son sommeil, d'un désespoir si grand qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer tenir dans un corps si petit.

« Non, il faut se réveiller maintenant... Tu as fait un cauchemar. Viens, on va sortir d'ici. »

L'endroit était étrange, cerné de murs qui ressemblaient à des miroirs de liquide mouvant, peuplé de silhouettes qui apparaissaient dans le bord du champ de vision avant de se sauver quand on voulait poser le regard dessus, dans lequel on entendait d'épars fragments de musique dissonante. Frédéric lui-même peinait à démêler les hallucinations des perceptions effectives de ses sens, et avait l'impression d'être dans le rêve d'un autre. Il avait décidé de faire confiance à son toucher, et il sentait indéniablement la chaleur du front d'Estelle sous sa main. Peut-être même un peu trop, d'ailleurs. Elle avait trop chaud. Mais elle était solide, il n'était sûr que de sa présence à elle. Elle se faisait

probablement la même réflexion, serrant le bras de son compagnon d'infortune.

« J'ai très mal à la tête, dit-elle simplement.

— C'est bon signe. Ça n'arrive qu'aux vivants, répondit-il en riant.

— Parfait. »

Aucun d'eux n'avait la moindre idée de l'endroit où ils pouvaient se trouver. Ils arrivèrent à se mettre d'accord sur le fait que l'ensemble était plutôt hallucinogène, et qu'ils ne pouvaient pas se fier à la plupart de leurs sens habituels : la vue était abusée, l'ouïe saturée, l'odorat inutile... Mais il leur semblait que l'illusion n'atteignait pas ce qu'ils pouvaient toucher.

« Frédéric... Nous allons lancer le *solidity check*. Si c'est solide, on y croit. Je vais te contrôler. Hop. »

Elle appliqua posément sa main froide sur le visage de Frédéric.

« Frédéric solidity : check. Maintenant, cherchons une sortie. »

Elle tenta de toucher un « mur » proche d'elle, mais il s'évanouit dès le premier contact et disparut en une nuée de petits papillons dorés.

« Est-ce que ça ressemble à ça quand tu prends de la drogue ? s'enquit Frédéric, curieux.

— Oh, ça... commença Estelle avec un sourire. Non, on est beaucoup moins lucide quand on est

drogué. Beaucoup plus bête.

— Ah oui, je crois que je vois. »

À son tour, il tenta d'éprouver la solidité de son entourage, avec un résultat tout aussi joli que précédemment. Les parois aux reflets mouvants qui les entouraient frémirent, et les illusions démasquées disparurent. À tâtons, Frédéric et Estelle se mirent en route, solidement accrochés l'un à l'autre, pour progresser petit à petit vers une sortie hypothétique.

« Voyons ce gros caillou de plus près. Par ici, vous autres ! C'est forcément lui, la source de ce que vous avez vu cette nuit. Nous trouverons peut-être des indices sur le sort — désirable ou — qui a pu être celui de Frédéric et d'Estelle.

— Oui, capitaine. Allons-y ! »

Le petit groupe constitué de Bathilda, Arianne, Jérémie, Sylvain et {Tartempion le médecin} s'avança vers le centre de la zone morte, au milieu duquel se dressait le dôme de pierre noire brillante, qui ressemblait furieusement à une sinistre bulle de gaz noir.

Aucune des quatre personnes qui s'avançaient n'osait exprimer le malaise croissant qui leur serrait les entrailles au fur et à mesure qu'ils s'approchaient. Comme un sifflement trop aigu pour que l'oreille le saisisse vraiment, mais suffisamment fort pour qu'on puisse le ressentir et savoir confusément qu'il y a un

problème, une impression désagréable montait dans l'esprit des cinq humains qui s'approchaient de la pierre.

Celle-ci, à l'instar du fragment récupéré par Jérémie, était d'un noir parcouru de reflets irisés. L'effet était cependant beaucoup plus troublant sur cette immense structure que sur un minuscule morceau de pierre, et tous se figèrent en une session d'admiration muette tandis que le soleil reflétait ses rayons sur la pierre sombre.

Bathilda s'arracha la première à la contemplation de la matière étrange, et entreprit de s'approcher encore puis de faire le tour de la structure. Le spectacle était saisissant, les reflets multicolores se mouvaient comme des serpents fantomatiques sur les parois... Bathilda pensa fugitivement que cette étrange matière avait été conçue pour tromper les sens, et qu'il faudrait se méfier de cette colline apparemment innocente. Elle finit par détacher son regard et faire taire son émerveillement devant cet étonnant spectacle. Finalement, elle localisa une ouverture dans un des côtés de la colline de pierre. C'était suffisant pour laisser passer un homme plutôt volumineux à condition de forcer un peu. Il y avait peut-être une bonne raison pour supposer qu'Estelle ou Frédéric ait disparu dans cette ouverture, même si elle n'arrivait pas à imaginer exactement comment une telle chose aurait été possible.

« J'ai trouvé quelque chose ! Par ici ! »

Quelques instants et explications plus tard, {Tartempion le médecin} montait la garde à l'extérieur, muni d'un Pierus bien chargé, et le reste du groupe s'était encordé pour se lancer dans l'exploration de l'intérieur de la « pierre ». Bathilda, vigilante quant à ses soupçons du caractère hallucinogène de la pierre, avait bien insisté sur la nécessité de s'attacher à une corde reliée et fixée à l'extérieur, en une amélioration du « fil d'Ariane » de la mythologie de la vieille terre. Tous s'étaient tournés vers Ariane d'un air interrogateur, comme s'il s'était agi de son idée à elle, et Bathilda leur avait promis de leur expliquer — plus tard — le reste de la légende, avec le Minotaure et le reste. Le manque de culture de son équipage (y compris de Jérémie qui était tout de même noble !) l'effrayait même si ce n'était guère surprenant. Il faudrait veiller à y remédier, mais elle n'arrivait pas à trouver de façon simple de mettre à disposition de son équipage les connaissances de la vieille Terre... Et même si elle y arrivait, comment leur donner envie de s'y intéresser ?

Bathilda se reprit et se remit en route, guidant son équipage dans l'étroit boyau de pierre. Gardant les mains soigneusement collées à la paroi dans la semi-obscurité (les parois semblaient générer leur propre lumière, de façon assez mystérieuse), elle se fit la réflexion que tout cela n'était sûrement pas naturel. Les parois étaient vraiment trop lisses et rectilignes pour laisser croire que tout cela était une formation

naturelle. Se pouvait-il qu'ils se trouvent à l'intérieur d'une construction laissée là par une civilisation antique disparue ? Tout cela était assez étonnant...

Bathilda devinait l'angoisse de ses compagnons de route dans son dos. Elle pouvait presque entendre les battements de coeur accélérés par une terreur montante de l'inconnu. Mais elle n'avait pas l'intention de les laisser derrière elle « en sécurité ». Il lui semblait que malgré les impressions contraires de ses compagnons, le groupe n'était pas vraiment en danger. Ou du moins, pas en danger de mort. La matière étrange qui composait ces murs était peut-être trompeuse, mais elle n'avait pas l'impression qu'elle soit franchement hostile. Et, tout à fait franchement, une petite frayeur de derrière les fagots ne pourrait pas faire franchement de mal à son équipage (personne n'était cardiaque ou hypertendu dans l'équipe, après tout), et constituerait une expérience très formatrice. Elle ne savait pas trop d'où lui provenait cette tranquille certitude, mais elle avait décidé de s'y fier. Le groupe progressa encore un peu, et Bathilda sentit soudain qu'ils atteignaient une salle plus grande et beaucoup plus lumineuse, où des entités non identifiées bougeaient un peu dans tous les sens sur des murs qui ressemblaient fort à des miroirs liquides. Le spectacle était encore plus stupéfiant qu'à l'extérieur. Elle crut un instant que ses compagnons de route avaient disparu, et son coeur manqua un battement à cette découverte.

Cependant, elle les sentait chacun au bout de leur morceau de corde, et sentit presque le même raisonnement s'effectuer dans leur esprit. Elle tenta de leur parler, mais il semblait que personne ne pouvait entendre quelqu'un d'autre par ici. Ils étaient donc au beau milieu d'une hallucination collective... Voilà qui allait se révéler bien pratique pour retrouver leurs deux disparus ! Elle grimaça à cette pensée, mais elle tenta quand même le tout pour le tout pour continuer ses recherches, et se mit en devoir d'appeler les deux disparus par leurs prénoms, dans l'espoir que, d'une façon ou d'une autre, sa voix les atteindrait.

Tout près de là, mais très en dehors de la portée effective de perception des gens qui étaient en train de les chercher, Estelle sursauta au bras de Frédéric. Elle n'avait aucun moyen d'être sûre de ce qu'elle venait de percevoir, ni d'expliquer pourquoi, mais...

« Frédéric, je crois que le capitaine est ici !

— Ici ? Dans ce gros trip à l'acide ?

— Je t'ai dit que ce n'était pas un trip à l'acide par ici, sinon nous verrions chacun notre petite bulle de réalité.

— Ouais. Bon. Et comment tu le sais, que le capitaine est ici ?

— Un peu comme je sais qu'elle est là à chaque fois qu'elle est dans le coin... Ne lui dis pas, surtout,

mais c'est lié à ce qu'elle m'a refilé le jour où je me suis retrouvée avec quelques gouttes de son sang dans le mien.

— Ah. Et tu sens la présence de tous les humains, comme ça ?

— Non. Seulement des composants électroniques. Je peux même *voir* l'électricité se promener dans les fils quand je me détends suffisamment. »

Frédéric, en entendant les derniers mots de sa compagne d'infortune, eut le sentiment qu'elle avait définitivement perdu la raison... Et l'envie déraisonnable de lui tapoter gentiment la tête en lui expliquant que tout se passerait bien. Mais il repensa à ses intuitions étonnantes lors du combat qui les avait amenés ici... et, maintenant qu'il y réfléchissait, les dernières semaines de voyage avaient bel et bien donné à Frédéric l'occasion de constater certaines « prémonitions » de la part d'Estelle, même s'il ne faisait le lien entre tous ces faits que maintenant. Il choisit — pour la première fois depuis très longtemps — de mettre de côté ses préjugés et son orgueil pour faire confiance à Estelle, toute étrange, adepte de substances illicites ou renfermée qu'elle soit. Il n'avait pas forcément le choix non plus, se dit-il avec un rictus douloureux.

« D'accord, dit-il simplement. Si tu te concentrais suffisamment, est-ce que tu penses que tu pourrais localiser le capitaine avec ton... euh... tes capacités

améliorées ?

— Je vais tenter. Mais il faudra me laisser penser tranquillement, ça prendra peut-être plusieurs minutes. Et quand je me mettrai à bouger pour essayer de la rejoindre, n'essaie pas de me demander si je suis sûre. Parce que si tu casses l'état d'esprit bizarre dans lequel j'ai besoin d'être pour voir le capitaine de loin, nous risquons de perdre encore plus de temps.

— Bien, répondit Frédéric malgré la demande que venait de lui faire la jeune fille de tout simplement se taire pendant autant de temps que nécessaire. Je te suivrai en silence, mais je ne lâcherai pas ton bras.

— Parfait. »

Et Estelle se tut, puis ferma les yeux. Les minutes s'écoulèrent en silence, troublées seulement par les bruits étranges de leur environnement onirique. Frédéric sentit Estelle se détendre, sa respiration devenir plus régulière. Un mince sourire se dessina sur son visage, sous ses yeux fermés. Puis, elle dit simplement :

« J'ai compris. C'est très étonnant... »

Frédéric s'apprêta à poser la question de qu'est-ce qui était étonnant au juste, mais se retint au dernier moment en se souvenant de la requête d'Estelle. Pas un mot. Et la jeune fille ouvrit deux yeux... gris foncé pour observer autour d'elle. Frédéric étouffa un juron en remarquant le changement qui s'était effectué

soudainement dans les yeux de sa compagne. Elle avait les yeux verts, normalement... Verts éclatant, même. Pas gris... On aurait dit que ses pupilles s'étaient changées en acier. L'allure que ces nouveaux yeux donnaient au visage d'Estelle était extrêmement troublante. Elle porta son regard métallique tout autour d'elle, puis s'attarda quelques instants sur lui. Il eut du mal à ne pas déglutir sous l'effet de la tension que générait cet étrange regard en lui.

« Tiens... Frédéric, tu es augmenté aussi ? Je vois des nerfs artificiels qui partent de ton dos, et des plaquettes étranges sur tes bras et dans tes mains, dit-elle d'un air songeur. Et tout ça est câblé avec des petits nerfs artificiels qui remontent jusque dans ton crâne...

— Oui, dit Frédéric tout naturellement (sur un ton très calme pour quelqu'un dont on venait de dévoiler un secret). Les mages-chimistes sont souvent des augmentés. L'objectif est d'avoir un contrôle vraiment instinctif de toutes les capacités de notre armure. On ne passe pas toujours par des implants cérébraux, mais l'autre solution que je connais repose sur des aiguilles plantées dans les muscles des mains. Et je déteste les aiguilles, alors...

— Alors tu as choisi le scalpel laser, plaisanta Estelle. Logique. »

Ils pouffèrent tous les deux, et Estelle reprit son air sérieux avant de le tirer par le bras dans une direction bien précise. Estelle s'arrêta deux ou trois fois pour

regarder autour d'elle, comme pour admirer un paysage qu'elle seule pouvait voir. C'était d'ailleurs probablement le cas, songea Frédéric d'un oeil grave. {Ouais, bon, ça va, hein.} Estelle avançait à part ça sur une ligne droite presque parfaite, en faisant éclater les « parois » de leur hallucination en milliers de petites bulles lumineuses qui tombaient autour d'eux en silence. C'était assez joli, devait-il reconnaître, mais il s'inquiétait de la puissance du dispositif capable de générer une telle hallucination partagée. Soudain, Bathilda Hammonds apparut dans leur champ de vision commun, occupée à crier le prénom de Frédéric, la taille ceinte d'une corde d'escalade, munie d'une arme très lourde et qui aurait été très efficace contre quiconque aurait voulu les attaquer. Son capitaine sursauta si haut que Frédéric eut un instant l'impression qu'elle tournerait son arme vers lui, et que le résultat aurait été très désagréable pour tout le monde. Cependant, malgré son mauvais caractère, Bathilda était capable d'un impressionnant contrôle d'elle-même, et elle se contenta d'arborer un air de grand-mère contente de retrouver son chaton perdu en leur disant :

« Eh bien ! Ça fait des lustres que nous vous cherchons.

— Bonjour, capitaine, répondit Frédéric. Je suis bien content de vous revoir.

— Moi aussi, ajouta Estelle. Ce n'était pas gagné d'avance. »

Sans poser plus de questions, Bathilda ordonna à ses deux membres d'équipage égarés de s'accrocher fermement chacun à un bras, et tira sur la corde la séquence de coups secs dont on avait convenu qu'elle devait signaler qu'il était temps de faire demi-tour. Le groupe s'accrocha au « fil d'Ariane » qui les emmènerait jusqu'à la sortie trouvée vers l'extérieur. L'illusion qui persistait tout autour d'eux se modifia légèrement, comme si elle comprenait qu'elle ne pourrait pas retenir ses prisonniers en elle plus longtemps. La luminosité changea, ainsi que les couleurs dominantes. Du rouge sombre apparut sur les parois en taches de formes mouvantes, comme s'il était soudain devenu important pour la « colline » de faire mourir ses prisonniers de peur. Bathilda sentit son groupe hésiter, mais les poussa devant elle, en les empêchant de se désolidariser de la corde qui les menait à la sortie ou de rester sur place comme un renard dans les phares d'une voiture. Il ne s'agissait pas de s'arrêter si près du but !

Enfin, la force de l'illusion parut enfin faiblir, et le groupe de Bathilda s'engagea enfin dans le boyau par lequel ils étaient entrés. Et finalement, tous émergèrent à l'extérieur de la grotte, pour goûter avec un grand plaisir la caresse des rayons du soleil couchant. Cependant, le plaisir fut de courte durée car {Tartempion, le médecin} avait une bien mauvaise nouvelle à leur apporter :

« Les impériaux sont en route vers ici, capitaine,

débita-t-il d'une voix où perçait une angoisse digne de celle que ses compagnons avaient ressenti dans la caverne. Ils sont passés en navette il y a quelques minutes de ça. J'ai pu identifier quatre appareils légers... Heureusement, ils se sont posés dans la direction opposée à celle dans laquelle se situent nos navettes, mais je pense que nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous pour nous échapper. Je ne sais pas ce qu'ils ont repérés — nous ou le phénomène qui a causé cette déflagration — mais je préférerais qu'ils ne nous voient pas ici.

— Je n'ai pas très envie non plus, approuva Bathilda d'un ton autoritaire. Remballons la corde d'Ariane, et retournons au campement. De là, nous pourrons enfin repartir à deux navettes. Frédéric ?

— Oui, capitaine ?

— Te sens-tu de lancer des chimisteries ? Nous aurons peut-être besoin d'un nuage de camouflage...

— Je dois pouvoir faire ça, capitaine. Mais il va falloir des masques respiratoires pour tout le monde, et tout le monde n'est pas équipé.

— On doit avoir le matériel nécessaire au campement, intervint Jérémie. Nous avons pu récupérer pas mal de choses éparpillées un peu partout.

— Alors allons-y, et vite ! » conclut Bathilda. Le petit groupe de sept personnes se mit en route pour traverser la trouée morte dans la jungle aussi vite que

le permettaient les sept paires de jambes bottées dans la terre aride et fumante de la jungle.

La terre se remit à trembler, bien plus fort que la nuit précédente. Les deux navettes rattachées au *Fleur Bleue* décollèrent précipitamment, les sas à moitié fermés, en chauffant plus fort sur leurs réacteurs d'altitude pour faire cuire et céder les plantes accrochées sur le blindage extérieur des engins. La plaine morte, toujours visible au loin, sembla fumer encore plus fort, et briller à nouveau de cette lumière aveuglante. Il se forma comme un mur de lumière qui partit du centre de la zone fumeuse, puis s'éloigna en gagnant en puissance, en hauteur et en luminosité. En voyant cette mort aveuglante se précipiter vers eux, les deux pilotes — Estelle d'un côté, Sylvain de l'autre — poussèrent loin les limites de leurs moteurs et bondirent furieusement vers le ciel et l'espace où il ne pourrait (peut-être) rien leur arriver de pire que de mourir carboniser par une sorte d'éruption électromagnétique (Estelle avait hurlé, entre autres jurons raffinés, que ce qui se passait n'était pas volcanique ni purement thermique). Le visage tendu, Bathilda envoya précipitamment des ordres de chauffe au *Fleur Bleue*, pour interception dynamique avec les navettes. Nul ne savait vraiment ce qui se passait sur cette planète, mais plus il y aurait d'années-lumière entre le vaisseau de Bathilda et ce caillou capricieux, mieux cela vaudrait. La navette

d'Estelle trébucha quand le mur de feu s'approcha un peu trop d'elle, mais elle put se rétablir de justesse et atteindre enfin le vide salvateur de l'espace. Elle admira, en laissant échapper un grand soupir de soulagement, le vide étoilé de l'espace tout autour d'elle et le mystérieux mur de lumière continuer sa course folle sur une distance étonnante, laissant seulement mort et désolation derrière lui. Quoi qu'il se passât sur Askhyl à ce moment-là, c'était très louche.

RÉUNION DE CRISE

La salle de réunion du *Fleur Bleue* résonnait d'une tension palpable, compte tenu du fait que l'essentiel des occupants de la pièce avaient manqué de mourir la veille, lors de la fuite des événements d'Askhyl.

« Jérémie, tu penses que je vais avaler tes salades qui disent que tu n'étais au courant de rien, fulmina Frédéric, mais tu te trompes. Bon dieu, cette planète a manqué de nous péter à la figure quelques heures après les premiers coups de pelle, et tu as manqué de nous faire tuer tous. Comment pouvais-tu réellement n'être *absolument au courant de rien* ?

— Parce que j'en appelle à ton expérience personnelle pour que tu sois d'accord avec moi pour penser que *les planètes n'ont pas tendance à générer spontanément des champs électromagnétiques mortels*, bon dieu. Comment aurais-je pu deviner une seule seconde ce qui se passait ? Je voulais chercher des preuves de l'existence de l'orichalque et d'une

civilisation quelconque qui l'aurait utilisé. C'est donc à ça que je m'attendais : à un caillou. Pas à un caillou fou. Je m'attendais à *des cailloux normaux*, répéta-t-il, bon sang, rien qu'à *des cailloux normaux* qui se comporteraient comme on l'attendrait de la part de *cailloux*, qui n'exploseraient pas ou je ne sais quoi à la tête du premier venu !

— Du calme, vous deux, tempéra Bathilda. Nous sommes tous d'accord pour dire que les événements nous dépassent un peu. Je me vois mal reprocher à Jérémie de ne pas avoir prévu la... le... le phénomène, dirons-nous, que nous avons constaté sur Askhyl. C'était gros, c'était très étrange, nous sommes d'accord. Et Jérémie n'avait que les informations extraites de la rumeur pour nous diriger vers ce point précis. Ce qui m'intéresserait plus, ce serait de savoir d'où tu tenais ces informations...

— C'était un homme un peu louche dans un bar mal famé de la station Uranie, continua Jérémie, très sérieusement. Pas aussi mal famé que d'autres bars situés dans d'autres coins de la galaxie, je le crois, mais ce n'était pas très recommandable. Je me souviens à peu près du nom, c'était *Le prophète bourré*, me semble-t-il.

— Je vois, répondit Bathilda en se frottant pensivement le menton, et en tournant en rond dans l'espace libre de la cabine. Il va falloir que nous retrouvions ce contact, pour qu'il nous dise d'où il tenait ses informations... Et qu'il nous en fournisse

d'autres s'il dispose d'autres informations. Voilà pour un de nos prochains objectifs. Mais nous avons d'autres petites choses à faire. Sylvain, c'est toi qui vas te charger des calculs d'astrogation, donc prends des notes, s'il te plaît. Note donc : Uranie-O-45. S'il était possible de commencer par là ce serait préférable, car j'ai bien envie d'essayer de remettre la main sur notre mystérieux ivrogne avant qu'il ne disparaisse. Mais nous avons deux autres destinations aussi : les mondes de naissance d'Estelle et d'Arianne. »

L'assemblée retint son souffle devant cette décision étrange de la part du capitaine, mais elle comptait visiblement continuer son discours. Le silence se maintint donc, et Bathilda reprit la parole.

« Comme vous vous en êtes probablement aperçus, ces deux jeunes filles sont tout à fait vivantes, mais des courriers sont déjà en route vers leurs familles pour leur expliquer le contraire. Arianne, si tu désires retourner officiellement à la vie, tu peux le faire, d'après notre contact sur Sido. Mais les sbires du service de sécurité intérieure qui ont attaqué ton détachement auront probablement l'oeil sur toi. Estelle, pour les raisons que je t'ai déjà exposées, je pense qu'il vaut mieux pour toi que tu restes cachée, malheureusement... Quoi qu'il en soit, vos familles ne méritent pas de rester prostrées, persuadées de la perte d'un être cher. À leur place, je préférerais sûrement savoir que vous êtes en vadrouille, même si

vous êtes un petit peu à côté des frontières strictes de la loi impériale. La décision vous appartient : voulez-vous rentrer chez vous pour expliquer à vos parents la situation, en leur faisant promettre de garder le secret ? »

Le regard de Bathilda se posa sur Arianne et Estelle qui, elles, regardaient plutôt leurs mains avec beaucoup de concentration. *Quelle décision difficile à prendre*, pensa Estelle. *Si je mets Maman et pap... bon, si je mets Maman au courant, sera-t-elle capable de résister à la tentation de crier de joie et de mettre tout le monde au courant ? Je pense que oui. Mais il faut que je lui explique patiemment. Doucement. Oh, ce sera si difficile... Et Noah qui est toujours si invisible de partout.* Elle eut du mal à retenir ses larmes, qu'elle refoulait depuis si longtemps déjà, en se plongeant dans tout ce qu'elle trouvait à faire à bord.

« Si vous le désirez, reprit Bathilda comme en écho aux pensées d'Estelle, je pourrai vous accompagner pour expliquer la situation. Je n'ai jamais eu de cas aussi tordu que le vôtre, je dois bien l'avouer, mais j'arrive toujours à présenter nos activités comme légales, altruistes et assurant une sécurité acceptable pour mes membres d'équipage. Ce n'est faux qu'aux deux tiers, vous remarquerez. »

Arianne, qui semblait aussi désorientée qu'Estelle à l'idée des discussions difficiles à venir, hocha simplement la tête avec un timide forcé, puis répondit en chuchotant presque, comme si elle avait une

grosse boule dans la gorge qui l'empêchait de parler plus fort :

« D'accord, Bathilda. Je veux bien partir vers Ludealis voir mon père, et que vous m'accompagniez. Merci, capitaine.

— Moi aussi, j'aurai besoin d'aide, Bathilda, continua Estelle. Merci de vous inquiéter de cela. Merci pour moi, et pour ma mère, sur Terra Nova.

— De rien, répondit Bathilda très gentiment, avant de poursuivre sur un ton bien plus énergique. Sylvain, note donc sur la liste de nos prochaines destinations : Ludealis, Terra Nova. Nous avons aussi quelques contrats de transports de denrées non périssables entre Sido et Ombre-marbre. Mais nous passerons à Ombre-marbre à la fin, je tiens à ce que tout le monde soit en état physique d'atteindre les autres destinations, et présentable sans bleu ni écorchure devant une caméra télévisio. »

Personne dans la salle, à l'exception de Frédéric et Bathilda, n'avait entendu parler d'un lieu appelé Ombre-marbre et ne savait de quoi il s'agissait au juste. Tous ces ignorants heureux froncèrent des sourcils soupçonneux à l'énoncé de ce lieu étrange d'où on sortait visiblement rarement en un seul morceau. Frédéric sourit à la réaction de ses collègues, mais n'était pas franchement enchanté à la perspective de se diriger par là.

« C'est bien noté, capitaine, répondit Sylvain. Un

tour qui passe par Uranie, Ludéalis, Nouvelle Terre, Sido et... euh, Ombre-marbre. Est-ce que vous me direz quand même où est Ombre-Marbre, pour que je puisse optimiser jusqu'au dernier saut à l'avance ?

— Bien entendu, répondit calmement Bathilda. Je vous décrirai même, en détails, le genre de surprises que l'on peut y croiser, pour que vous puissiez préparer les Pierus et les armures de combat correctement avant de poser un orteil hors du *Fleur Bleue*. »

L'air déconfit de son pilote astrogateur arracha cette fois un rire tout à fait franc à Bathilda, accompagné d'un même rire de la part de Frédéric, malgré la perspective peu réjouissante d'un saut jusqu'à Ombre-Marbre et tous les démons qu'abritait cette maudite station spatiale.

RETROUVAILLES INTERSTELLAIRES

Les calculs de saut hyper effectués par Sylvain menèrent le *Fleur Bleue* sur le monde bleu de Ludéalis, planète natale d'Arianne. C'est donc à elle que revint la tâche d'informer la première sa famille de la réalité du sort qui avait été le sien. Elle avait quitté le *Fleur Bleue* anxieuse, les larmes aux yeux, tremblante, seule à bord d'une navette pilotée par Bathilda. L'autre navette du *Fleur Bleue* partit sur une ville voisine avec, à son bord, une vingtaine de membres d'équipage au nombre desquels Estelle, Frédéric, Jérémie et {Tartempion, le médecin}. Ludéalis était un monde surtout résidentiel, dont les habitants travaillaient surtout dans les immenses stations touristiques de luxe qui avaient fleuri sur l'équateur. Pour les spatiaux de passage, ces stations touristiques représentaient une pause bienvenue dans la vie assez dépouillée des « suceurs de vide ». Les matelots du *Fleur Bleue* profitèrent goulûment de leur escale, qui dégustant un repas de produits frais, qui profitant des

piscines et des salles de bains luxueuse, qui faisant un petit tour avec des jolies filles (et plus, si affinités).

Frédéric, Jérémie et Estelle se contentèrent d'un repas de produits frais, délicieux au demeurant, et n'arrivèrent pas à discuter franchement. La difficulté que devait surmonter Arianne ce soir-là leur pesait à tous les trois, et aucun d'eux n'avait vraiment envie de faire la fête.

Le repas se passa donc dans un silence gêné, puis le petit groupe profita de son temps libre pour une petite promenade sur la digue qui bordait une eau aux teintes violettes. {Tartempion, le médecin} avait émis des explications terriblement confuses aux oreilles d'Estelle. Elle en avait retenu que ce qui donnait cette couleur à l'eau de mer était les algues microscopiques locales, qui avaient leur propre idée de la synthèse chlorophyllienne. Il y était aussi question de la couleur très jaune du soleil du système, mais elle s'était trop vite laissé dépasser par la complexité et l'abondance des explications pour en avoir retenu tous les détails. Le spectacle, en revanche, était splendide. Les étoiles et le soleil se reflétaient dans l'eau, qui leur donnait un peu de sa couleur. Il y eut un lâcher de lampions au-dessus de la baie, et une myriade de petits points jaune-orangé tombèrent paresseusement dans les eaux violettes. Elle osa un coup d'oeil à ses deux compagnons, et elle les surprit chacun les yeux brillants et en train de retenir un sourire d'émerveillement. Une fois que la

nuît fut tombée, et que la seule lumière naturelle fut celle projetée par les quatre lunes de Ludéalis, ils se dirigèrent vers leur hôtel sans prononcer de paroles supplémentaires, Estelle ayant passé un bras autour d'une épaule de chacun de ses deux compagnons présents.

Arianne et Bathilda remirent pied sur le *Fleur Bleue* quelques minutes à peines après les occupants de l'autre navette du vaisseau. Il n'était pas prévu que la navette collective revienne si tard, mais il avait fallu retourner une partie de la station balnéaire pour remettre la main sur un des matelots qui avait eu une nuit un peu trop arrosée pour se réveiller à l'heure dite le lendemain. Bathilda n'eut pas l'air d'approuver outre mesure ce retard inopiné, mais puisqu'il ne retardait pas le départ du *Fleur Bleue*, elle n'exprima pas de colère désastreuse, et se contenta de presser rudement son équipage pour un départ immédiat. Leur prochaine destination était — au grand déplaisir d'Estelle — la Nouvelle Terre, et les quartiers résidentiels défraîchis où habitait la famille d'Estelle.

{TODO Estelle et sa maman}

L'ÂGE DU CAPITAINE

Le bruit des conversations dans la salle à manger s'éteignit comme la luminosité ambiante baissait brusquement. Quand le gâteau couvert de bougies apparut à la porte de la cuisine, quelques voix entamèrent un « joyeux anniversaire » presque juste par moments. *Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire*, chantèrent les convives, *joyeux anniversaire, Bathilda, joyeux anniversaire !* Un impressionnant tonnerre d'applaudissements retentit — impressionnant relativement au nombre de personnes présentes dans la salle, du moins. Bathilda ne bougea pas, et observa avec un demi-sourire le groupe de matelots qui apportaient vers sa table l'énorme pièce montée qui semblait vouloir s'effondrer à tout moment. Dans toute la zone éclairée par les bougies relativement instables, on ne voyait que des visages souriants qui semblaient exprimer toute la gratitude d'un équipage reconnaissant envers son capitaine. (Et aussi une certaine satisfaction de faire la fête et de manger plus

gras que d'habitude, il fallait bien le reconnaître.)

L'imposante pâtisserie atteignit enfin sa destination finale, au grand soulagement des « volontaires » qui avaient porté l'édifice tout le long du trajet. Lors de l'atterrissage, une des bougies se détacha du gâteau et alla tomber, dans un grand bruit de succion gluante, en plein milieu de l'assiette du capitaine. Un grand silence se fit soudain tandis qu'elle saisissait, sans un mot, l'objet fautif dans son assiette. Elle l'observa attentivement, tout à fait consciente des dizaines de regards angoissés braqués sur elle, et suçota la base de la bougie avec un regard qui souriait. Sans rien dire de plus, elle laissa quelques secondes supplémentaires s'écouler après avoir sorti la bougie de sa bouche. Et ensuite, elle prononça simplement, en souriant doucement :

« Chocolat-vanille. Délicieux. »

Un bruyant soupir de soulagement se fit entendre comme l'assemblée cessait de retenir son souffle et accusait le fait que le capitaine semblait apprécier au moins un peu la surprise que lui avait concoctée son équipage. Finalement, Bathilda se leva pour remercier son équipage et lança le découpage du gâteau pour le partager entre les convives présents.

Ils étaient de quart à la détection et au pilotage pendant la « fête d'anniversaire » de Bathilda, et ils étaient donc tout seuls dans la salle à manger, tous les

autres occupés à d'autres tâches. Arianne était assise en bout de table en compagnie de Jérémie, Frédéric et Estelle. Le gâteau confectionné par le cuisinier de bord à l'occasion de la surprise du capitaine était effectivement délicieux. Il n'avait pas usurpé sa réputation de « chef de l'espace », et il était capable de tirer des plats vraiment délicieux des ingrédients plus ou moins quelconques qu'on trouvait sur les stations spatiales.

Le gâteau était d'autant meilleur que les relations entre elle, Frédéric, Estelle et Jérémie s'étaient largement détendues. Leur mésaventure sur Askhyl avait fait fondre la glace entre Estelle et Frédéric, ce qui était déjà en soi un bon début. En outre, toujours sur Askhyl, Frédéric avait réussi à faire confiance à quelqu'un d'autre qu'à lui-même, ce qui avait changé radicalement ses relations aux autres, l'avait rendu moins détestable et l'avait même rendu supportable aux yeux de Jérémie. Par ailleurs, pour une raison qu'elle s'expliquait mal, Estelle était beaucoup moins sur la défensive vis-à-vis d'Arianne. Arianne appréciait beaucoup l'entente cordiale (et même de plus en plus chaleureuse) qui s'établissait peu à peu entre eux quatre. Bientôt, ils pourraient coopérer sur de vraies missions sans grogner en continu, ce qui était fort appréciable. En attendant, on mangeait bien et on appréciait le gâteau d'anniversaire du capitaine. Ils avaient même réussi à « charger » discrètement les jus de fruits pour tenter l'expérience de l'alcool sur

Frédéric. L'anniversaire du capitaine valait bien ce genre d'expériences... L'anniversaire ? Comment connaissait-on la date d'anniversaire de son capitaine, au juste ? Elle se pencha vers son compagnon, inhabituellement jovial, pour entamer la conversation.

« Frédéric, dis-moi. Tu es sur le *Fleur Bleue* du capitaine depuis déjà un certain temps, non ?

— Oui, acquiesça Frédéric en attrapant un morceau de gâteau pâteux avec sa cuillère. J'ai même connu son mari, à l'époque où les Hammonds n'étaient « que » des marchands sans presque aucune histoire.

— Bathilda ? Mariée ?! Voilà quelque chose que j'aurais eu du mal à imaginer, remarqua Estelle.

— Elle a beaucoup changé depuis les circonstances dans lesquelles son mari est mort, il faut dire, continua Frédéric d'un air sombre. Elle qui était si douce et si gentille, elle s'est transformée en... ce capitaine inflexible et cassant que nous connaissons tous maintenant.

— J'apprécie sa façon de mener la barque, cela dit, plaça Arianne en tentant de rassembler les restes de gâteau qui flottaient dans son assiette pleine de crème au chocolat. Elle est énergique, malgré ses airs de brute, elle sait très bien commander un vaisseau... et on n'a pas très envie de se défilier quand elle demande quelque chose.

— Je l'aime beaucoup aussi, fit Frédéric en souriant. Elle a fait beaucoup pour moi quand j'étais petit.

— Comment ça ? Que s'est-il passé ? (C'était Estelle qui n'avait pas pu retenir sa question ; cependant, Jérémie et Arianne étaient bien curieux de savoir ce qui s'était passé, eux aussi.)

— Oh, c'est gênant, grimaça Frédéric. Ça fait longtemps... Eh bien, quand j'étais petit, j'habitais sur Mikuro. Je ne sais pas si le nom de cette planète vous dit quelque chose ? (Le ton de Frédéric était aussi interrogateur que la cuillère dégoulinante qu'il pointa vers ses compagnons de repas.)

— Si, bien sûr, répondit Estelle. C'est dans ce système qu'a eu lieu la bataille qui a marqué la fin de la guerre contre la république, voilà... quoi ? Bientôt six ans, non ? Noemi Vilasis, une simple capitaine de vaisseau, a tué par hasard les huiles du gouvernement qui passaient par là... Avant de faire bêtement exploser son vaisseau dans son propre piège. Quelque chose qu'aucune commission d'enquête de la Flotte impériale n'a réussi à expliquer malgré tous les efforts des amiraux. Noemi Vilasis était une des meilleures de sa génération, et on n'arrive pas à imaginer qu'elle n'ait pas réussi à sauver son vaisseau, ni même à prévoir les risques qu'elle encourait. C'est comme si le vaisseau n'avait plus eu de cerveau à partir d'un moment donné de la bataille, comme s'il n'y avait plus eu à son bord personne pour le contrôler. Mais

personne n'avait détecté, à cette distance une défaillance quelconque des systèmes de survie... Ni d'alerte S.O.S. C'est donc un des grands mystères de la flotte actuelle. On en parle encore à l'académie de la flotte comme tel. *Le grand mystère de Noemi Vilasis*. Heureusement, on parle encore des batailles qu'elles a gagnées, dont beaucoup ont été décisives dans les dernières années de la guerre.

— Voilà. Le grand mystère inexplicable de Noemi Vilasis, acquiesça Frédéric avec emphase (tout en agitant sa cuillère et en répandant de la crème vanille un peu partout sur la table). Eh bien, je connaissais cette planète bien avant la bataille de Mikuro et que les médias de tout l'empire n'y pointent tous en même temps leurs nez curieux, puisque j'y suis né. Eh bien, il faut savoir que ce n'est pas une planète où l'on est heureux d'appartenir à l'empire. C'est le cas sur d'autres planètes — Sido ou la nouvelle Terre, par exemple — mais Mikuro est un monde essentiellement minier. Pas de belles jungles luxuriantes comme ailleurs, juste un caillou aride avec quelques taches de verdure aux pôles. Là-bas, les gens travaillent tous pour des multistellaires minières. Les entreprises lancent des appels d'offres, paient un logement en préfab' et la nourriture, en échange de quoi les colons travaillent dans les mines. Oh, la stratégie a bien fonctionné quelques dizaines d'années... Jusqu'à ce qu'on mette au point la technique d'extraction minière spatiale, et qu'on ne

s'embête plus à coloniser des planètes au potentiel minier. On plante des machines dans les astéroïdes, on les suce jusqu'à la moelle, on a de l'énergie solaire à revendre... Bref, les colons miniers étaient devenus un poids pour ces entreprises, qui ont juste décidé de leur offrir le logement qu'ils occupaient en guise d'indemnités de licenciements, mais d'arrêter de le employer... et donc, de les payer. Le cartel Vilasis — la famille de ta chère et héroïque Noemi, justement, dit-il en pointant sa cuillère vers Estelle, redécorant à l'occasion son uniforme de petites taches de crème, même si elle a fait d'autres choix de carrière — était le premier employeur de la planète. Et celui de mes parents, jusqu'à mes cinq ans. Jusqu'à ce qu'ils les abandonnent sur ce cailloux.

— Mais... Mais ces multistellaires les ont laissés au chômage comme ça, sans rien leur laisser ? s'indigna Arianne.

— Pas *rien*, rectifia Frédéric en pinçant les lèvres en une moue amère. Il leur restait tout de même une maison sur une grande planète, ne l'oublie pas...

— Oui enfin, c'est assez ridicule si on considère que la planète n'a pas d'autre ressource que les mines de carburant, tout de même.

— À l'ère de la colonisation inter-systèmes, continua calmement Frédéric en remuant machinalement sa cuillère dans son assiette, on a souvent tendance à oublier que les planètes ne comportent jamais qu'*un seul type* de ressource. En

l'occurrence, Mikuro avait déjà abrité de la vie, et elle était habitable par les hommes sans terraformation. C'est quand même assez rare pour être signalé. Même la gravité était parfaite : à peine 1,1 g. Juste, le climat était un peu aride. Mais les mineurs habitaient là depuis longtemps, et n'allaient pas déménager en laissant tout ce qu'ils connaissaient sur place. Alors ils ont accepté leur nouvelle position de "pauvres de l'espace" et continué à vivre, en pourvoyant eux-mêmes à leurs besoins en nourriture, avec de l'agriculture extensive là où on arrivait à faire pousser quelque chose... Et quelques petits coups de pouce de la part de gens comme les Hammonds. Bathilda et son mari, donc.

— Des « coups de pouce » ? Bathilda faisait de la contrebande ?

— Le mot est un peu fort, je pense. Les gigamarchés des mondes riches gaspillent des quantités colossales de nourriture... Ils savent très bien que les unités de production agricole produisent beaucoup trop pour ce que les mondes riches à dominante tertiaire — comme Sido — sont capables de consommer. Je ne qualifierais pas de contrebande l'action de prendre des produits "périmés" (excusez-moi du peu) mais tout à fait mangeable dans les poubelles des riches pour les amener, à un saut hyper de là, à des pauvres qui en ont besoin et qui ne peuvent pas se les payer ? Même remarque pour les équipements électroniques... Leurs jouets passent de

mode, et plus personne n'en veut là-bas... Donc on les récupère, et on les donne à des gens qui ne cracheront pas dessus. Et même s'ils sont moins à la mode, ils décodent très bien les reportages d'holovision et les données encyclopédiques de l'internet stellaire. Personne n'a jamais rien dit... Ou presque. Mais on se débrouille. C'était notre activité principale, avec les autres du *Fleur Bleue*, avant qu'on commence à jouer le taxi pour Jérémie, d'ailleurs. Cependant, je n'irais pas jusqu'à être désolé de notre légère déviation d'activité récente. C'était intéressant, et un peu moins déprimant qu'avant... Bref. Pour en revenir à Bathilda, je la connaissais bien parce qu'avec son mari et ses garçons, ils faisaient souvent des détours par ici, en poussant un peu plus fort leurs noyaux d'impulsion, pour déposer des marchandises et discuter un peu avec ma famille. Ils ne restaient jamais longtemps, parce qu'ils devaient tenir des délais souvent assez serrés, mais ils nous donnaient toujours les "marges de perte" autorisées par leurs clients. Ou les légumes hors gabarit. Et ils nous racontaient des histoires. »

Frédéric souriait dans le vide à l'évocation de ses souvenirs d'enfance. Personne n'avait plus envie de l'interrompre, tant il était inhabituel qu'il se dévoile ainsi. Il soupira et secoua la tête, et il continua son histoire.

« À l'époque, cela dit, j'avais déjà un caractère difficile. J'en voulais à l'univers entier pour les

difficultés qu'éprouvaient papa et maman à joindre les deux bouts, à être heureux dans ces conditions déplorables, au milieu des déchets de l'industrie minière et de ceux que déposaient là les vaisseaux de passage qui ne savaient pas quoi en faire. Une planète poubelle. Un bidonville flottant dans l'espace. J'en ai voulu à tout le monde, et j'ai décidé de ma carrière très tôt : je serais hors-la-loi. Intéressant, n'est-ce pas ? Avec une amie, j'ai donc sauté, le jour de mes treize ans, dans une cale de vaisseau pour quitter ce caillou brûlant... Celui de Bathilda, qui ne se doutait de rien. Néanmoins, il lui a fallu moins de deux heures pour mettre la main sur nous... Ce qui n'était pas plus mal, car nous étions sur le point de mourir gelés... Même si nous n'avons pas apprécié du tout ce qui s'est passé quand elle a entrepris de nous flanquer une de ces raclées dont elle avait le secret. Elle ne pouvait pas faire demi-tour, alors elle nous a gardés. Le temps a passé, quelques semaines de transit nous ont ramenés sur Mikuro... Mes parents étaient furieux et morts d'inquiétude que j'aie fugué sans prévenir, mais je pense quelque part soulagés de me savoir sous l'aile de Bathilda. J'ai donc donné quelques coups de main sur son vaisseau, l'amie avec qui j'étais parti aussi... Tout a été très bien pendant quelques mois, presque pendant un an. J'étais presque hors-la-loi, mais je ne me mettais pas en danger. J'avais le sentiment d'aider les gens, même si je ne changeais pas leur vie... Mais... Oh, c'était

stupide. Tout a changé quand elle est partie.

— Elle ? Qui ? Ton amie de Mikuro ?

— Oui. Il ne lui est rien arrivé de grave, elle allait très bien. Simplement, cette vie à elle ne lui convenait pas. Elle voulait faire plus. Ou mieux. Je ne sais pas. Elle était très intelligente, et Bathilda l'a encouragée à suivre une scolarité dans un lycée privé de Sido. Elle lui a avancé les frais de scolarité, qui étaient inconcevablement élevés pour deux gamins comme nous. Et mon amie a donc quitté le vaisseau à notre première livraison sur Sido. Tout devait très bien se passer pour elle.

— Mais... il a dû se passer quelque chose de terrible, fit remarquer Estelle en remarquant l'air soudain renfermé de Frédéric.

— Ah, ça... Pas terrible en réalité objective, je pense. C'était une excellente nouvelle, qu'elle se sorte de là en tirant parti de ses points forts. Elle avait la maturité nécessaire pour s'en rendre compte, et Bathilda a vu la même chose : la force et l'intelligence qu'elle avait en elle, tout ce qu'elle pouvait en tirer dans ce monde d'idiots. Il n'y a que moi qui leur en ai voulu, parce que... ce choix me privait de la fille que j'aimais. C'était complètement stupide, je sais bien. Je l'aurais revue sans problème très régulièrement, car Bathilda avait promis de la voir à chacune de ses fréquentes escales sur Sido. Mais... Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que même à l'époque, j'avais du mal à voir au-delà de mes propres

désirs les intérêts ou les fragilités des autres. Alors... Alors j'ai pleuré, j'ai crié, j'ai menacé tout ce que j'ai pu pour qu'elle reste avec nous — mais surtout avec moi — et devant la fermeté de leur refus à toutes les deux, j'ai fugué une deuxième fois, sans me douter du mal que je leur ai fait à toutes les deux ce jour-là, et pas seulement à cause de la puce bourrée de crédits que j'ai embarquée en partant. À cette époque, j'ai vraiment entamé ma carrière de vrai hors-la-loi. Dans les bas-fonds de Sido, là où les tubes ne s'arrêtent jamais, il y a un tas de gens peu scrupuleux prêts à vous apprendre le métier de mercenaire ou d'assassin, et même à vous greffer des implants neuraux pour vous permettre de contrôler une armure de combat à armes chimiques en échange d'un chien de garde mage-chimiste. Force a-t-il été de constater que j'ai fait un très bon assassin et un excellent mage-chimiste : l'égoïsme démesuré est une qualité bienvenue dans ces métiers. Tout cela a duré à peu près six ans. Même la guerre n'a pas changé grand-chose à mes activités, car je m'étais déplacé bien plus loin vers le centre de l'empire entretemps. Je n'ai presque pas eu le temps de m'inquiéter pour les combats qui se rapprochaient inéluctablement de mon monde natal au fur et à mesure que la république avançait sa ligne de front. Et puis, si j'avais pris le temps de m'inquiéter... Je n'aurais rien pu faire. Ni la flotte ni l'armée n'acceptaient les augmentés chimiques comme moi — *enfin au moins*

jusqu'à ce jour où ils ont tué Jimmy, pensa-t-il avec un pincement au cœur — et de toute façon, je n'avais pas envie de supporter une chaîne d'autorité comme celle de la flotte. J'ai donc continué mes petites affaires, la guerre s'est terminée au-dessus de chez mes parents, le temps a continué à passer... Et un jour, j'ai croisé Bathilda, seule, presque méconnaissable tant elle avait vieilli, dans un bar plein de malfrats pires que moi, situé dans la pierre d'Ombre-Marbre, une station spatiale clandestine, creusée dans un astéroïde... qui abrite, je crois, la concentration la plus élevée de cinglés dans la galaxie. C'est d'ailleurs là que nous emmène le capitaine, si vous vous souvenez bien. Le dernier endroit où je me serais attendu à croiser la gentille grand-mère robin des bois de mes souvenirs, en somme. Elle ne s'attendait pas à me croiser là non plus, d'ailleurs. Elle devait me croire mort depuis longtemps, parce qu'elle a mis longtemps à me reconnaître quand je lui ai demandé, mort d'inquiétude, ce qu'elle fichait là. »

Il sourit à la vue de ses trois compagnons suspendus à ses lèvres, mais le souvenir de ce que lui avait raconté Bathilda ce soir-là assombrissait ses pensées. Il jeta un coup d'œil alentour pour vérifier que personne n'écoutait, puis continua son récit.

« Malheureusement, elle avait eu une très bonne raison de vieillir si vite. La guerre était finie depuis quelques mois déjà, et les pirates étaient revenus dans

la zone. Ils avaient flairé l'affaire : les mondes comme Mikuro attirent souvent quelques vaisseaux marchands qui se “perdent” volontairement un peu à l'écart des circuits commerciaux surveillés. Les Hammonds avaient calculé les risques, mais ils ne pouvaient pas laisser mes parents comme ça... Et c'est donc pour ça que leur vaisseau marchand a été attaqué par un groupe de sales pirates, qui les ont bombardés de missiles, ont tiré sauvagement au fusil énergétique dans tout le vaisseau... Avant de partir en volant les deux tiers les plus intéressants de leur cargaison. Bathilda a été gravement blessée dans l'opération, ce qui a fait d'elle l'unique survivante de sa famille et de son équipage. Comme l'attaque a eu lieu hors du trajet balisé, les assurances n'ont rien couvert, et leur contrat avec leur employeur — le cartel Tremonteller, je crois — a été rompu pour non-respect des clauses de non-concurrence. Foutaises, ajouta-t-il en soufflant violemment par le nez. Bathilda s'est retrouvée presque ruinée. Elle avait quelques économies de côté — c'est ce qui lui a permis de payer les études de mon amie de Mikuro, d'ailleurs — et a vendu ce qui restait de son vaisseau marchand. Elle était sur Ombre-Marbre pour trouver un vaisseau de taille plus modeste au marché noir. Elle voulait lancer une activité indépendante, plus énergique que les détournements auxquels elle se livrait à l'époque où son contrat était valable... et sa famille vivante. Voilà pour l'histoire de pourquoi je

suis ici, sur ce vaisseau. J'avais quelques contacts — mais elle aussi, curieusement — et nous nous sommes associés. »

L'alcool rendait visiblement Frédéric assez bavard, et, si l'on en croyait son récit sur ses carrières passées, sa sobriété cultivée lui avait sûrement sauvé la mise plus d'une fois. Ses yeux papillonnèrent, il sembla se rendre compte d'un problème — pas trop tôt, après avoir causé tant de temps ! — et pointa une cuillère inquisitrice vers son verre vide auparavant rempli de « jus d'ananas » :

« Je parle pas autant, d'habitude. Et je ne m'endors pas juste après un morceau de gâteau au chocolat, solide ou non. Je ne sais pas ce qu'il y avait, dans vos ananas, mais c'est louche. »

Arianne et Estelle pouffèrent et aidèrent leur compagnon à se relever pour l'emmener vers sa cabine sous le regard amusé du blond Jérémie. Il était indéniable qu'il ne tenait pas l'alcool, mais même si elle avait été aidée par leur « jus d'ananas amélioré », cette marque de confiance de la part de leur ours de service leur faisait chaud au cœur.

BAFFES ET PARDON

La magnifique cité capitale du monde de Sido était bien visible depuis la navette qui amorçait sa descente vers le sol. Frédéric jetait des regards de plus en plus anxieux à son hublot à mesure que l'appareil descendait vers l'astroport. Bathilda finit par en avoir assez et lui jeta sèchement un reproche cinglant :

« Frédéric, je sais que tu es inquiet, mais ça suffit maintenant. Arrête de bouger, on a l'impression que tu vas faire pipi sur ton siège. »

Frédéric croisa les bras en grommelant des paroles indistinctes et refusa obstinément de porter le regard vers son capitaine. Celle-ci ne se laissa pas dérouter, et continua sur le même ton désobligeant :

« Et si tu boudes, je te force à manger le dîner avec Faïza. Seul avec elle. Au moins, ça te forcera à la confrontation. »

À l'oreille, Estelle entendit presque, depuis son siège de pilote, le sang quitter brutalement le visage

de Frédéric, et soudain il eut l'air d'être beaucoup plus coopératif. Quand Bathilda avait annoncé à Frédéric qu'il ferait partie du groupe qui irait voir Faïza à l'occasion de ce retour sur Sido, il avait pâli, puis protesté, puis tenté d'avoir l'air malade... Il n'avait pas l'air de détester la jolie Faïza, mais juste de la redouter terriblement, au point d'accepter n'importe quoi pour éviter l'ombre d'un début de confrontation avec elle. Visiblement, Bathilda avait décidé qu'il ne se défilerait pas « cette fois non plus » (il semblait donc que c'était une habitude ?) et qu'il viendrait, un point c'est tout. Toute occupée à ses préparatifs pour le vol espace-terre, Estelle avait manqué le moment où Frédéric avait tenté de se rebeller avant de se prendre un coup très bien placé de Bathilda. Estelle avait donc vu, ébahie, Bathilda prendre place en portant un Frédéric sur son dos. Elle prit note mentalement de ne surtout pas tenter de contrarier son capitaine si Bathilda semblait tenir à quelque chose. Frédéric s'était réveillé peu après le départ, et donc trop tard. S'il nourrissait encore des velléités de rébellion, il les taisait soigneusement et ne les mettrait en oeuvre que plus tard. Un tel comportement était pour le moins étrange de la part de Frédéric, qui n'avait pas tellement l'habitude d'avoir *peur* ou de *redouter* des choses. Estelle se demandait donc quels pouvaient bien être les rapports entre Faïza et lui, qui pourraient expliquer le comportement étrange de son compagnon de

voyage. En fait, elle se demandait surtout si son unique hypothèse tenait la route : il pourrait s'agir de son amie de Mikuro, que Bathilda avait parrainée peu après leur départ de la planète minière. Les sentiments forts qu'entretenait Frédéric lors de leur séparation, et les circonstances exceptionnelles de celle-ci, expliquaient sûrement sa réticence à faire à nouveau face à son amour d'enfance. Cependant, il était toujours temps d'assumer ses responsabilités, et Frédéric ne pouvait que tirer des enseignements bénéfiques d'une discussion avec Faïza si longtemps après leur dernière (?) rencontre.

Même si, elle devait l'admettre, elle redoutait elle-même de rencontrer une femme qui avait pu susciter des sentiments si forts chez un homme comme Frédéric, qui lui-même avait suscité des sentiments si... ambivalents dans son propre cœur.

Elle chassa ces pensées de son esprit et se concentra sur la manoeuvre d'approche de sa navette vers l'astroport. Il ne serait que trop temps de penser à ce genre de choses à un moment où elle n'aurait pas la vie d'une grosse dizaine de personnes sous sa responsabilité de pilote !

Les manoeuvres furent rapides et sans douleur pour personne (excepté Frédéric qui semblait souffrir toute la souffrance du monde en cet instant, probablement dans le but essentiel de convaincre Bathilda qu'il n'était pas en état de continuer). Estelle

devait admettre qu'elle trouvait le spectacle assez comique malgré tout ce qu'il lui évoquait de sentiments ambivalents. Et elle devait admettre que Bathilda avait une force de caractère impressionnante : elle-même aurait cédé dès le premier regard suppliant lancé par Frédéric.

Mais Bathilda n'avait pas cédé, et n'avait pas l'intention de le faire. Frédéric émit la suggestion de suivre le groupe qui s'en allait chercher les marchandises et quelques provisions fraîches en traîneau antigrav. Bathilda émit quant à elle la suggestion de promener Frédéric en laisse pour être sûre qu'il ne s'en aille pas dès qu'elle aurait le dos tourné. Contrairement à ce qu'Estelle aurait pensé, il y avait des limites à ce que Frédéric pouvait supporter pour éviter une confrontation directe avec son amie d'enfance (s'il s'agissait bien de son amie d'enfance, évidemment). Ils se mirent donc tous les trois en route, Estelle ouvrant la marche, Frédéric la suivant et Bathilda surveillant de près les mouvements de son second. Si Bathilda avait voulu persuader Frédéric à les suivre plutôt qu'à le forcer, elle aurait peut-être réussi compte tenu des informations parcellaires que Faïza lui avait transmises dans son dernier message holovisio. Visiblement, elle en avait appris sur plusieurs sujets qui préoccupaient actuellement l'équipage du *Fleur Bleue*, notamment sur ces étranges créatures métalliques qui étaient apparues sur Askhyl... et sur Sido.

« Bathilda ! Estelle ! Quel plaisir de vous revoir !
Et... Frédéric ? »

Faïza n'avait pas remarqué tout de suite la présence de l'homme qui accompagnait Bathilda et Estelle. Mais il ne lui avait fallu qu'un instant pour reconnaître en lui le petit Frédéric craintif et odieux qui l'avait accompagnée lors de leur fuite de Mikuro. Bathilda fit mine de répondre, mais Frédéric s'avança bravement et hocha la tête.

« Oui, Faïza. Bonjour... Ça faisait longtemps, dit-il d'un ton timide.

— En effet, cela fait bien longtemps, dit-elle en hochant la tête en retour. Je n'aurais jamais cru dire ça un jour avant d'être une vieille mamie croulante, mais tu as beaucoup grandi ! J'ai presque eu du mal à te reconnaître. »

Faïza et Frédéric s'observèrent mutuellement quelques instants, dans un silence bienveillant. Estelle sentit qu'il y avait quelque chose de grand entre eux deux, avec quoi elle ne pouvait pas rivaliser. Une sorte de flamme de premier grand amour qui voulait renaître sous les cendres du temps qui étaient tombés dessus. C'était peut-être de ça que Frédéric avait si peur, finalement, mais quelque chose en lui devait se dire que c'était beau même si c'était effrayant. Et c'était ce quelque chose qui faisait briller ses yeux à cet instant. Bathilda elle-même parut consciente de la

magie de l'instant, et laissa quelques moments supplémentaires à Faïza et Frédéric pour redécouvrir chacun ce que l'autre était devenu. Mais le capitaine était là pour affaires, et elle dut se résoudre, à contrecœur, à briser discrètement le charme.

« Hum. Faïza, ne doute pas un instant du fait que je te prêterai Frédéric tout à l'heure pour que vous puissiez régler vos comptes et discuter tout votre soûl, mais je suggère que nous commençons la réunion de travail.

— Évidemment, Bathilda, répondit Faïza en battant des paupières comme au sortir d'un long sommeil.

{TODO Réunion de travail puis Bathilda et Estelle qui partent vers la ville basse en traîneau antigrav pour une raison quelconque}

Bathilda et Estelle eurent à peine franchi la porte de sortie que le silence retomba comme une chape de plomb entre Frédéric et Faïza. Elle osa un regard vers lui, qui le détourna aussitôt. Finalement, il réussit à la regarder dans les yeux aussi, et à esquisser un sourire timide... Qui se transforma bien vite en sourire franc. Il ne savait pas quoi dire qui ne soit pas trop bateau en de telles circonstances. Cela faisait... combien ? Dix ans qu'il ne l'avait pas vue ? {TODO à recompter, je suis pas trop sûre en fait.}

En dix ans, elle qui n'était « que » magnifique à ses yeux avait encore gagné en beauté et transpirait maintenant la perfection. Son sourire et ses lèvres pulpeuses, sa peau parfaite et ses longues boucles noires qui tombaient en cascades brillantes sur ses épaules pour filer vers son dos... Tout éveillait en lui le désir d'un homme bien adulte, un désir physique qu'il maîtrisait bien. Mais Faïza n'était pas — ne serait plus jamais — une femme comme les autres, dont il pourrait maîtriser les sentiments qu'elle suscitait en lui. Il avait férocelement redouté cette confrontation et avait tout fait pour l'éviter, mais il ne pouvait plus se défilier maintenant. Maintenant, il regardait Faïza avec les yeux d'un adolescent, le coeur battant la chamade, plein de son amour pur et fou furieux pour son amie d'enfance. Et l'adolescent en lui, qui redoutait le contact physique comme l'inconnu, disputait férocelement le contrôle avec l'homme, prédateur, qui n'avait qu'une envie... Mais l'adolescent refusait de risquer de rompre le charme. Il n'autorisa qu'un seul geste à Frédéric adulte. Comme s'il avait peur que Faïza disparaisse au contact de leurs peaux, il passa un pouce très tendre sur la joue de son amie.

Rien ne se passa. Elle ne disparut pas. Elle ne se transforma pas en grenouille. Le décor resta là, sans bouger. Elle resta là, sans bouger, en disant avec ses yeux et avec son sourire un tas de choses que Frédéric se sentait beaucoup trop bête pour comprendre. Il

plaça une main sur chacune des joues de son amie, comme pour l'embrasser. Mais il se contenta de caresser la peau de ce cou et de ce visage si chéris entre Mikuro et Sido, en en savourant la douceur et la chaleur, et en se plongeant dans ces yeux si grands et si noirs.

« Faïza, commença-t-il, je... je ne sais pas... »

— Chuuut, répondit-elle en caressant les deux mains posées sur son visage. Je sais que tu ne sais pas. Moi non plus, je ne sais pas quoi dire. Qu'est-ce qu'on peut se dire quand on ne s'est rien dit pendant si longtemps ? »

Il n'y avait pas un once de reproche dans la voix de Faïza. Frédéric la regarda longuement dans les yeux. Et il décida de ne pas détourner le regard en répondant à la question de son amie. Il savait très bien ce qu'il avait à lui dire après si longtemps.

« Pardon, répondit-il simplement. Je te demande pardon de ne pas avoir cru en toi. Et d'avoir fui parce que je ne voulais pas voir que tu étais capable de mieux que simplement rester avec moi sur un rafirot pourri. Pardon de t'avoir fait si mal. »

Des larmes montèrent dans les yeux de Faïza. Elle secoua la tête comme pour dire que ce n'était rien, mais ce n'était pas rien. Frédéric savait qu'elle avait énormément souffert de son départ, et elle ne pouvait pas le nier.

« Je m'en veux, Faïza. Je m'en veux terriblement et

c'est pour ça que j'ai eu si peur de te recroiser quand j'ai su que tu étais en vie, et que j'ai tout fait pour l'éviter. Même après que j'avais retrouvé Bathilda. Même si de penser à toi, et à ce mal que je t'ai fait par pur égoïsme, m'empêche chaque jour de vivre normalement. Parce que, chaque fois que je noue une relation avec quelqu'un, une petite voix me dit que je suis un monstre. "Tu es un monstre, Frédéric, et un lâche."

— Tu n'es pas un monstre, Frédéric, répondit Faïza qui pleurait maintenant franchement. Tu n'es pas un monstre. Tu es juste humain, avec des défauts, comme tout le monde. »

Elle resta un instant silencieuse, en regardant Frédéric d'un air songeur à travers ses yeux brouillés de larmes. Et, comme lui tout à l'heure, elle le regarda droit dans les yeux pour continuer.

« Et je te pardonne. J'ai voulu très fort que tu souffres de ce que tu m'as fait, mais tu as très bien fait le travail tout seul, ironisa-t-elle. Mais j'ai compris ce qui s'est passé dans ta petite tête, finalement. J'ai mis un certain temps. C'est à ce moment-là que je t'ai pardonné. C'était il y a longtemps, déjà. Tu étais déjà pardonné depuis longtemps quand tu as franchi le seuil de cet appartement, mais c'était inutile tant que je ne te l'avais pas dit, n'est-ce pas ? Tu es pardonné, Frédéric. Pardonné. »

Frédéric n'aurait jamais cru qu'il pleurerait un jour de joie. Il avait décrété que c'était pour les idiots et les

chiffons. Pourtant, il n'était pas triste du tout et il était indéniablement en train de pleurer de toutes ses forces lorsqu'il attira enfin Faïza contre lui pour la serrer dans ses bras. Il sanglotait toujours quand Faïza l'embrassa enfin, d'un baiser long et tendre, un baiser d'adolescente, qu'elle avait gardé au chaud, pour son unique amour d'adolescence, pendant de si longues années. Puis le charme s'estompa, et Frédéric et Faïza, à nouveaux maîtres de leur personnalité adultes, s'écartèrent un peu l'un de l'autre et se regardèrent avec un petit sourire complice. Faïza laissa passer un sourire carnassier sur sa bouche si jolie, et dit sur un ton faussement précieux en plantant un regard gourmand dans les yeux de Frédéric :

« Maintenant, monsieur Allington, j'hésite entre vous emmener dans la pièce voisine pour voir et... disons, pratiquer un peu mieux l'homme que vous êtes devenu... Ou vous verser un petit thé, histoire que vous puissiez me raconter tous les ragots qui ont cours sur le *Fleur Bleue* en ce moment, ainsi que tous ceux de la décennie qui vient de s'écouler.

— Mademoiselle Nassarib, répondit Frédéric sur le même ton, mais avec un sourire franchement amusé, je vous trouve bien présomptueuse de proposer ainsi votre lit à un homme hautement monogame dont vous ne savez rien de la situation sentimentale actuelle. Je suggère donc de commencer, ainsi que vous l'avez gentiment proposé, par un petit thé afin

de remettre vos connaissances au goût du jour. Je prendrai deux sucres et un nuage de lait, s'il vous plaît. »

TOUT ÇA POUR DE LA MAUVAISE POÉSIE

« Madame, je vous en conjure ! Laissez-moi réaliser une sculpture de vous ! Vous êtes si particulière ! Je m'en voudrais de laisser de laisser échapper quelqu'un avec une aura telle que la vôtre ! Oh, s'il vous plaît...

— Je vous ai déjà dit non, monsieur ! Je vous défends de m'importuner encore. Et je refuse que vous utilisiez votre... gruyère pour sculpter mon effigie. C'est bien compris ? »

Estelle avait profité de la distraction du capitaine pour aller lâchement s'amuser quelques minutes sur la piste de danse, apprenant par la même occasion quelques pas de danse de la part de quelques inconnus ravis. Refroidie par ses précédentes aventures, Estelle avait soigneusement évité les quelques distributeurs de gatorine qu'un oeil exercé lui avait permis de repérer rapidement. Le cadre

ressemblait en tout point à ce qu'on pourrait attendre d'un bar des bas-fonds de la capitale. L'atmosphère était enfumée par des fumées produites par la combustion de plusieurs plantes-tabac différentes, donnant une odeur très caractéristique au lieu, et les alcools divers coulaient à flots dans des verres de tailles très diverses et variées. La musique était bruyante et la lumière était intentionnellement tamisée, pour qu'on ne puisse pas dévisager par accident l'un ou l'autre de ses voisins. Bathilda avait pour intention première de retrouver dans ce bar un contact recommandé par Faïza, mais elle avait hélas croisé le regard de cet étrange énergumène en manteau gris clair, aux longues boucles blondes et portant une grosse paire de lunettes en écaille, qui l'avait repérée en quelques minutes à peine. Estelle avait craint, pendant un instant terriblement long, que cet homme en manteau fût un des assassins qui avaient tenté de supprimer Bathilda sur Uranie. Heureusement (ou malheureusement) l'homme n'était qu'un étrange artiste un peu fêlé, qui réalisait des sculptures en «gruyère», une forme de vie extraterrestre de couleur jaune, et de structure cellulaire assez semblable au corail disparu de la vieille terre. Personne n'avait étudié cette forme de vie d'assez près pour lui donner un autre nom, et cet artiste dont elle n'avait pas saisi le nom se vantait donc de pouvoir tout sculpter en «gruyère». Le principe était de donner la forme désirée à la pâte

jaune vif (enfin... jaune gruyère) dans un premier temps, puis de lui donner à manger du calcium à haute dose. Les créatures minuscules qui constituaient l'entité transformaient alors leur gangue organique en solide structure calcaire. Voilà pour la partie biologique. La partie spirituelle de la création de ces sculptures échappait un peu à Estelle, et elle avait assisté, impuissante, aux longues explications passionnées de l'artiste sur l'aura « spéciale » de Bathilda avant de se faire happer par un groupe de fêtards pour aller danser. Estelle avait eu le temps d'apprendre et de perfectionner la danse du coin (beaucoup plus perfectionnée que la musique assez sommaire et répétitive qui passait là) et même d'apprendre le nom de ses compagnons de danse, puis de boire quelques verres, et Bathilda était toujours en négociations serrées avec l'artiste à lunettes pour qu'il lui fiche la paix. Estelle remarqua avec un certain soulagement que l'artiste collant n'avait pas encore perdu un quelconque membre et n'affichait pas encore de bleu au visage, signe que Bathilda avait à peu près réussi à maîtriser sa fureur et son exaspération. Cependant, il était peut-être temps de mettre fin à son calvaire, et elle décida de tenter une approche un peu différente pour distraire l'assaillant de son capitaine. Elle était là aussi pour la protéger, après tout. Et les quelques verres qu'elle avait dans le nez l'aideraient sûrement à mettre en oeuvre cette stratégie innovante dont elle venait

d'avoir l'idée. Elle prépara le sourire le plus ignare qu'elle possédait en réserve, et lança une tape très amicale sur le dos de l'inconnu « artiste » qui importunait sa chère Bathilda. Quand il se retourna, elle lança sa première attaque.

« Bonjour, monsieur sculpteur. Que faites-vous donc là ?

— Je... Bonjour, mademoiselle, répondit le “sculpteur” d'un ton hésitant. Que me voulez-vous ?

— Vous m'inspirez, c'est tout. Vous rendez mon coeur fou.

— Euh... oui. Parfait, conclut l'artiste sur un ton dédaigneux. Si vous permettez, j'étais en plein milieu d'une conversation très importante. »

Mais Estelle n'avait pas dit son dernier mot. Elle savait très bien jouer les pots de colle si elle décidait de s'y mettre, et continua l'attaque en agrippant un bras de son interlocuteur et en lui décochant son regard le plus désespéré.

« Non, mon bel insensible ! Ne m'abandonne pas !

Je suis si ébahie de ce qu'en toi je vois !

Tu es si beau et grand que pour toi je crois bien

Que je dégainerai de beaux alexandrins.

— Mais qu'est-ce que... Mais laissez-moi, enfin, espèce de sangsue ! »

Entendre ce vampire traiter Estelle de sangsue avait quelque chose d'ironique et de savoureux. Du

coin de l'oeil, Estelle aperçut la lueur d'amusement et d'approbation briller dans les yeux de Bathilda. Elle s'amusait beaucoup, visiblement, mais devait bien se douter que sa pilote n'avait pas en poche un stock indéfini d'alexandrins (quoique) et que son estimé sculpteur qui voulait faire d'elle sa muse finirait par ignorer un jour ou l'autre le pot de colle qui lui débitait de la poésie dégoulinante. Quand Estelle attrapa à deux mains le visage de son interlocuteur pour le forcer à la regarder dans les yeux, Bathilda décida que le moment était venu de s'éclipser.

« Un regard aussi dur, commença Estelle, qu'il ne peut pas pleurer...

— Mais enfin c'est un scandale, mademoiselle ! Laissez-moi parler à ma m... Mais ! Quelle horreur, glapit-il, ma muse est partie !

— Quand sa muse est partie, fuyant la folie née...

— Arrêtez, maintenant ! » mugit l'“artiste” en portant la main vers une des poches de son imper pour y chercher un objet mystérieux. Mais Estelle maîtrisait suffisamment les étranges capacités que lui conféraient les nanites qui couraient dans son sang, et elle vit la batterie de l'arme à énergie commencer à faire couler le courant destructeur dans la carcasse de l'arme. Elle ne pourrait pas l'avoir avec seulement des mots. Et l'alcool lui donna envie de mettre en pratique une impression récente que lui donnaient quelques réflexions et essais qu'elle avait menés ces derniers jours. Elle posa simplement la main sur le

coeur de l'homme, là où sa main avait commencé à farfouiller à la recherche de son arme.

« Née dans le coeur d'un homme qui ne sait voir qu'en lui,

Quand le plus grand danger... vient forcément d'*autrui*. »

Et en insistant sur ce dernier mot, elle tendit son esprit de toutes ses forces vers la main qu'elle avait posée tout près de l'arme du sculpteur. Il n'y eut pas l'explosion qu'elle espérait confusément entre le passage de deux molécules d'alcool sur ses neurones épuisés, mais une étincelle électrique suffisante pour faire oublier son agressivité à monsieur le sculpteur, qui protesta sous la douleur. Avec un sourire narquois, Estelle porta la main sous le menton du sculpteur, pour lui caresser presque tendrement les poils de barbe qui y poussaient :

« Je n'aurai pas toujours de beaux alexandrins

Pour te sauver de celle qui saurait plutôt bien

Te rôter la cervelle ou te briser les os,

Donc demain, s'il te plaît, garde clos ton museau. »

Pas tout à fait satisfaite de ses dernières rimes, mais satisfaite de s'être bien amusée et consciente qu'il ne s'agissait pas de faire de la *belle* poésie, Estelle repartit vers la piste de danse, tout en rythme et en sourires, avec quelque part l'espoir d'avoir fait réfléchir cet étrange énergumène.

* * *

Jérémie et {Tartempion, le médecin} se dirigeaient vers le restaurant de la ville basse où Bathilda leur avait donné rendez-vous par communicateur quelques dizaines de minutes auparavant. Le résultat des recherches de Jérémie et {Tartempion} dans Sido-capitale était tout à fait concluant au regard des objectifs de mission imposés par Bathilda. Leur mission de l'après-midi avait consisté à retrouver un certain nombre d'anciens contacts de Bathilda et Frédéric pour les rappeler à leur bon souvenir et demander quelques services de renseignements. Il s'agissait de deviner qui pouvait en vouloir à Bathilda, et de tenter de remonter la piste jusqu'aux commanditaires des tireurs d'Uranie. Jérémie et Tartempion avaient donc trouvé des éléments intéressants, et les avaient soigneusement sauvegardés et dupliqués sur plusieurs puces de données. Ils s'efforcèrent de ne pas avoir l'air trop angoissés en traversant les ruelles étroites entourées de bâtiments défraîchis qui contrastaient fortement avec les bâtiments ultramodernes de la ville haute et des grandes tours disposées en hexagone. Ici, les bâtiments n'étaient pas disposés en unités hexagonales, ni même séparés par des ruelles rectilignes. Tout s'articulait dans un désordre mouvant et énergique, au sein duquel les autochtones se déplaçaient avec une aisance née de l'habitude. Il n'y avait pas de panneau ni de plan qui aurait pu

indiquer à un étranger où il était. Néanmoins, Tartemion {le médecin} était très à l'aise, grâce aux longues années qu'il avait passées au service de Bathilda, autant comme médecin de bord que comme contact dans les bas-fonds du monde moderne.

Ils se dirigeaient, donc, vers le petit restaurant (Jérémie frémissait à l'idée de ce que son système digestif aurait à redire à la nourriture que servirait ce restaurant) indiqué par Bathilda, qui avait eu la bonté d'indiquer également les coordonnées GPS locales de l'établissement. Les gens parcouraient les rues, vêtus non pas de haillons mais de vêtements tout à fait présentables, bien que souvent sales ou très usés. Beaucoup d'entre eux transportaient des grands sacs de plastique usés aux couleurs criardes, à la différence des habitants des hautes tours qui avaient plutôt l'habitude de se promener avec simplement des terminaux portables ultra-modernes. Jérémie voyait bien quelques-uns de ces engins autour de lui aussi à cet instant, mais les appareils n'étaient pas du tout à la pointe de la mode comme leurs homologues des hautes tours, et leurs propriétaires ne cherchaient pas du tout à les exhiber. Le taux de criminalité devait être bien plus élevé ici, où aucune autorité n'estimait utile de dépenser de l'argent à assurer la sécurité de quiconque... Cette pensée dérangea beaucoup Jérémie. Il avait mis les deux pieds franchement de l'autre côté de la loi pour profiter de quelque liberté,

mais on ne pouvait pas reprocher à des honnêtes gens de ne pas vouloir en faire autant. Et ce qui le désolait, c'était les conditions de vie qui découlait de ce choix pour des gens honnêtes mais peu lotis : ils devaient vivre dans des conditions de vie douteuses, sans personne prêt à les aider. C'était d'autant plus mesquin qu'ici, on n'était pas, comme sur Mikuro — pensa-t-il en se souvenant du récit de Frédéric — à plusieurs années-lumières de la première cité riche et de la première entreprise pourvoyeuse d'emplois... On était *dans* une cité riche et pourvoyeuse d'emplois ! Mais cet endroit était presque une zone de non-droit tant les autorités impériales avaient décidé de ne pas s'y intéresser. En conséquence, des hors-la-loi à l'exemple de Bathilda ou Frédéric, et, plus récemment, d'Estelle, d'Arianne ou de lui-même, pouvaient apparaître sans danger inconsidéré et agir dans les limites implicites des règles — à défaut de lois — de la ville basse de {TODO trouver le nom de cette scrogneugneu de capitale de Sido}.

Un grand fracas se fit entendre dans un établissement de boissons situé un peu devant eux, et une chaise fut éjectée — comme dans les vieux films de cow-boys, au moment de la bagarre dans le saloon — en brisant la fenêtre qui donnait sur la ruelle boueuse qu'ils étaient en train de longer pour rallier leur destination. À la suite de l'éjection du meuble innocent, des éclats de voix se firent entendre depuis l'intérieur du bar, et quelques-uns de ses

clients jugèrent plus prudent d'aller boire ailleurs si c'était plus prudent. Jérémie fixa machinalement le groupe de clients qui sortaient précipitamment de l'établissement, la plupart en passant par la porte, et il croisa le regard d'une belle jeune femme en poncho coloré, aux longs cheveux noirs très lisses, au teint pâle et arborant deux grands yeux sombres. Il aurait juré avoir déjà vu ce visage et cette allure quelque part, mais où ? Il ne risquait pas de reconnaître grand-monde dans les bas-fonds de Sido. La jeune femme remarqua qu'il la dévisageait, et il perçut un éclair de contrariété et de défi dans son regard avant qu'elle ne se fonde dans la foule et disparaisse aussi vite qu'elle était apparue, laissant Jérémie avec ses questions.

« Euh... Dis-moi, Tartempion, commença Jérémie, tu as vu cette jeune femme aux cheveux noirs et longs, là ?

— Où ça ? » demanda le médecin, qui avait fait quelques pas en direction du bar pour jeter un regard curieux par la fenêtre cassée, et s'était retourné à la question de Jérémie pour dévisager à son tour les clients qui s'éloignaient déjà. Jérémie secoua la tête.

« Elle vient de partir dans la ruelle, là, donc laisse tomber, fit Jérémie en secouant la main comme pour chasser une mouche. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue, et je me demandais où. Donc tu aurais pu m'éclairer, je ne sais pas...

— Je n'ai pas regardé spécialement les clients qui

sortaient, en fait, mais j'ai tenté de voir si la bagarre dont nous venons de voir les conséquences a pu être causée par quelqu'un que nous connaissons. Et c'est le cas... Regarde. »

Jérémie s'approcha à son tour et osa lui aussi un regard par la fenêtre. Il aperçut, en effet, Estelle qui faisait face à un imposant barman vêtu d'un tablier qui avait peut-être été blanc un jour, et à un jeune homme blond qui lui tournait le dos. Les trois avaient à cet instant une conversation très animée, qui était manifestement en train de tourner à la défaveur nette du jeune homme blond. Jérémie n'eut pas le temps de protester que Tartempion {Le médecin de bord} était déjà entré dans la salle pour prendre part à la discussion. De toute façon, Estelle avait rendez-vous au même endroit qu'eux (probablement) et il aurait été idiot de la laisser derrière quand on pouvait faire le trajet en groupe. Jérémie aurait tout aussi bien apprécié de rester loin de tout individu susceptible de lui casser la figure, mais son avis n'avait plus vraiment d'importance à ce moment-là. Il soupira et pénétra dans le bar à la suite de {Tartempion le médecin}. La discussion était toujours aussi animée, même si le barman et Estelle avaient accueilli l'arrivée de {Tartempion} avec un grand soulagement. L'homme blond était complètement hystérique et secouait la tête vivement en parlant, ce qui ponctuait chacune de ses phrases de grands mouvements de chevelures blondes. Le poète reprochait quelque chose à Estelle

dont ni Estelle, ni le barman ne trouvaient correct que ce « quelque chose » justifie une telle colère et une telle violence. Finalement, le blond hystérique se retourna vivement et se dirigea furieusement vers la sortie... Mais surtout, tout droit sur la trajectoire de Jérémie, qui était juste derrière lui. La collision entre les deux hommes fut très violente, et Jérémie vacilla puis attrapa fermement le bras de son « agresseur ».

Le blond ouvrit la bouche en montrant les dents à Jérémie, et voulut protester contre le fait qu'on ne le laisserait donc jamais en paix sur cette planète pourrie, mais s'interrompit en découvrant le visage de l'homme à qui il était confronté, et resta remarquablement coi.

Le silence tomba comme un éléphant mort sur le groupe, si bruyant quelques instants auparavant. Le visage de Jérémie qui regardait fixement l'agresseur aux cheveux blonds et aux lunettes d'écaille était un masque plein de stupéfaction et de fureur. Estelle et Tartempion {le médecin} eurent un geste de recul en découvrant cette expression terrifiante — pas moins — sur le visage de Jérémie. Celui-ci eut un instant d'hésitation supplémentaire, puis il desserra enfin — quoique très légèrement — les dents et prononça très péniblement, et très lentement, un seul mot :

« Yannick. »

Il s'agissait manifestement du prénom de l'inconnu, car il blêmit. Aucun des spectateurs

présents n'eut la moindre idée de la raison qui pouvait expliquer que Jérémie connaissait le prénom de l'inconnu, mais celle-ci n'avait l'air de faire plaisir à aucun des deux hommes présents ici, qui se regardaient en chiens de faïence, sans bouger un muscle.

« Bonjour, Jérémie, fit l'inconnu en soutenant toujours son regard. Quel plaisir de te retrouver par ici. Tu fais du tourisme, toi aussi ? »

Les paroles étaient aimables, mais le ton, plus froid que la glace d'une comète entre deux systèmes, ne trompait personne. Ces deux-là se détestaient, mais l'explication de leur animosité, tout autant que celle du fait qu'ils se connaissait, demeurait un mystère pour l'assistance.

Jérémie, semblant soudain se rendre compte de la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce, et détourna difficilement le regard de l'autre pour se tourner vers ses amis. Estelle remarqua soudain la ressemblance frappante qui existait entre eux deux, maintenant qu'ils lui faisaient face tous les deux. Il prit une grande inspiration, et lança un début d'explication :

« Estelle, {Tartempion}, je vous présente Yannick Van Fitzgerald. Mon petit frère. »

RETROUVAILLES FRATERNELLES

« Tout cela est définitivement très intéressant, Jérémie », conclut Bathilda en posant sa chope de bière – vide – sur la table en bois recyclé du salon privé qu'ils occupaient. Jérémie arborait un magnifique bleu sur la joue gauche, et son arcade sourcillière droite était fendue. Bathilda craignait aussi qu'il ait une ou deux côtes fêlées, mais Jérémie ne semblait pas se plaindre outre mesure. Elle n'avait pas tout compris, mais il semblait que Jérémie avait croisé quelqu'un qui était son frère et qui était aussi passablement hystérique et agressif. Après un échange de coups très énergique, le frère de Jérémie avait pris la fuite. Voilà tout le récit qu'on lui avait fait, et elle n'en savait pas beaucoup plus. Elle avait pris Jérémie à part dès son arrivée dans le restaurant {Tartempion}, le blond aristocrate semblant soucieux et désireux de lui parler. Après avoir repensé encore un peu à ces événements et aux quelques explications de Jérémie. « Ton frère et toi êtes donc... de noble

naissance dans la république de {Tartempion, le nom de la république}, et vous avez fui les purges révolutionnaires après la chute du régime à la fin de la guerre. Je ne m'attendais pas à ce que tu sois un noble républicain – noble, je m'y attendais, mais je pensais que tu venais de l'empire.

— Je le sais bien, Bathilda, répondit Frédéric en se tordant nerveusement les doigts. Et je n'ai jamais tenté de vous faire croire le contraire. J'étais de toute façon plus en sécurité ici que dans le pays de fous qu'est devenue ma patrie... Mais il ne me coûtait rien d'être prudent. Et hors des circuits officiels, personne ne pouvait vérifier l'ascendance de ma famille. Malheureusement, Yannick et moi n'avons jamais été d'accord sur ce que nous pourrions faire pour survivre après notre fuite. Son objectif à lui est simple : il veut retourner en république {tartempion} et faire tomber le nouveau régime pour en reprendre la tête.

— Vraiment ? Je lui aurais plutôt vu des ambitions impliquant des sculptures de gruyère extraterrestre, souffla Bathilda avec une moue de dégoût.

— Ah, ça... Oui, il se prend pour un artiste avec ce gruyère spécial. Cela dit, toutes considérations artistico-mégalomanes mises à part, il faudrait que vous puissiez voir ce « gruyère ». C'est quelque chose de très intéressant, et cet idiot de Yannick ne l'exploite pas à plein. Pour tout dire, je pense que les créatures qui composent ce « gruyère » sont

intelligentes. Du moins, elles ont parfois des actions étonnamment structurées quand elles réfléchissent en groupe. C'est pour ça que je trouve stupide, et même dangereux, de réduire cette forme de vie à un matériau de sculpture.

— Certes. Je serai très intéressée de découvrir cette forme de vie étonnante un jour, mais j'ai des préoccupations plus terre-à-terre dans l'immédiat. Tu viens de me dire, Jérémie, quels étaient – quels sont – les buts que poursuit ton frère. Mais les tiens ? Quels sont tes objectifs réels ?

— Je ne vous ai pas complètement menti sur ce point, Bathilda. Théoriquement, je suis l'héritier du titre de noblesse de la famille, car je suis l'aîné de Yannick. Mais je n'ai aucune envie de rentrer en république et de me mettre à la politique, même en supposant que ce nouveau régime révolutionnaire tombe, et qu'on rende aux nobles leur rôle politique d'antan. Non, ce qui m'intéresse, c'est l'orichalque. Même si j'ai omis de mentionner leurs titres de noblesse, mes parents n'étaient pas politiciens mais scientifiques, ce qui constituait un sans précédent dérangeant en république. Ils étaient vraiment à la recherche de l'orichalque et d'une explication de ses propriétés physiques quand ils ont été... purgés. J'ai quitté la république avec pour seul bagage une puce de données contenant les résultats de leurs recherches. Hélas, elle m'a été dérobée par un type à qui j'ai demandé de me prêter son lecteur de puce. Je

ne pense pas qu'il pourra en faire grand-chose, les données sont chiffrées par une succession impressionnante d'algorithmes. Tout ce que j'ai pu en tirer avant de me faire piquer les données, ce sont ces informations parcellaires qui indiquaient l'emplacement de ces ruines... disons, intéressantes, sur Askhyl. J'étais prêt à explorer pour constater de moi-même les propriétés de ce fameux métal, quitte à vous révéler le tout ensuite pour tenter de récupérer les données de recherche de mes parents.

— On dirait que tout ne s'est pas passé comme prévu, fit Bathilda en encourageant, d'un signe de tête, Jérémie à continuer.

— Eh bien, il faut dire que vous m'avez impressionné, Bathilda. Plus le temps passait, plus je craignais de vous avouer que je vous avais menti par omission dès le début. Et j'ai commencé à me faire à cette vie où l'oisiveté est un souvenir lointain, où on donne des coups de main à bord, où on porte des choses, où on découvre le monde sans le dominer... J'ai aussi commencé à m'attacher à mon équipe de travail. Estelle, Arianne, Tartempion {le médecin}... Et même ce gros grizzli de Frédéric. »

Bathilda gloussant en entendant cette pique lancée à Frédéric, puis hocha la tête d'un air compréhensif.

« Je conçois que tu aies pu nourrir une certaine angoisse à l'idée de révéler la vérité pleine et entière à ton capitaine. Surtout, ajouta-t-elle avec un sourire, si la vérité inclut aussi de m'avouer un mensonge

comme celui que tu viens de me décrire. Compte tenu de l'énormité du secret et de ta situation délicate, je suis disposée à te pardonner. Mais, si tu veux que je t'aide, par exemple à retrouver ta précieuse puce, il va falloir me donner plus de détails.

— Bien entendu. Tout d'abord, je... »

Jérémie fut interrompu par un cri poussé dans la grande salle du restaurant où ils se trouvaient. Il mit une fraction de seconde à reconnaître la voix d'Estelle et à se lever précipitamment pour se porter à son secours, tel un chevalier servant. Bathilda fut néanmoins plus rapide, et c'est elle qui fit glisser le panneau de bois coulissant qui les séparait du reste du monde.

Ils sortirent dans la grande salle juste à temps pour voir Estelle, en larmes, traverser la salle en courant, se cognant dans les tables et les chaises, pour se jeter dans les bras d'un homme aux cheveux noirs. Jérémie crut d'abord qu'il s'agissait de Frédéric, mais ne comprenait pas pourquoi Estelle agirait ainsi dans ce cas. (Estelle aimait beaucoup Frédéric, Jérémie s'en était bien rendu compte. Cependant, il s'était aussi rendu compte que la jeune fille aurait écorché à mains nues quiconque lui aurait fait la remarque, et par conséquent il avait bien sagement préféré s'abstenir d'essayer.) Puis ils entendirent Estelle marmonner « Noah, Noah » contre le buste de l'homme, lui aussi au bord des larmes, qui caressa tendrement les cheveux tout aussi noirs de la jeune

pilote. Il fallut quelques secondes à Bathilda pour comprendre, puis sans détourner les yeux de ce tendre spectacle, elle dit tout bas à Jérémie :

« On dirait que tu n'es pas le seul membre de l'équipage du *Fleur Bleue* à retrouver ton frère, ce soir. Cependant je trouve que les Farrés sont plus diplomates que les Van Fitzgerald, si tu veux mon humble avis. »

Dans l'air frais quoique assez nauséabond de cette belle soirée, Faïza goûtait la joie simple d'avoir rendu quelqu'un heureux, même si elle ne pouvait pas constater de visu le résultat de sa conspiration. La première chose qu'elle avait demandée à Frédéric quand ils s'étaient retrouvés seuls, c'était le lieu de rendez-vous pour le groupe après les événements de la soirée. Sitôt cette information à sa disposition, elle avait appelé Noah Farrés, un de ses contacts occasionnels, pour lui donner le lieu de rendez-vous, en lui disant de demander « Bathilda Hammonds » et de se présenter sous son vrai nom. Elle avait aussi analysé, pour autant qu'elle le pouvait, les relations entre Frédéric et le reste de l'équipage du *Fleur Bleue*, et elle en avait déduit que Frédéric partageait effectivement son lit avec une fille. Il avait refusé de dire qui, mais Faïza était informatrice, non seulement pour Bathilda mais aussi pour bien d'autres personnes... Et ce genre d'information ne resterait pas secrète bien longtemps pour elle. C'était juste une

histoire de savoir à qui demander. Elle avait été très heureuse de retrouver son ami d'enfance, mais leur attirance mutuelle d'adolescents tout juste pubères était retombée comme un soufflé au fromage au fil de leur discussion d'« adultes » consentants. Elle avait décidé de se comporter avec lui comme une vieille amie joue les chaperons. Et elle goûtait le plaisir et la satisfaction de voir que Frédéric était manifestement assez satisfait de sa vie, d'autant plus que leur discussion de l'après-midi avait ôté un grand poids sur la conscience de son ami, le genre de poids qui peut vraiment vous empoisonner la vie. Mais, plus encore, elle goûtait à l'avance la satisfaction qu'elle goûterait en découvrant Estelle et Noah Farrés, réunis après avoir passé tant de temps loin l'un de l'autre, dont la majorité ignorant du sort de l'autre, voire dans la certitude qu'un des deux était décédé tragiquement.

Elle n'appréciait guère de descendre dans les taudis la ville basse quand ce n'était pas absolument nécessaire, mais ce soir, elle appréciait bien de pouvoir rencontrer tout l'équipage de Bathilda, ainsi que Noah Farrés. La soirée s'annonçait joyeuse et festive, et tout aurait un goût agréable d'amour et d'affection. Cela valait bien une promenade dans les taudis malodorants de la ville basse de {la capitale de Sido}, et elle avançait en souriant aux côtés de Frédéric Allington, aussi fier qu'elle d'être né sur Mikuro et de s'être sorti de là depuis.

* * *

Au détour d'un éclat de rire causé par une blague stupide dont Jérémie avait déjà oublié, dix secondes après, si c'était Frédéric ou {Tartempion le médecin} qui l'avait lancée, un éclair de mémoire relia deux éléments apparemment complètement indépendants dans sa tête. Malheureusement pour lui, son cerveau embrumé par l'alcool inventif des habitants de {capitale de Sido}-la basse n'était plus capable de l'empêcher de penser tout haut. Il pensa donc tout haut, le regard écarquillé par l'énormité de sa découverte.

« Noemi Vilasis. »

La joyeuse conversation s'éteignit aussitôt. Tous les regards se tournèrent vers celui qui avait prononcé deux mots absolument pas en rapport avec la conversation légère qui tournait à l'instant entre les convives assis à cette table. Estelle, tout à fait joyeuse, lui asséna un regard inquisiteur.

« De quoi parles-tu, Jérémie ? Tu es bourré, je crois.

— Aha, approuva-t-il d'une voix pâteuse, comme s'il avait du mal à faire la différence entre les syllabes qu'il voulait prononcer. Mon ébriété ne fait aucun doute, ça c'est sûr. Mais je repensais, je ne sais pas pourquoi, à cette fille que j'ai vue quand mon hystérique de frère a fracassé la vitre de ce bar et que tous les clients sont sortis précipitamment. Je l'ai vue,

et son visage m'a immédiatement rappelé quelqu'un, sans que je sache qui exactement sur le coup.

— Et c'est Noemi Vilasis que cette fille t'a rappelé ? C'était juste une ressemblance, remarqua Frédéric. Il se passe beaucoup de choses sur Sido, mais sûrement pas des résurrections. Et autant les habitants des taudis sont louches, on n'a pas l'habitude d'y croiser des fantômes.

— Évidemment, je ne m'attendais pas à croiser dans la rue une héroïne impériale de guerre décédée tragiquement. C'est pour ça que la partie intelligente de mon cerveau n'a pas fait le lien tout de suite.

— En revanche, continua une Estelle hilare en remplissant la chope de Jérémie d'un liquide brunâtre et mousseux ressemblant d'assez loin à de la bière, maintenant que tu es complètement gris, la partie crétine de ton esprit ne subit plus la censure injustifiée de ton intellect, et tu acceptes beaucoup mieux n'importe quelle réalité. Crois-moi, tu es beaucoup plus amusant comme ça, alors il est temps de diluer encore un peu toute cette censure pour voir ce que ce deuxième cerveau pourrait nous raconter d'autre. »

Un éclat de rire général suivit cette déclaration, et tous continuèrent à boire joyeusement. Personne ne remarqua le regard sombre que Bathilda portait fixement à Jérémie depuis son intervention.

BONS BAISERS D'OMBRE-MARBRE

« Nous y voilà, dit Bathilda en se frottant les mains alors que les pressions s'équilibraient autour du boyau d'accès. Tout le monde est bien équipé du nécessaire ?

— Oui, dit Frédéric d'une voix qui trahissait à peine sa tension. Nous avons tous notre gilet pare-balles et notre paire de pistolets.

— Parfait, répondit Bathilda d'un ton badin. Partons donc en promenade sur Ombre-marbre. Il s'agit, continua-t-elle joyeusement en se tournant vers Estelle, Jérémie et Arianne, d'une petite station sympathique où nous allons rencontrer plein de gens bien. Je suis sûre que vous allez bien vous amuser par ici. »

Estelle ne put réprimer un frisson d'effroi à ces mots de Bathilda. Frédéric semblait avoir une sainte horreur de cette station spatiale, et, d'après ce qu'il avait laissé échapper de cette station, le séjour sur

Ombre-marbre ne s'annonçait pas « tranquille » pour le moins du monde. Et puis, sur quel genre de station spatiale se rendait-on en s'étant préalablement équipé de *deux* armes et d'un gilet protecteur ? C'était insensé. Bathilda aurait au moins pu avoir la délicatesse de les laisser en sécurité sur le *Fleur Bleue*, mais elle avait insisté pour que le petit groupe « des jeunes », comme elle disait, l'accompagne pour cette « promenade ».

Enfin.

Maintenant que le vin était tiré, il faudrait le boire, selon le vieux proverbe. Estelle n'arrivait pas à sortir de sa tête la voix angoissée qui lui murmurait qu'il valait mieux qu'on se contente de tirer du vin, car aucun proverbe ne dit ce qu'il faut faire quand quelqu'un s'amuse à tirer *des balles* à la place du vin. Mettant un terme à ses pensées angoissées, elle se concentra sur la réalité et suivit Bathilda dans le boyau qui les mènerait dans l'astroport de la station Ombre-marbre.

La station la plus concentrée en malfrats de toute la galaxie explorée était un gigantesque réseau de galeries et de poches creusées dans un astéroïde de roche gris foncé veiné de blanc. Les premiers occupants de l'endroit trouvaient que cette roche ressemblait à du marbre, bien que personne n'ait songé à l'époque à vérifier expérimentalement si le terme était acceptable d'un point de vue géologique. Le nom « Ombre-marbre », pour rappeler à la fois la

couleur gris sombre de la roche et les petites veines de blanc, convenait tout à fait aux premiers contrebandiers qui avaient déposé leur planque ici. Au cours des siècles, on avait creusé d'autres caves d'habitation et d'autres hangars, on les avait progressivement reliés par des galeries, et finalement on avait apporté des usines de traitement d'atmosphère depuis les quatre coins – façon de parler – de la galaxie. Petit à petit, Ombre-marbre avait rassemblé des « indépendants » qui vivaient de leur propre interprétation des lois, et avaient vu la nécessité d'avoir un point de rassemblement dans une zone neutre. La population permanente d'Ombre-marbre s'élevait à plusieurs milliers d'individus, dont la composition précise était plutôt mouvante au gré des contrats de mercenaires, des arrivées et des départs, et de la vitalité de l'économie parallèle dont la station spatiale était un point névralgique de plus en plus important à mesure que le temps passait.

Bathilda était ici pour déposer quelques marchandises (tout à fait légalement acquises, assurait-elle) et pour jouer les courriers entre Faïza et un autre nœud du réseau d'informateurs auquel elle appartenait. La première destination du petit groupe, une fois à l'intérieur du couloir passagers dans laquelle il s'était retrouvé, fut donc un des hangars de stockage creusés à même la roche. Ils devaient y retrouver un certain {Tartempion}. L'échange fut bref. L'imposant « commerçant », barbu, chauve,

balafré et privé de l'oeil gauche, n'était pas bavard. Il se contenta de hocher la tête en prenant connaissance du bloc mémo que lui tendait Bathilda, et lui désigna en marmonnant un emplacement où procéder au débarquement. Bathilda acquiesça et transmit les instructions à ses gars de la logistique du *Fleur Bleue*. Estelle fut stupéfaite de découvrir que cette économie parallèle reposait aussi sur l'utilisation d'une monnaie parallèle, que les participants à cette économie parallèle s'échangeaient directement de compte à compte.

Bathilda sourit en découvrant la stupéfaction visible d'Estelle, et celle, moins évidente, d'Arianne. Elle entreprit, très pédagogiquement, de leur expliquer que la plupart des gens qui vivaient de ce côté-ci de la loi ne se considéraient pas forcément comme « hors-la-loi ». Ils se considéraient simplement comme « parallèles », et usaient de cet adjectif comme d'un substantif pour se désigner entre eux. Estelle et Arianne étaient donc devenus, malgré elles, des « parallèles » à l'économie toute-puissante de l'empire. Jérémie avait, quant à lui, fait le choix délibéré (même si légèrement poussé par des circonstances exceptionnelles) de devenir un parallèle. Par ailleurs, des gens à l'image de Frédéric et Faïza étaient quasiment parallèles de naissance, l'économie de leur planète reposant essentiellement sur cette « économie parallèle », issue d'un monde de débrouillardise où les intérêts individuels et collectifs

s'équilibraient de façon beaucoup plus humaine, de l'avis de Bathilda, que dans l'économie et le mode de fonctionnement officiels. La frontière était mince, évidemment, et nombreux étaient les personnes à participer aux deux mondes, comme Faïza.

Après cette explication, Estelle se sentit légèrement plus rassurée, mais Frédéric n'avait pas l'air de trouver que le caractère « parallèle » de leur environnement le rendait moins dangereux pour autant. Bathilda n'essaya pas de le contredire. Après tout, ils n'avaient pas encore mis les pieds dans le quartier vraiment « commerçant » de la station spatiale, et les visiteurs qui étaient ici pour la première fois – Arianne, Estelle et Jérémie pour ne pas les nommer – auraient tout le temps de se forger leur propre opinion à ce moment-là. Après l'échange de monnaie parallèle – les « slash », de symbole // – pour bonne réception de la marchandise, Bathilda emmena ses visiteurs dans une visite touristique d'Ombre-marbre.

La visite commença par la grand-place, où avaient lieu l'essentiel des échanges presque légaux de l'économie parallèle. Le lieu ressemblait à une grande caverne aux murs gris et très lisses, presque brillants. Bathilda expliqua que les premiers occupants du lieu — ou au moins l'un de leurs successeurs — avaient mis au point un revêtement plastique transparent parfaitement étanche pour les murs de pierre dont on n'était jamais sûrs qu'ils soient parfaitement opaques

pour protéger les occupants de la station contre le vide dangereux de l'espace. Ce revêtement s'appliquait sous forme liquide, au pinceau, et réticulait en vingt-quatre heures. Il fallait trois couches orientées différemment pour que l'étanchéité soit optimale, mais ensuite, il fournissait une protection contre le vide et le froid remarquablement efficace et durable.

Estelle trouvait étonnant que Bathilda connaisse tant d'informations pointues sur une foule de petits détails comme celui-ci. Mais elle faisait peut-être partie de l'économie parallèle depuis suffisamment longtemps pour avoir entendu les explications plusieurs fois, se dit-elle. Elle se tira de ses pensées et de ses interrogations pour regarder plus attentivement autour d'elle. De nombreux petits containers aménagés s'étaient étalés autant en largeur qu'en hauteur, et des allées supportées par des échafaudages d'allure bancaire reliés entre eux par de maigres escaliers couraient entre tous les édifices. Visiblement, les petites échoppes rivalisaient d'imagination pour nommer leurs boutiques : un petit container vert vendant du matériel d'aménagement d'intérieur affichait une pancarte « Alligastore », une petite buvette affichait « l'assoiffard », et tous les commerces qui se trouvaient là avaient un nom inventif et de goût pas trop mauvais. Bathilda surprit Estelle à observer les alentours en souriant jusqu'aux oreilles au fur et à

mesure qu'elle découvrait les noms des magasins. Arianne et Jérémie semblaient apprécier eux aussi la visite. Tant mieux, car il ne s'agissait là que de la partie non dangereuse. Frédéric exagérait peut-être un peu, mais même Bathilda et son calme de façade ne pouvaient vraiment nier que les galeries des profondeurs d'Ombremarbre ne se visitaient pas comme un endroit « curieux », mais comme une jungle emplie de prédateurs.

Estelle et Arianne insistèrent pour visiter quelques magasins de vêtements, et Bathilda les laissa faire à la seule condition qu'elle ne soit pas obligée de les suivre dans leur shopping. Hélas, comme les deux jeunes filles n'avaient pas encore de compte slash, il fallait que quelqu'un les accompagne... Elles partirent donc avec Frédéric après que Bathilda lui eut prêté un peu d'argent de poche, à l'usage des deux filles, au titre des services rendus à bord. Bathilda et Jérémie s'assirent sur une terrasse de tôle et sirotèrent des sodas en observant de loin Arianne et Estelle traîner Frédéric d'un magasin à l'autre, en le chargeant d'une quantité croissante de chiffons multicolores. Le spectacle était réjouissant, et Jérémie et Bathilda se livrèrent à une série de petits paris sur le prochain magasin qui serait pris d'assaut par les filles, la quantité de nouveaux sacs que porterait Frédéric à l'issue de la visite, et sur le montant probable de slashes dépensés à chaque visite. Bathilda avait une bien meilleure idée des prix pratiqués sur

Ombre-marbre, mais Jérémie semblait maîtriser remarquablement bien les connaissances relatives aux instincts féminins dans un magasin de vêtements. Il perdit donc uniquement les paris relatifs aux montants dépensés par ses amis, à la grande contrariété — heureusement teintée d'un amusement futile et sincère — de Bathilda.

Finalement, les filles (probablement aidées en cela par Frédéric) se lassèrent de leur frénésie mercantile, et rejoignirent Bathilda et Jérémie, toujours attablés sur leur terrasse de tôle. Bathilda ne réussit pas tout à fait à cacher son sourire amusé en félicitant Frédéric pour son courage. Elle prit un air beaucoup plus sombre en disant qu'ils avaient autre chose à faire, maintenant. Frédéric prit le même air sombre et sérieux que son capitaine quand Bathilda évoqua le *Marmor*, où elle voulait emmener au moins Frédéric (en tant qu'assistant et garde du corps), Estelle (en tant que détectrice de menaces) et Jérémie (en tant que consultant et client pour cette affaire de données à récupérer) pour la suite. Arianne avait le choix de les suivre ou non. Elle perçut, sans savoir exactement pourquoi, que Frédéric n'était pas enchanté à l'idée que son amante les suive aussi loin dans les profondeurs de la station, et proposa comme si de rien n'était de retourner sur le *Fleur Bleue* pour poser les affaires qu'elles avaient achetées.

L'affaire fut ainsi conclue, et les quatre visiteurs se dirigèrent aussitôt vers la galerie qui menait au

Marmor, où les attendait le contact que Bathilda devait rencontrer.

L'intérieur de la station était beaucoup moins hospitalier et agréable. On allait d'un endroit à un autre en passant par des boyaux presque dépourvus de pesanteur, en s'agrippant à des rampes accrochées à des murs où suintait l'humidité, emplis d'atmosphère recyclée en permanence et pas franchement agréable à respirer. Évidemment, on n'avait pas pu mettre des générateurs de gravité partout dans le même sens, pas plus qu'on ne pouvait mettre d'usines de survie très propres partout, mais quand même... Estelle eut presque envie de sortir son masque respiratoire pour le temps du trajet, mais elle n'osa pas tenter quoi que ce soit qui aurait pu être interprété comme de la rébellion devant la mine pensive de Bathilda. Elle se contenta donc de respirer un peu moins et d'essayer d'utiliser son nez, avec un succès assez limité, il fallait être honnête. Elle laissa de côté ses pensées concernant les odeurs de boyaux qu'on sentait dans les... dans les boyaux, n'est-ce pas, et se concentra sur leur destination qu'ils venaient tout juste d'atteindre. Bathilda se réceptionna prestement dans la salle qui s'ouvrait au bout du tuyau, Frédéric la suivit avec la même prestance née de l'expérience. Estelle était une spatiale aussi, elle n'eut donc pas trop de problème pour se réceptionner tout à fait correctement elle aussi. En revanche,

Jérémie, qui avait grandi sur terre et n'avait jamais pris l'habitude de l'apesanteur, trébucha et s'étala lamentablement sur la roche froide sous l'effet de la gravité à laquelle il ne s'attendait pas.

« Ah la la, Jérémie, Jérémie, asséna Bathilda sur le ton de la grand-mère maternaliste. Il faut faire attention quand on quitte un boyau à gravité zéro, enfin ! Ta mère ne t'a jamais appris cela ?

— Eh bien... Non, répondit Jérémie d'un ton dépité en essuyant la poussière qui ornait sa belle tunique.

— Eh bien elle aurait dû, rétorqua Bathilda en secouant énergiquement la tunique du jeune aristocrate. On ne sait jamais quand on va se retrouver dans un vaisseau spatial, de nos jours. Et on risque de plus en plus souvent d'aller chez des gens qui n'ont pas les moyens de se payer un générateur de gravité ou un lopin de terre sur une planète terraformée, hmm ?

— Euh, d'accord, si vous le dites, Bathilda... » bredouilla Jérémie, arrachant un sourire même à l'anxieux Frédéric.

« Allons-y, maintenant que tout le monde arrive à nouveau à se servir de ses jambes ! » plaisanta Bathilda en demandant l'ouverture d'un des sas qui s'ouvraient dans la roche autour d'eux. Le sas qui s'ouvrit après un léger sifflement d'équilibrage des pressions sas-extérieur était situé sous un néon

tremblotant indiquant le mot *Marmor*.

Tous les quatre prirent place dans le sas exigü, la porte extérieure se ferma derrière eux et les pressions commencèrent à s'équilibrer avec la pression intérieure, appuyant subtilement sur leurs tympan, tandis qu'une unité de décontamination de l'air bien plus performante qu'à l'extérieur neutralisait les particules malodorantes.

Finalement, la porte intérieure s'ouvrit sur une salle ridiculement énorme et luxueuse, où clignotaient de toutes parts diverses sortes de néons et de lampes aux couleurs chaudes et changeantes, où se faisaient entendre des instruments jouant une musique festive et calme à la fois... On voyait çà et là des colonnes de verre emplies de liquide bulleux, éclairées de façon à offrir une présence discrète mais sophistiquée. Des serveuses au corps splendide se mouvaient d'une table à l'autre les bras chargés de plateaux et de boissons, et quelques-unes mouvaient leurs hanches en une danse sensuelle sur les podiums individuels prévus à cet effet. Les tables, dont certaines accueillaien des clients, étaient réparties sur au moins trois niveaux, reliés par des escaliers richement décorés. Une scène immense et tout aussi richement décorée s'étalait de l'autre côté, à la vue de toutes les tables. Les vigiles musclés qui surveillaient tout le tableau d'un air calme et professionnel ne détonnaient pas du tout avec le reste du tableau. Estelle avait du mal à en croire ses yeux. Comment

un restaurant si impressionnant pouvait-il se situer dans un lieu si incongru ?

Bathilda écarta les bras pour embrasser du regard l'énorme restaurant-bar qui s'offrait à eux.

« Estelle, Jérémie, bienvenue au *Marmor*, le cabaret parallèle du pasteur Seahorse. Tenez-vous bien, le patron est un bon ami à moi, et je n'ai pas envie de regretter de vous avoir présentés. »

ENTRETIEN PRIVÉ

La sonnette de l'appartement retentit jusque dans le confortable salon, et quand elle eut reconnu son visiteur sur le mini visiophone, Faïza se leva elle-même pour aller ouvrir le sas principal au lieu de se contenter du contrôle à distance. La porte coulissante glissa sur le côté dans un sifflement très discret, et Noah Farrés, le visage encadré de jolies boucles rebelles d'un noir d'ébène, les yeux verts pétillant de plaisir, sourit de toutes ses dents en reconnaissant Faïza à son tour.

« Bonjour, Faïza.

— Bonjour, Noah. Bienvenue chez moi. Entre, je t'en prie. »

Noah ne se fit pas prier, et fit quelques petits pas vers l'intérieur du hall d'entrée. Il eut l'air moins ébahi que sa soeur la première fois qu'elle était venue, mais Faïza se souvint que Noah était lui aussi un digne résident des tours de {Tartempion, la

capitale de Sido}. C'était aussi pour cela qu'il figurait sur sa liste personnelle de « pigeons potentiels » utilisables dans le cadre de l'une ou l'autre mission. Depuis qu'elle l'avait rencontré grâce à Bathilda et Estelle, Noah avait complètement changé de liste dans le cerveau de Faïza. En effet, Noah ne pouvait pas être un honnête citoyen pigeon potentiel, car il n'était pas aussi honnête qu'il en avait l'air, et appartenait lui aussi à la communauté des parallèles, quoique à un degré moindre que Faïza. (Elle n'en avait rien dit à personne, d'ailleurs. Ni de ses listes personnelles de contacts, ni du changement de liste dont Noah avait profité récemment.)

« C'est joli, chez toi, remarqua tout innocemment Noah en promenant son regard tout autour de lui. Et c'est un chouilla plus grand que chez moi.

— Bah, je suis une grande privilégiée, répondit Faïza en secouant la main droite comme pour chasser une mouche. Mon cher et estimé employeur a réservé des étages entiers pour ses employés chéris. Mais ce n'est pas aussi amusant que ça en a l'air : je suis toute seule dans mon appartement, et presque toute seule à l'étage. Non seulement tous les appartements ne sont pas occupés, mais en plus, quand il y a des occupants, ils sont occupés à travailler comme des forcenés chez eux. Il faut croire que je suis la seule à être raisonnable... Pourtant, je sais de source sûre — ma fiche de paie — que mon travail est tout à fait satisfaisant.

— Ah oui. Je vois, répondit Noah comme pour lui-même. Estelle m'a dit qu'elle avait eu vent de tes étonnantes capacités. Tu es très douée, dit-elle.

— Ce n'est pas forcément faux. J'aime aussi à prétendre que je suis honnête, une qualité qui semble manquer à beaucoup de mes collègues, hélas. »

Noah sourit doucement et ne répondit pas tout de suite. Il semblait peser ses mots, comme s'il hésitait de dire une bêtise quelconque. Finalement, il inspira une grande goulée d'air et répondit sur un ton presque naturel.

« En tout cas, je t'ai trouvée d'excellente compagnie l'autre soir. Et j'ai beaucoup apprécié que tu m'aides à retrouver ma petite soeur.

— Oh, ce n'était rien. Je me suis contentée d'effectuer un petit rapprochement entre vos noms de famille...

— J'insiste, Faïza. Je te remercie, et je te suis redevable. Tu es honnête, mais justement, sois honnête : tu n'es pas arrivée dans une position telle que la tienne en étant simplement gentille, et je sais que tu vas certainement attendre quelque chose de moi en retour. Les gens qui ont une dette envers toi sont souvent plus arrangeants que les autres, n'est-ce pas ?

— Noah, rétorqua Faïza dont les yeux noirs s'étaient faits durs et froids, je ne m'attendais pas à ce que tu réagisses aussi mal à ce service que je t'ai

rendu parce que je pensais que c'était *bien*, et que tu penses de moi que je l'ai fait uniquement pour te demander une contrepartie. Et laisse-moi te dire que...

— Du calme, du calme, Faïza, répondit Noah en souriant calmement et en posant des mains apaisantes sur les épaules de son interlocutrice. Je ne pensais pas de toi que tu allais me demander une contrepartie aussi brutalement que ça. En revanche, je me sens vraiment redevable. Je peux mettre mes modestes compétences à ton service en échange de ta gentillesse. Et j'insiste : j'ai vraiment envie de mettre mes modestes compétences à ton service.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu veux, Noah, répondit Faïza dont le regard s'était fait perçant. Et... de quelles compétences parles-tu au juste ? Puis-je te demander ton CV avant que tu ne m'imposes tes services, ou est-ce trop demander ?

— Oh, ça... Eh bien, vois-tu, ton cher Frédéric possède une armure de combat à la chimie très sophistiquée, mais j'ai toujours trouvé ce genre d'équipement un peu trop lourd à mon goût. J'ai aussi décidé de devenir mon propre garde du corps quand j'ai quitté le droit chemin, mais je me suis contenté de petits artifices plus discrets. Et, à mon humble avis, tout aussi efficaces. »

Faïza porta un regard ébahi sur les doigts fins de Noah, qui, pendant qu'il parlait, s'étaient chacun prolongé d'une griffe de métal sombre. Ses poignets

s'étaient hérissés de lames du même métal, tout aussi tranchantes en apparence. Noah adressa un sourire suffisant à Faïza tout en coupant négligemment une mèche de ses cheveux.

« Étonnant, n'est-ce pas, tout ce qu'on peut faire avec un implant neural, une petite opération et des nanites régénérantes à réplication virale, n'est-ce pas ? »

LE CABARET PARALLÈLE DU PASTEUR SEAHORSE

« Oui, je vois parfaitement de qui il s'agit. C'est le type en rouge, là-bas. Ah ça, Bathilda ! N'importe qui d'autre me l'aurait dit, je n'aurais pas cru que ce type était vraiment malhonnête. Je veux dire, plus que nécessaire pour se retrouver dans mon cabaret, parce que, soyons honnêtes entre toi et moi, personne ici n'est vraiment honnête au sens où on l'entend communément. Sauf peut-être ces deux adorables bambins que tu m'as amenés. Estelle, surtout, elle est adorable comme une sucrerie. Jolie comme un coeur, un sens de l'honneur gros comme ça, une volonté inébranlable de faire justice et de changer le monde... Ah, Bathilda, vois-tu, c'est triste à dire, mais nous avons vieilli tous les deux. Je veux dire, j'étais comme ça aussi, quand j'étais plus jeune : je croyais en tout, et je voulais dur comme fer changer les gens normaux pour qu'ils considèrent à nouveau

les parallèles comme des humains comme les autres. Dieu sait que cette bande d'abrutis finis ne verra jamais les parallèles comme des humains à part entière qui méritent, j'insiste, d'exister et qui possèdent un cerveau, et j'ai tellement mal à l'idée de voir Estelle, si douce et si pure, dans un monde si anguleux et nauséabond. Heureusement que ce monde possède quelques bulles de calme, parce que, par exemple... »

Cela faisait au moins une demi-heure que le « pasteur » Seahorse parlait sans s'arrêter. Il ne s'agissait pas vraiment d'un pasteur, comme Estelle l'avait remarqué assez vite. Son titre de « pasteur » était simplement un surnom que lui donnaient tous les occupants et habitants d'Ombre-marbre à cause de son étrange manie de s'habiller en noir avec un petit col blanc qui dépassait. Quant à savoir si son patronyme ridicule — Seahorse signifiait rien de moins qu'« hippocampe », après tout — était lui aussi une invention des Ombre-marbrois, elle n'en avait aucune idée, car elle n'avait tout simplement pas trouvé d'occasion de poser une question sans couper la parole au pasteur. Elle observait donc, en silence, le pasteur déverser sur Bathilda son flot impressionnant et continu de paroles, tout en ignorant magnifiquement le reste de l'auditoire (Frédéric, Jérémie et elle-même) au point de parler d'eux à la troisième personne. Estelle se demandait franchement comment un homme si volubile et

d'apparence si naïve avait bien pu se forger une influence si importante dans un endroit tel qu'Ombre-marbre, mais elle n'avait rien dit, de peur de froisser son hôte (et de peur aussi d'encourir la fureur de Bathilda si elle enfreignait sa consigne de « bien se tenir », il fallait l'avouer). Estelle se contentait donc d'observer un mutisme poli, tout en lisant distraitemment les cocktails figurant sur la carte des boissons. C'était une succession de jeux de mots tournant autour de la géologie, dont elle ne saisissait pas toutes les subtilités, mais qui sonnaient plutôt joliment. Elle hésitait sérieusement à demander la composition des cocktails (qui était rigoureusement absente de la carte), mais il s'agissait peut-être d'une autre coutume étrange propre aux parallèles, et demander des informations aussi cruciales que la composition du *Hercynien* ou du *Thithonien*. Hélas, elle ne voyait décidément pas pourquoi elle devrait plus en deviner la composition que le *Bartonien* ou le *Viséen*. Tout cela était décidément insensé. Elle osa un coup d'œil discret à ses deux compagnons d'infortune — Bathilda ayant l'air sincèrement intéressée par le discours du pasteur — et ce qu'elle vit ne la rassura qu'à moitié. Au moins, Frédéric autant que Jérémie paraissaient s'ennuyer ferme. Frédéric avait peint un masque de sérénité sur son visage, mais tout le reste de sa posture laissait entendre qu'il s'ennuyait ferme. Jérémie, quant à lui, beaucoup moins bon comédien, laissait apparaître une émotion apparemment assez

proche du désespoir en entendant se déverser dans ses oreilles le flux continu de paroles émanant du pasteur. Estelle eut envie un instant d'utiliser sa vision des flux électriques autour d'elle pour s'occuper en regardant quelque chose de joli, au moins. Mais elle n'était pas sûre d'avoir envie de connaître tous les secrets du pasteur ou la présence de gadgets électroniques absolument partout. Elle laissa traîner nonchalamment son regard dans la salle, en commençant par le plafond qui séparait leur table du niveau supérieur. Il était magnifiquement décoré, avec un motif fait d'animaux de la vieille terre peints à la peinture dorée sur un fond rouge bordeaux. Il résultait de l'ensemble une saisissante impression de richesse et d'opulence. La déco pouvait vraiment tout changer, pensa fugitivement Estelle, qui avait beaucoup de mal à se rappeler qu'ils étaient à l'heure actuelle dans un astéroïde perdu dans un système tout à fait obscur du vaste univers. Estelle laissa ensuite descendre son regard vers les colonnes liquides, dans lesquelles remontaient paresseusement des bulles de gaz coloré. Et finalement, elle posa son regard sur la scène qui se trouvait tout près, occupée par un orchestre de jazz occupé à jouer un morceau assez ennuyeux. (Il faut dire qu'Estelle n'appréciait guère le jazz, qu'elle trouvait beaucoup trop intellectuel à son goût. Si elle avait connu l'origine du jazz, elle aurait peut-être cherché un autre terme pour exprimer sa désapprobation de ce genre

musical.)

Perdue dans ses pensées, elle ne remarqua pas tout de suite qu'il s'était passé quelque chose. Qu'un élément déterminant occupait à présent l'ambiance sonore.

Le silence.

Un silence presque pesant...

Lorsqu'elle se rendit compte que le pasteur avait arrêté son flot de paroles, sa surprise fut si grande qu'elle sursauta et manqua de renverser sa chaise. Elle se retourna, les yeux écarquillés, vers les autres occupants de la table. Tous la regardaient d'un air interrogateur, celui qu'on a quand on a posé une question et qu'on attend une réponse. Estelle les regarda avec un sourire qui aurait facilement pu passer pour très crétin. En réalité, son cerveau fonctionnait à toute vitesse : soit elle donnait une réponse au hasard pour donner le change, et observerait les conséquences ensuite, soit elle se grillait tout de suite et demandait de répéter la question.

Finalement, elle décida que demander au pasteur de répéter quoi que ce soit risquait de rallonger considérablement leur durée de présence en ses lieux et de la transformer en momie avant qu'elle ait pu avoir une autre chance de placer un mot. Elle hocha donc la tête d'un air convaincu et dit, sur un ton tout aussi convaincu :

« Oui ! Oui, bien sûr. Évidemment. »

Il semble que Jérémie n'attendait pas cette réponse, en revanche Bathilda approuva.

« Parfait ! Vas-y, alors. Accompagne Jérémie. »

Estelle réprima une moue réprobatrice (envers elle-même). Apparemment, la question portait sur quelque chose de plus important que juste « Est-ce que tu désires un cocktail, Estelle ? », et elle en était donc réduite à devoir se lever pour accompagner Jérémie vers... vers où, au fait ? Elle n'en avait pas la moindre idée, mais s'appliqua avec application à donner le change en souriant et en prenant l'air très fier d'être avec lui. Il dut prendre l'attitude d'Estelle pour autre chose, car il répondit :

« Oh, Estelle, ne me fais pas ce genre de regard lubrique, s'il te plaît. (Il ne vit pas la mine d'Estelle se décomposer soudainement, et ce fut bien dommage pour lui car il aurait bien ri, au moins.) Je t'apprécie beaucoup mais je préfère qu'on reste amis. Et puis, enfin Estelle, ce n'est pas du tout le moment. Suis-moi et essaie de ne pas te faire tirer dessus à ma place, si tu tiens vraiment à m'accompagner...

— D'accord, Jérémie » répondit-elle doucement en continuant de se demander pourquoi il avait l'air si inquiet (peut-être parce qu'il avait mentionné qu'ils risquaient tous les deux de se faire « tirer dessus », à la réflexion) et surtout, *surtout*, où ils pouvaient bien se diriger tous les deux.

En apercevant le gars un peu louche au crâne rasé, vêtu d'une chemise rouge, qui se trouvait assis seul à une table située dans un coin sombre dans la droite suite de leur trajectoire, Estelle émit mentalement l'hypothèse que peut-être, ils allaient parler à ce gars-là. Pourquoi, en quel honneur, qui était-il, que lui voulait Jérémie, elle l'aurait peut-être su si elle avait écouté le pasteur, mais elle en était réduite à présent à cette succession de questions et d'hypothèses qui ne l'avançaient pas beaucoup. Elle décida subitement que, comme elle ne pouvait pas vraiment comprendre les raisons de ce qui se passait autour d'elle, elle allait au moins essayer de comprendre et de voir venir les faits eux-mêmes. Cela pourrait s'avérer utile, notamment si les faits impliquaient une arme à énergie ou un mouchard ou quoi que ce soit de dangereux potentiellement. Elle inspira donc calmement, en se concentrant sur l'air qui entra et sortait de ses poumons. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il suffit de si peu de respirations pour qu'elle puisse faire le vide dans son esprit, puis elle se concentra sur cette zone de son esprit — et de son cerveau — dont elle avait compris qu'elle activait le contrôle cérébral sur les nanites qui couraient dans son sang. Si elle n'avait pas été aussi concentrée qu'elle avait appris à le faire au cours des derniers mois qui s'étaient écoulés, elle aurait pensé que ce contrôle direct de ces nanites par un esprit humain était vraiment ébahissant, et qu'elle aurait bien posé la question à

un médecin spécialiste. Pour l'heure, toutefois, elle était immensément concentrée, et elle réussit à ouvrir son esprit pour voir enfin tous les flux d'énergie électrique autour d'elle, dans leur éternel mouvement paresseux sur leurs filins lumineux. Elle portait maintenant un regard tout autre sur son entourage, et notamment sur l'homme à qui Jérémie voulait (devait ?) parler. Estelle remarqua que cette homme portait au moins un implant à la base du crâne, qui brillait d'une lueur timide mais ferme, et que l'homme avait un bras et deux jambes artificiels. Elle supposait qu'au moins son bras artificiel renfermait une arme à énergie : Estelle avait appris à distinguer la façon assez caractéristique dont le flux énergétique semblait tourner sur lui-même dans le générateur situés sur les canons de ces armes. Elle se pencha vers Jérémie, et lui murmura à l'oreille tout en lui attrapant le bras :

« Attention, Jérémie. Cet homme est armé, même s'il ne porte pas d'arme à la ceinture. Il a une arme à énergie dans le bras.

— Quoi ? sursauta Jérémie en parlant un peu trop fort. Mais...

— Chuut, mon amour, répondit Estelle assez fort pour que tout le monde l'entende, tout en posant un index sur les lèvres de son compagnon pour donner une impression très réaliste de tendresse. Ça va très bien se passer. Tout va très bien se passer. Et, continua-t-elle bien plus bas, pas la peine de parler si

fort. Tu vas nous faire passer pour deux guignols.

— Excuse-moi, *ma chérie*, répondit-il à voix très haute sur un ton très embarrassé. Mais nous ressemblons déjà à deux guignols et je n'ai pas de temps à perdre avec nos enfantillages », ajouta-t-il à voix très basse à son tour.

Ce qu'il vit dans le regard de sa jeune amie sembla lui refroidir sérieusement les idées, et il décida qu'il était moins dangereux d'aller discuter avec cet inconnu armé que de demander à Estelle ce qu'elle pensait de ce qu'il venait de dire ou la définition exacte de ce qu'elle entendait par « enfantillages ». Il tira donc dignement sur sa chemise pour la défroisser, et invita silencieusement Estelle à la suivre vers la table où l'homme qu'il devait aborder n'avait toujours pas bougé.

Jérémie s'éclaircit la gorge et misa sur une approche basée sur la politesse. Au moins pour commencer.

« Bonjour, monsieur Warl », commença Jérémie.

L'homme assis à sa table ne bougea pas. Il se contenta de reporter son regard depuis le podium vers Jérémie, et de hausser un sourcil. Il ne prit pas la peine de se redresser dans sa chaise ou de cesser de s'appuyer négligemment sur les mains de sa main droite. Mais il parla, d'une voix grave et sonore qui surprit Estelle et lui fit ouvrir de grands yeux surpris (comment pouvait-on avoir une voix aussi grave et

sonore en étant aussi mal assis ?). Il articula chaque syllabe, comme s'il avait voulu faire comprendre à Jérémie qu'il avait été *dérangé* dans sa méditation, et que chaque syllabe qu'il prononçait pour son interlocuteur avait un prix qu'il négocierait fermement.

« Nous n'avons pas eu le plaisir... d'être présentés, monsieur, répondit l'homme patibulaire d'un ton cassant.

— Non, en effet. Permettez-moi de réparer cette erreur dès à présent, si vous le permettez, dit Jérémie en tendant une main amicale. Je m'appelle... Nicolas Bazuvzki. Enchanté. »

Le coeur d'Estelle manqua un battement en entendant Jérémie mentir si effrontément sur son identité. Elle eut un instant terriblement peur de voir ce grand type baraqué tomber à bras raccourcis sur ce pauvre petit blondinet, tellement l'hésitation infime que Jérémie avait marquée avant de commencer à mentir lui avait paru flagrante. Heureusement (ou malheureusement) le type louche ne sembla pas remarquer de problème dans le discours de Jérémie. Ou alors, pensa-t-elle dans un frisson, il l'avait remarqué mais faisait mine de ne pas le remarquer. C'était sûrement ça. Oh, si seulement Arianne était là avec son don quasi surnaturel pour lire les pensées et les émotions des autres...

« Monsieur Bazuvzki, hein ? Enchanté, répondit Warl en serrant la main de Jérémie suffisamment fort

pour lui arracher un rictus de douleur. Qu'est-ce qui vous amène par ici ? Vous n'êtes pas un mercenaire, ou je ne me y connais pas.

— Non, en effet, répondit Jérémie sur un ton presque serein. Je ne suis pas une épée — ou un pistolet — sur pattes. Non, je verse plutôt dans le commerce d'objets rares. De petits bijoux de technologie, si vous préférez. Je suis assez connu dans certains coins de Sido, pour y avoir fait quelques bricoles intéressantes récemment. »

Estelle n'en croyait pas ses oreilles. Jérémie était complètement cinglé de la jouer au bluff comme ça ! Qu'espérait-il donc en mentant aussi évidemment, aussi effrontément à un type *littéralement* armé jusqu'aux dents (Estelle distinguait quelques lueurs énergétiques dans la mâchoire du type) ?

« Ah oui ? répondit le type, tellement souriant que c'était forcément un peu louche.

— Oui, en effet. Et il se trouve que, justement, un de mes contacts sur Sido m'a parlé de vous. Il paraît que vous avez un petit problème... de chiffrement sur une puce à clé ADN ? Hmm ? »

Une lueur dangereuse s'alluma dans l'oeil du gars, et Estelle ne put réprimer, cette fois, un frisson d'effroi.

« Très bien, monsieur... comment dites-vous déjà ? Bazuvzki, n'est-ce pas ? Comment pouvez-vous me prouver que vous êtes bien le petit génie de la

technologie que vous prétendez être, et non un imposteur venu récupérer indûment les données qui sont actuellement en *ma* possession ? »